LEÇONS

D'ÉCRITURE SAINTE

Prêchées aux Gesù de Paris et de Bruxelles

LEÇONS D'ÉCRITURE SAINTE, PRÊCHÉES AUX GESÚ DE PARIS ET DE BRUXELLES

JÉSUS-CHRIST

SA VIE, SON TEMPS

Par le Père Hippolyte LEROY, S. J.

OUVRAGE HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ PIE X.

VOLUMES PARUS :

Première série

Vie cachée et Vie publique.

Années 1894 à 1906, 12 volumes in-18 jésus, chacun séparément, 3 francs; *franco* .... 3 fr. 25

Index et Table de la Première série. Brochure in-18 jésus, 88 pages, 1 fr. 25; *franco*.................................. 1 fr. 40

Année 1894. — L'attente du Messie : Juifs et Gentils. — Conception miraculeuse du Précurseur. — Conception virginale du Messie. — Première rencontre du Messie et du Précurseur. — Mariage et Virginité. — Naissance du Précurseur. — Naissance du Messie. — L'Appel des Petits : Les Bergers. — L'appel des Grands : Prêtres et Rabbis. — L'Appel des Gentils : Les Mages. — Le Messie et le roi Hérode. — Le Verbe : En Dieu; Dans le Monde. 2e *édition*.

Année 1895. — L'Enfant. — Le Docteur de douze ans. — L'Ouvrier. — Les Juifs : Libéraux et Conservateurs. — Au Désert : Le Prédicateur. — Le Baptiste et le Baptisé. — La Tentation : Explications rationalistes. — La Tentation : Explication raisonnable. — Le Prophétisme en Israël. — Le Testament du Précurseur. 2e *édition*.

Année 1896. — Premiers Disciples. — Le Fils de l'Homme. — Premier Miracle. — Miracle et bon Sens. — Au Temple : La Maison de mon Père. — A Jérusalem : La seconde Naissance. — En Judée : Les Adieux de Jean-Baptiste. — En Samarie : Le Pays, son Histoire. — Le Siège d'une Ame. — Le Fils de Dieu. 2e *édition*.

Année 1897. — Judée ou Galilée. — Un Insuccès à Nazareth. — Pêcheurs d'Hommes. — Démons et Démoniaques. — Les Démons chassés. — Les Malades guéris. — Les Péchés remis. — Le Pécheur réhabilité. — Seconde visite à Jérusalem. — Jésus, égal à Dieu son Père. 2e *édition*.

Année 1898. — Foi et Incrédulité. — Pharisaïsme et Rigorisme. — Les Douze. — La Charte du Royaume de Dieu. — Judaïsme et Christianisme. — Du Mariage : L'Église et la Mairie. — Divorce et Nullité. — Aimez vos Ennemis. — La Morale de l'Intérêt. — Notre Père qui êtes aux Cieux. 2e *édition*.

Année 1899. — Les deux Maîtres : Dieu et l'Argent. — Que peut la Prière? — Faux Docteurs. — Les Juifs rejetés. — Jésus Maître de la Mort. — Le Christianisme, dernier mot du Progrès. — Malheur

Leçons d'Écriture Sainte
Prêchées aux Gesù de Paris et de Bruxelles

Jésus-Christ

Sa Vie, son Temps

PAR

le Père Hippolyte LEROY, S. J.

Année 1908



PARIS
Gabriel BEAUCHESNE & Cie, Éditeurs
ANCIENNE LIBRAIRIE DELHOMME & BRIGUET
117, Rue de Rennes, 117

1908

DÉPÔT A LYON : *3, Avenue de l'Archevêché*

à qui refuse de croire. — Jésus et la Pécheresse. — Le Péché contre le Saint-Esprit. — La Foi et les Intellectuels. 2e *édition*.

Année 1900. — Le Signe du prophète Jonas. — Les Frères de Jésus. — Maternité virginale et divine. — Le Semeur de la Parole. — Où tombe la Parole? — Le Semeur d'Ivraie. — Hors l'Église, point de Salut. — Pourquoi des Paraboles? — La Barque de Pierre. — Les Possédés de Gérasa. 3e *édition*.

Année 1901. — Guérison et Résurrection. — Le Fils du Charpentier. — La Mission de l'Apôtre. — Les Persécutions de l'Apôtre. — La Récompense de l'Apôtre. — Le Banquet d'Hérode. — Le Banquet du Christ. — Prière et Miracles. — La grande Promesse. — La Chair et le Sang du Christ. 2e *édition*.

Année 1902-1903. — Aveugles conducteurs d'Aveugles. — En Pays païen. — Le Levain de l'Erreur. — Tu es Pierre. — Le Calvaire entrevu. — Le Ciel entr'ouvert. — Sourd et Muet. — Les Droits de l'Enfant. — Ecoutez l'Église. — Qui est mon Prochain? 2e *édition*.

Année 1904. — Les Soixante-douze. — Les Appels de Dieu. — La Fête des Tentes. — La Source d'Eau vive. — Faute et Pardon. — La Lumière du Monde. — *Ego Sum*, Je Suis. — Clairvoyance et Aveuglement. — Le Bon Pasteur. — Orgueil et Hypocrisie. 2e *édition*.

Année 1905. — Le Riche insensé. — L'Heure imprévue. — Le Figuier stérile. — Folles excuses. — Le Prodigue. — Prudent Économe et mauvais Riche. — Pharisien et Publicain. — Sainte Importunité. — Veux-tu être parfait? — La Vie religieuse. 2e *édition*.

Année 1906. — Les Sources du Mérite. — Le Père et Moi nous sommes Un. — Lazare. — L'Arrêt de Mort. — Régner c'est Servir. — Zachée. — Les dix Serviteurs. — Triomphe et Larmes. — Le Figuier maudit. — Au Temple. — Le Péché contre la Lumière. — Le Châtiment. 2e *édition*.

Les 12 volumes et Index pris ensemble, *franco*...... 37 fr. 25

Deuxième série :

Vie souffrante et Vie glorieuse.

Année 1907. — Le Festin des Noces. — Dieu et César. — La Résurrection des Morts. — Fils de David et Fils de Dieu. — L'Autorité en Matière doctrinale. — Le Prêtre et l'Erreur. — L'Obole de la Veuve. — La Loi de l'Histoire. — Derniers jours d'Israël. — Derniers jours du Monde. 2e *édition*.

Année 1908. — A quand la Fin du Monde. — La Règle de la Vie. — L'Usage de la Vie. — Le Terme de la Vie. — La Faillite de la Vie. — La Mort, Source de Vie. — L'Obstacle à la Vie. — L'Infâme Marché. — La Pâque des Juifs. — La Pâque du Christ.

Nihil obstat

Parisiis, die 3ª Augusti 1908.

J. V. BAINVEL

IMPRIMATUR

Parisiis, die 16ª Octobris 1908.

E. THOMAS,

Vic. gen.

En publiant le Bref dont le Souverain Pontife a daigné honorer son modeste travail, l'auteur est heureux de déposer aux pieds de Sa Sainteté l'hommage de sa filiale et très respectueuse reconnaissance en même temps que la protestation de la soumission la plus entière d'esprit et de cœur à toutes les décisions et directions du Saint-Siège.

H. Leroy.

Paris, le 29 juin 1908, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

DILECTO FILIO
Hippolyto LEROY
SAC. E SOC. JESU

PIUS PP. X

Dilecte Fili

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM

Volumina a te adhuc edita, Nobisque perhumaniter oblata, quibus opus tuum continetur, cui titulus — *Leçons d'Écriture Sainte : Jésus-Christ, sa Vie, son Temps,* — ita Nos libenter accepimus, ut non satis habeamus grates tibi ob munus agere, sed præterea de ipso opere tuo valde gratulemur. Novimus, hunc

a te susceptum esse laborem, cum et in sacræ theologiæ studio atque in exegesi Bibliorum diu multumque versatus esses, et linguas orientales plane percepisses, et semel atque iterum loca lustrasses, quæ Christus Dominus præsentia et actione vitæ suæ consecravit. His doctrinæ præsidiis instructus, insuper excultus litteris, in primisque, uti par est, ipsius tam magni argumenti religione imbutus, non est mirum, si tuis *Lectionibus* tum eruditorum iudicio tum complurium pietati cumulate satisfeceris. Nos tibi damus præsertim laudi, quod in dictis factisque Redemptoris explicandis illud solemne habueris, vera quidem rei biblicæ incrementa sequi, sed ab omni abhorrere temeraria opinionum novitate. Itaque ex hac lucubratione, qua divini Ecclesiæ Auctoris altiorem proferre notitiam studuisti, uberes te cepisse fructus, gaudemus : uberiores ut capias, magnopere optamus, ipsius tibi adspirante Domini Nostri gratia. Cuius auspicem, eamdemque benevolentiæ Nostræ testem, tibi, dilecte Fili, Apostolicam benedictionem peramanter impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XII Februarii anno MCMVIII, Pontificatus Nostri quinto.

PIUS PP. X.

A NOTRE CHER FILS

Hippolyte LEROY

PRÊTRE DE LA Cie DE JÉSUS

PIE X PAPE

Cher Fils

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

Vous Nous avez fait la gracieuseté de Nous offrir les volumes publiés par vous jusqu'à ce jour, et contenant votre ouvrage intitulé : *Leçons d'Écriture Sainte : Jésus-Christ, sa Vie, son Temps.* Cet envoi Nous a été si agréable que, non content de vous en remercier, Nous voulons encore vous féliciter grandement de votre œuvre elle-même. Nous le savons, vous n'avez entrepris ce travail qu'après avoir étudié longuement et à fond la théologie et l'exégèse, acquis une parfaite connaissance des langues orientales et visité par deux fois les lieux que le Christ, Notre-Seigneur, a consacrés par sa présence et par toute sa vie. Ces ressources scientifiques dont vous êtes pourvu, jointes à votre talent d'écrivain, et surtout au respect religieux dont vous êtes justement pénétré pour un aussi auguste sujet, expliquent aisément que vos *Leçons* aient pleinement satisfait et les exi-

gences des savants et la piété des fidèles. Nous vous louons avant tout de ce que, dans l'explication des paroles et des actes du Rédempteur, vous avez pris pour règle inviolable, tout en vous tenant au courant des véritables progrès de la science biblique, de rejeter bien loin toute nouveauté téméraire. C'est pourquoi Nous sommes heureux que ce travail, par lequel vous vous êtes efforcé de faire connaître plus intimement le divin Fondateur de l'Église, ait produit des fruits abondants et Nous souhaitons vivement qu'il en produise de plus abondants encore, avec l'aide et la grâce de Notre-Seigneur. Comme gage de cette grâce et comme témoignage de Notre bienveillance, Nous vous accordons très affectueusement, Cher Fils, la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le 12 février de l'an 1908, de Notre Pontificat le cinquième.

PIE X, Pape.

JÉSUS-CHRIST

SA VIE, SON TEMPS

PREMIÈRE LEÇON

A QUAND LA FIN DU MONDE?

(Matth., xxiv, 32-51. Marc, xiii, 28-37. Luc, xxi, 29-36

Mes Frères,

Le 8 septembre dernier, Sa Sainteté Pie X, glorieusement régnant, adressait aux Évêques en communion avec Rome l'Encyclique *Pascendi dominici gregis*, véritable chef-d'œuvre de précision, de clarté, de logique, d'éloquence même, par laquelle le chef de l'Église réprouve et condamne un vaste système de doctrines récemment écloses et connues sous le nom de *Modernisme*. Une large part y est faite aux questions concer-

nant l'origine de nos saints Livres, spécialement des saints Évangiles, leur valeur historique, les règles de leur interprétation, la nature de l'inspiration, autant de sujets de première importance autour desquels les novateurs avaient accumulé le doute et l'erreur. Cette publication m'imposait le devoir de refaire, le document pontifical à la main, le chemin parcouru pendant treize années d'études sur le texte évangélique et d'examiner à sa lumière la méthode suivie et les résultats obtenus.

Cet examen, je l'ai fait et j'en suis revenu, attristé sans doute par la pensée d'avoir si imparfaitement rendu la sublime physionomie de l'Homme-Dieu, mais en même temps consolé par la conviction d'en avoir cependant retracé une image ressemblante, sans nul trait emprunté à la caricature du modernisme. Même il m'est arrivé, s'il vous en souvient, de prendre à partie la nouvelle école et de vous signaler quelques-uns de ses principaux méfaits.

Vous m'excuserez, mes Frères, de me rendre ce témoignage, mais il m'a semblé que je le devais à la confiance dont vous m'honorez

et que je tiens à mériter. Par ailleurs, j'estime très mince en la circonstance le mérite de l'orthodoxie. Sans doute, les théologiens de profession seuls ont l'œil assez exercé pour démêler les sophismes des modernistes et les suivre dans le dédale d'une doctrine aux sentiers tortueux et souvent mal tracés, d'autant que plusieurs de leurs chefs se vantent d'une certaine obscurité qui, pour eux seuls, est de la profondeur et leur permet, serrés de près par l'adversaire, de déclarer qu'on ne les a pas compris. Il ne fallait cependant pas être grand clerc pour voir le nombre et la gravité de leurs erreurs et prévoir le coup justement sévère qui les a frappés; il y suffisait de la connaissance exacte des plus importantes leçons du catéchisme et d'une certaine dose de bon sens, cette boussole de l'intelligence que les esprits investigateurs oublient parfois de consulter dans leurs voyages d'exploration.

L'Encyclique m'oblige à dire encore qu'un grain d'humilité eût été fort utile pour prévenir bien des écarts de la part d'hommes intelligents, cultivés, érudits, mais qui ne

semblent pas avoir jamais péché par défiance excessive d'eux-mêmes.

J'arrive maintenant à mon sujet.

L'année dernière, en prenant congé du divin Sauveur, nous l'avons laissé assis avec les Apôtres sur le sommet de la montagne des Oliviers, contemplant d'un regard attristé Jérusalem prête à s'endormir par une belle nuit de printemps, inconsciente du crime et des châtiments que ses chefs lui préparent au réveil. Il vient de prédire la ruine définitive du temple et de la ville sainte et les disciples lui ont posé deux questions : A quelle époque arrivera cette ruine de Jérusalem et partant la fin du monde? Car, dans leur pensée, le monde ne peut pas plus vivre sans Jérusalem et sans les Juifs, qu'un corps sans âme. Quels seront les signes avant-coureurs de ce double événement?

La première partie du discours de Notre-Seigneur, que nous avons étudiée, répond à la seconde question. Il nous reste à examiner la réponse à la première demande. Je vous préviens tout de suite que nous allons nous

y heurter à deux des plus graves difficultés que présente l'interprétation des Évangiles synoptiques. De tout temps, elles ont mis à la torture les commentateurs catholiques et tout récemment des exégètes modernistes y ont choppé lourdement. Mon explication, par la force des choses, sera quelque peu abstraite, théorique, mais elle vous donnera du moins quelque idée d'une discussion exégétique.

Écoutez d'abord le texte inspiré.

Nous sommes au commencement d'avril et en pays d'Orient. Déjà aux chaudes caresses de la brise printanière, partout, sur les figuiers et les oliviers, sur les arbres et les buissons qui du versant de la montagne font un jardin de fraîche verdure, s'éploient les premières feuilles, s'ouvrent les premières fleurs, percent les premiers fruits. Montrant à ses Apôtres ce riant spectacle, Jésus leur dit :

« Voyez le figuier, voyez tous les arbres et apprenez-en cette leçon :

« Quand la sève attendrit leurs rameaux, quand leurs feuilles commencent à pousser, quand les fruits se nouent à leurs branches, vous comprenez que la belle saison approche.

« Ainsi quand vous verrez tous ces signes se réaliser, sachez que le royaume de Dieu est tout proche, à votre porte.

« En vérité, en vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies.

« Le ciel et la terre passeront : mes paroles ne passeront pas.

« Mais quant à ce jour et à cette heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, c'est le secret du Père.

« Ce qui advint aux jours de Noé se renouvellera à l'avènement du Fils de l'homme.

« Au temps qui précéda le déluge les hommes mangeaient, buvaient, prenaient femme, mariaient leurs filles, et cela jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche.

« Ils ne crurent point au déluge et, quand il survint, il les emporta tous. Il en sera de même à l'avènement du Fils de l'homme.

« Deux hommes travailleront dans le même champ : l'un sera pris, l'autre laissé.

« Deux femmes moudront au même moulin : l'une sera prise et l'autre laissée. »

La première difficulté est posée par ces

paroles du divin Maître : « Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. » D'un côté, l'expression « cette génération » indique au sens naturel les contemporains du Sauveur; de l'autre, les termes « toutes ces choses », semblent bien se rapporter aux événements prédits dans toute la partie du discours qui précède, et comme parmi ces événements se trouvent les bouleversements qui amèneront la fin du monde, il s'ensuit que Notre-Seigneur, dans ce discours, a prédit à ses Apôtres qu'au moment où il parlait le monde n'avait plus que quelques années à vivre. Donc, nous disent les rationalistes, il s'est trompé. Si Jésus s'est trompé, il n'est pas Dieu, et s'il n'est pas Dieu, le christianisme croule, puisqu'il repose tout entier sur le dogme de la divinité du Christ son fondateur.

Je déclare tout d'abord admettre pleinement la légitimité de ce raisonnement. Moi aussi, je dis : Si Jésus s'est trompé, il n'est pas Dieu et par là je me sépare des modernistes dont la science orgueilleuse a bien osé dire au Sauveur Jésus : Nous constatons que vous avez erré, mais qu'importe? Vous êtes

homme et tout homme est sujet à faillir. Oui, tout homme, un seul excepté : l'Homme-Dieu. Dans l'Homme-Dieu, la Divinité gouverne l'humanité; le Dieu est responsable de tous les actes de l'homme. Si doncNotre-Seigneur, même par son intelligence humaine, s'était trompé une seule fois, de même que nous disons : Dieu est né, Dieu a vécu, Dieu est mort, nous devrions dire : Dieu, dans l'espèce, n'a pas su distinguer le vrai du faux, Dieu a erré. Affirmation blasphématoire au premier chef; l'énoncer, c'est la réfuter.

Pour un catholique, il est donc certain que, dans ce discours du mardi saint au soir, Notre-Seigneur n'a pas affirmé la fin prochaine du monde, c'est la thèse que j'ai à vous démontrer.

J'en trouve des preuves indirectes mais très claires dans plusieurs des paraboles par lesquelles Notre-Seigneur essaya de faire comprendre à ses disciples la nature de son royaume. Le Royaume, dit-il, ressemble à la semence répandue dans un champ, et le champ c'est le monde ; à un filet qui, jeté dans la mer, rassemble des poissons de toutes

sortes, et de nouveau la mer c'est le monde; au petit grain de sénevé déposé dans la terre et devenant un grand arbre dans les branches duquel s'abritent les oiseaux du ciel : le ciel représente encore le monde et les oiseaux sont les hommes de toute race et de tous pays. C'est en raison de cette universalité de son royaume qu'avant de remonter au ciel il ordonna à ses Apôtres de se disperser dans l'univers entier et de prêcher partout l'Évangile [1].

Or, je vous le demande, la durée d'une génération humaine pouvait-elle suffire aux envoyés du Sauveur pour répandre la semence et jeter le filet sur tous les peuples du monde, pour prêcher l'Évangile à toutes les nations? A l'Église fondée par eux pour devenir le grand arbre couvrant toute la terre et donnant abri à tous ses habitants? Évidemment non. Il y fallait au moins plusieurs siècles. Jésus ne pouvait l'ignorer et la preuve qu'il le savait nous est fournie par cette promesse qu'il fit à ses Apôtres immédiatement après leur avoir enjoint d'annoncer la bonne Nouvelle en tous lieux : « Je serai avec vous jus-

1. MATTH., XXVIII, 19. MARC, XVI, 15.

qu'à la consommation des siècles[1]. » Parole inintelligible, promesse vide de sens, s'il croyait à la fin prochaine du monde et s'il ne prévoyait pas que les Apôtres auraient des successeurs auxquels s'adressaient également et l'ordre et la promesse.

De plus vous devez vous rappeler avoir maintes fois entendu le divin Maître annoncer aux Juifs que le Royaume leur serait enlevé et donné aux païens, non pas à un peuple en particulier mais à toutes les nations païennes répandues sur la surface du globe. Et de nouveau, je vous le demande : Comment admettre que Jésus ait prédit que les païens remplaceraient les Juifs et deviendraient à leur tour le peuple privilégié de Dieu, s'il pensait en même temps que la fin du monde devait coïncider ou à peu près avec l'abrogation de la loi mosaïque et la dispersion d'Israël.

La même prédiction se retrouve dans le discours que nous étudions. Jésus y annonce qu'un intervalle s'écoulera entre la ruine de Jérusalem et la destruction de l'ordre actuel du monde, intervalle assez long, intervalle

1. MATTH., XXVIII, 20.

de plusieurs siècles puisque pendant ce temps l'Évangile doit être prêché à toutes les nations[1] et que pour ce motif il est appelé « le temps des Gentils[2] » lequel était sur le point de commencer, par opposition avec le temps des Juifs qui allait s'achever.

Voici donc un fait bien et dûment constaté. Durant son ministère public et jusqu'au moment de quitter la terre Jésus a montré fréquemment et clairement qu'il croyait qu'une longue période d'existence était réservée au monde et à l'humanité. Tout commentateur sérieux qui connaîtra ces détails, pour incrédule et rationaliste qu'il soit, n'admettra pas, à moins d'une évidence absolue, que le Sauveur ait affirmé le contraire dans le discours du mardi saint. Or cette évidence n'existe en aucune façon, nous l'allons voir par l'examen du texte évangélique. L'ensemble en est obscur, j'en conviens, et je n'en veux d'autre preuve que le nombre et la variété des interprétations auxquelles il a donné lieu ; leur énumération seule serait longue et fastidieuse. Je vous en dispense

1. Matth., xxiv, 14.
2. Luc, xxi, 24.

et me contenterai de vous soumettre l'explication que je propose.

La prédiction, en laquelle consiste toute la difficulté, fait partie d'un groupe de cinq versets dans saint Luc, de quatre dans saint Marc et saint Matthieu[1] lesquels groupes, à mon avis, forment chacun un tout et ne renferment aucune allusion aux derniers jours du monde, mais se rapportent exclusivement à la ruine de Jérusalem. Notre-Seigneur a donc simplement prédit que quelques-uns de ses contemporains seraient témoins de la destruction de leur capitale, prédiction qui s'est réalisée à la lettre et du coup la difficulté s'évanouit.

Telle est ma conviction et en voici le fondement.

Dans les trois Évangiles Notre-Seigneur déclare que les cataclysmes des derniers temps arriveront à l'improviste et surprendront les hommes qui vivront alors sur la terre. Mais quant aux événements dont il dit que la génération présente ne passera point sans qu'ils soient accomplis, il affirme qu'on pourra les prévoir comme on prévoit l'appro-

1. MATTH., 32-35. MARC, 28-31. LUC, 29-33.

che de la belle saison à la poussée des premières feuilles, à l'éclosion des premières fleurs, à l'ébauche des premiers fruits, c'est-à-dire assez longtemps à l'avance. Ces événements ne sont donc pas les bouleversements des derniers jours du monde. Mais alors ils ne peuvent être que les catastrophes des derniers jours de Jérusalem, catastrophes auxquelles le Seigneur avait déjà prédit que ses disciples auraient le temps d'échapper par la fuite, ce qu'ils firent en se réfugiant à Pella.

C'est mon premier argument. Voici le second : je l'emprunte aux textes de saint Marc et de saint Matthieu.

Dans ces deux Évangiles, après ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, mes paroles ne passeront pas, » Jésus ajoute : « Mais quant à ce jour et à cette heure — le jour et l'heure où la terre finira — nul ne les connaît, c'est le secret du Père ». Si je ne me trompe, l'adverbe, *autem* — *mais*, établit une opposition entre les phrases qui précèdent et les phrases qui suivent; il indique le passage dans le discours d'un sujet à un autre sujet, et ce dernier est évidemment, aucun commentateur ne peut en douter, la fin du

monde. Ce n'est donc pas de cette fin que Notre-Seigneur parlait dans les phrases qui précèdent immédiatement. Et s'il n'en parlait pas, il ne pouvait parler que de la ruine de Jérusalem et de son temple, et dès lors c'est à cette ruine seule que s'appliquent les paroles : « Cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies. »

L'opposition que je viens de signaler est à peine marquée dans saint Luc, mais je trouve en son Évangile d'autres indications qui vont nous conduire à la même conclusion.

Depuis le commencement de ce long discours jusqu'au groupe de versets dont je cherche à établir la signification exacte, l'évangéliste a simplement rapporté les paroles de Notre-Seigneur sans jamais se permettre une réflexion, un mot de sa part.

Arrivé à cet endroit, il s'arrête brusquement et écrit : « Jésus leur dit cette parabole », c'est-à-dire la comparaison prise du figuier et des autres arbres. Or il me semble que cet arrêt, tout comme l'adverbe *autem mais*, dans saint Marc et saint Matthieu, indique un changement dans le discours, la transition d'une idée à une autre idée, et

puisque les idées développées par Notre-Seigneur dans le passage qui précède immédiatement se rapportent à la fin du monde et à son second avènement comme juge des vivants et des morts, on en doit conclure que le sujet qu'il aborde maintenant est la ruine de Jérusalem et de nouveau c'est d'elle, et d'elle seule, qu'il prédit que plusieurs de ses contemporains seront les témoins.

Enfin, dans ce même Évangile de saint Luc, après avoir annoncé son retour à la fin des temps sur un nuage, dans l'appareil de la gloire et de la majesté, Notre-Seigneur ajoute : « Quand vous verrez ces signes s'accomplir, levez la tête et regardez en haut ; c'est l'heure de votre délivrance », l'heure de la victoire définitive du bien sur le mal, de la délivrance pour les élus par leur entrée au ciel, de la souffrance et de la mort introduites dans le monde par le péché. Vient ensuite la leçon donnée aux Apôtres à l'occasion des premiers symptômes du printemps apparaissant sur les figuiers et les autres arbres. Après quoi Jésus leur dit : « Quand ces choses se produiront, sachez que le royaume de Dieu est proche. » Que signifie cette expression « le

Royaume de Dieu »? Est-elle synonyme de cette autre « votre délivrance »? Désigne-t-elle également la récompense finale des élus? Je ne le pense pas. On ne voit pas pourquoi Notre-Seigneur aurait exprimé deux fois la même idée coup sur coup. Il me semble beaucoup plus naturel d'entendre cette expression « Royaume de Dieu » dans son sens ordinaire, où elle signifie « le royaume messianique dans toute son étendue et spécialement en ce monde. Mais alors cette expression et par là même celles concernant la prédiction qui suit et qui fait toute la difficulté ne visent plus la fin du monde, uniquement la destruction de Jérusalem à laquelle du reste elle s'adapte parfaitement dans sa signification ordinaire puisque le temple étant détruit, le sacerdoce et le culte abolis, les Israélites dispersés de par le monde, la substitution de l'Église à la Synagogue devint un fait non seulement officiel, mais encore évident, palpable, visible à tous les yeux. Le Judaïsme n'existait plus; le Christianisme seul, « le Royaume » se dressait sur ses ruines.

Notez encore que les arguments tirés de saint Matthieu et de saint Marc valent pour saint Luc, de même que les preuves prises

dans l'Évangile de saint Luc conviennent parfaitement à saint Marc et à saint Matthieu parce qu'il est de toute évidence que dans les trois Évangiles les idées se correspondent exactement et sont exprimées dans un ordre identique.

Ainsi compris, ce discours si confus, j'ose dire, si incohérent dans la plupart des commentateurs, se déroule dans un ordre parfait. Après un préambule dans lequel Notre-Seigneur déclare aux Apôtres que jamais en ce monde les épreuves et les persécutions ne manqueront à ses serviteurs, il répond d'abord à la seconde de leurs questions : « Quels seront les signes avant-coureurs de la ruine de Jérusalem, et de la fin du monde? » Pour Jérusalem la profanation du Temple et l'investissement de la ville par une armée ennemie; pour le monde, rupture de l'équilibre entre les forces cosmiques et bouleversement complet du ciel et de la terre, préparant leur reconstitution sur un plan nouveau et meilleur.

Il répond ensuite à la première question : « A quelle époque se produira ce double évé-

nement? » Jérusalem sera ruinée de fond en comble avant que le dernier représentant de la génération présente ne soit descendu dans la tombe. Quant à l'époque de la fin du monde, personne ne la connaîtrait, « pas même le Fils » : c'est un secret que Dieu s'est réservé.

Je ne prétends nullement avoir aplani tous les obstacles ni dissipé tous les nuages. Mais rappelons-nous que nous ne possédons qu'un résumé très sommaire du discours de Notre-Seigneur, résumé inspiré par l'Esprit-Saint aux Évangélistes, confié par lui à l'Église catholique avec mission de l'interpréter authentiquement et en même temps livré a notre étude et à nos méditations. Le texte intégral nous aurait sans doute apporté plus de lumière. Notons encore que sa nature prophétique exigeait qu'un certain nombre de détails fussent laissés dans la pénombre et l'imprécision.

A peine avons-nous élucidé cette difficulté qu'une autre surgit, moins grave cependant que la première. Jésus déclare qu'il ignore à quelle époque finira le monde actuel. De

quelle manière devons-nous l'entendre? Évidemment il le sait comme Dieu, nul croyant n'en peut douter. Veut-il donc dire que son intelligence humaine ne le sait pas et que, sur ce point, la divinité a laissé l'humanité dans l'ignorance complète?

Non, répondent unanimement les partisans de la tradition. Même en tant qu'homme Jésus savait parfaitement quel jour, le monde ayant achevé le cours de son existence, il aurait à juger les vivants et les morts. Sa réponse signifie seulement qu'il refuse de satisfaire la curiosité des Apôtres. — Oui, affirment à l'envi les tenants de l'école moderniste. Le texte de l'Évangile est formel. Le sens obvie, naturel, en est que, dans le Christ, l'homme ignorait quel jour serait le dernier du monde. L'entendre autrement serait du reste admettre de sa part un manque de sincérité à l'égard des Apôtres, étant donné surtout leurs dispositions présentes et leur simplicité. Toute autre interprétation n'est que spéculation creuse de théologiens jonglant avec leurs idées sans souci des documents; c'est, du reste, chez eux, vieille habitude.

N'en déplaise aux modernistes, l'opinion

des théologiens est appuyée sur des raisons sérieuses et c'est leur système à eux qui repose sur un fondement ruineux. Il est inexact en effet que le sens obvie, naturel, de la déclaration du Sauveur porte sur son intelligence humaine. Le mot « Fils » désigne directement la personne et dans Notre-Seigneur, la personne est divine. Le sens obvie naturel du texte est donc celui-ci : Moi, Jésus, Homme et Dieu, Fils de Dieu, j'ignore purement et simplement le jour où le monde finira. Or ce sens est évidemment faux et la phrase a besoin d'explication. L'opinion traditionnelle en est une, l'opinion moderniste en est une autre; mais aucune des deux ne traduit littéralement le texte de l'Évangile.

Je ne vois pas davantage comment la réponse du Sauveur comprise au sens de la tradition suppose de sa part un manque de sincérité à l'égard des Apôtres. Ceux-ci l'avaient entendu maintes fois révéler les pensées les plus secrètes, les sentiments les mieux cachés, prédire l'avenir le plus inaccessible aux prévisions humaines; à cette époque ils croyaient à sa divinité. Rien ne leur était donc plus facile que de se dire :

Jésus n'ignore pas la réponse à notre question, mais il ne juge pas à propos de nous la faire connaître. La distinction entre son intelligence divine et son intelligence humaine, si tant est qu'elle fût alors à leur portée, n'était point du reste de nature à les satisfaire. Ils auraient pu insister et dire : Nous vous interrogeons comme homme et comme Dieu ; si vous ne pouvez nous répondre comme homme, répondez-nous comme Dieu, cela nous suffit.

Il n'existe donc aucune raison de rejeter l'opinion commune des saints Pères, des écrivains ecclésiastiques et des théologiens. Pris dans l'ensemble ils ont toujours enseigné, et ils enseignent que par son intelligence humaine Jésus a connu dès le temps de sa vie mortelle, le passé, le présent et l'avenir de l'humanité et spécialement le jour du jugement qui sera aussi le dernier du monde. Les Pères des quatrième et cinquième siècles l'ont affirmé explicitement contre les Ariens et les Nestoriens. En l'année 680, en présence des évêques réunis pour le sixième concile œcuménique, troisième de Constantinople, on lut une lettre de saint Sophrone,

patriarche de Constantinople, dans laquelle il appelait « une folie » l'opinion affirmant que Jésus dans son humanité ignorait le jour du jugement, et pas un membre de la docte assemblée n'éleva la voix pour protester contre cette condamnation. Saint Jean Damascène qualifie la même doctrine « d'impiété » et saint Grégoire le Grand félicite le patriarche d'Alexandrie, Euloge, de l'avoir maintenue contre un diacre de son Église, nommé Thémistius.

Quelques Pères, il est vrai, ont écrit que Jésus ne connaissait point, selon son humanité, le jour du jugement général, mais ils entendent par là que son intelligence humaine, laissée à ses seules forces, n'aurait pu acquérir cette connaissance et qu'elle a dû la recevoir de la Divinité, ce qui est parfaitement vrai et ne contredit en rien la thèse que je soutiens.

Les Pères et les Docteurs n'ignoraient pas la parole du Sauveur que nous expliquons, et ils en ont donné une interprétation simple, naturelle que saint Augustin a résumée sous cette forme incisive : Le Christ igno-

rait ce qu'il ne savait pas pour le communiquer à ses disciples. Il ne savait pas pour eux ce qu'ils ne devaient pas apprendre de lui; pour eux il savait seulement ce qu'ils devaient connaître par lui[1]. »

C'est la doctrine magnifiquement exposée par Bossuet dans ses *Méditations sur l'Évangile :* « Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir.

« Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans tout ce qu'il a vu pour nous... Jésus a sa science comme Verbe... Jésus a sa science comme homme et comme le dépositaire et l'exécuteur de tous les décrets de son Père. Tout ce qui regarde le genre humain est compris dans cette science. Il a outre cela sa science comme docteur de l'Église. Dans cette science est compris tout ce qu'il faut que l'Église sache... Il ne fallait pas qu'elle sût ni le temps ni l'heure (du jugement). Jésus-Christ

1. *De Trinitate*, I, 12, 23.

à cet égard ne le sait pas et n'en dit rien à ses fidèles[1]. »

S'adressant au divin Maître le même auteur écrit encore : « Vous avez dit : Le Père ne juge personne, mais il a remis au Fils tout le jugement[2]. Mais si vous devez connaître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis et que vous êtes vous-même le Souverain Juge, il s'ensuit que vous connaissez tout cela, même comme homme, parce que c'est comme homme que vous devez juger : ce qu'il vous a plu de nous expliquer en disant que le Père a donné au Fils la puissance de juger parce qu'il est le Fils de l'homme[3]. »

En résumé, et par son intelligence divine et par son intelligence humaine, Jésus sait parfaitement quel jour finira le monde et aura lieu le jugement général. Mais de concert avec son Père et pour de sages raisons

1. *Méditations sur l'Évangile :* Dernière semaine, 58e et 59e. jour.

2. JEAN, v, 22.

3. JEAN, v, 19, 20. BOSSUET, *Méditations sur l'Évangile*, voir année 1897, dixième leçon, p. 309 et s.; sur la *Science humaine du Christ*, année 1895, première leçon.

que je n'ai point à rechercher ici, il a résolu de nous le laisser ignorer comme il nous laisse ignorer le jour de notre mort et de notre jugement particulier. Aux Apôtres qui lui demandent de les en instruire, il répond : Je ne le sais pas. C'est la réponse qu'il nous arrive souvent de faire pour éviter la révélation d'un secret important que nous avons l'obligation de garder.

On nous demande, et la demande est une objection, pourquoi Notre-Seigneur ne répondit pas alors à l'interrogation des Apôtres, comme il le fit au jour de son Ascension à une question analogue : « Il ne vous appartient pas de connaître les époques et les moments que le Père a fixés par sa volonté suprême[1]. » Je pourrais dire que je n'en sais rien, et en bonne logique les explications précédentes n'en souffriraient nul dommage. Mais il me semble tout naturel de supposer avec saint Jean Chrysostome que par la première réponse Jésus voulut couper court à toute question indiscrète des disciples sur un sujet qui piquait vive-

1. Act., i, 7.

ment leur curiosité. Il est évident qu'un pareil motif n'existait plus au moment où il allait retourner au ciel près de son Père.

L'opinion traditionnelle est donc la plus simple et la plus raisonnable; j'insiste sur ce point afin de vous mettre en garde contre cet amour de la nouveauté devenu une maladie endémique, et dans lequel le souverain Pontife nous signale une source féconde des erreurs contemporaines. Les modernistes s'en vont tenant à la main un marteau dont ils frappent toutes les pierres de l'édifice élevé par les générations chrétiennes, et c'est un spectacle attristant de voir leurs trépignements d'aise et leur joie d'enfants démolisseurs chaque fois qu'une pierre leur paraît sonner creux et promettre de se détacher sous leurs coups.

J'avoue que dans le monument exégétique que nous ont transmis les siècles passés se sont glissés des matériaux ruineux, qu'il importe d'écarter et de remplacer. Mais à leur tour les novateurs doivent convenir que les erreurs constatées dans l'œuvre de la tradition n'intéressent en rien le dogme ni la morale, et au lieu d'en rejeter toute la

responsabilité sur les théologiens, ils feraient œuvre infiniment plus utile en reconnaissant avec humilité que leur propre ignorance de la théologie a été la cause principale des aberrations qui leur sont trop justement reprochées. La connaissance approfondie des principaux théologiens scolastiques et de leurs méthodes est et sera toujours le guide le plus sûr, je devrais dire, un guide nécessaire pour la saine intelligence des Écritures.

Les deux questions que nous venons d'élucider sont les plus importantes de notre Évangile. Deux autres points seulement demandent quelque explication. Jésus dit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point », les paroles par lesquelles il vient d'annoncer la destruction de Jérusalem et du temple. Aucune prédiction ne pouvait heurter plus directement ni blesser plus au vif le sentiment patriotique des Juifs. Toutes les écoles de Palestine enseignaient la pérennité d'Israël, de son indépendance, de son temple, de son sacerdoce, de son culte, et le patriotisme aidant, cet enseignement

était devenu l'article fondamental de sa charte civile et religieuse. Il importait donc d'affirmer énergiquement le mal fondé de ces espérances afin qu'au moment où la catastrophe se produirait la foi des chrétiens n'en fût pas ébranlée et que les âmes de bonne volonté pussent y voir une preuve évidente de la divinité du christianisme.

Jésus nous prévient ensuite que le dernier jour du monde surprendra les hommes alors sur la terre, comme le coup de filet surprend les oiseaux et les poissons sur lesquels il s'abat. Le sort éternel de chacun sera fixé d'après les dispositions intérieures, l'état de conscience dans lequel l'aura trouvé cette venue soudaine du Fils de l'homme.

« Deux femmes moudront au même moulin; l'une sera prise et l'autre laissée. » Il s'agit ici de ces moulins portatifs encore usités en Orient, et faits de deux lourdes pierres superposées, que deux femmes assises en face l'une de l'autre manœuvrent à l'aide d'une poignée en faisant tourner la pierre supérieure sur la pierre inférieure. « Deux hommes travailleront dans le même champ », ou encore, comme dit Notre-Seigneur dans un discours analogue

rapporté par saint Luc[1] : « Deux hommes seront couchés dans le même lit, l'un sera pris et l'autre laissé » ; l'un pris par les anges chargés de réunir les élus des quatre coins de l'horizon, l'autre laissé à la puissance des démons exécuteurs de la justice divine, tout comme les poissons de la parabole dont les uns sont gardés et les autres rejetés par les pêcheurs, ou comme le bon grain que les serviteurs du père de famille ramassent dans son grenier et l'ivraie jetée par eux au feu qui ne s'éteint jamais.

Les avertissements providentiels ne leur manqueront cependant pas. Si brusquement que doivent se produire les bouleversements de la terre et des cieux, ils leur laisseront le temps de se préparer à paraître devant le tribunal du Souverain Juge. Mais, ô aveuglement insensé ! L'indifférence, l'orgueil, l'amour de la volupté, qui perdirent les hommes du temps de Noé, perdront également les hommes des derniers temps. Noé bâtissait l'arche. On le voyait, on l'interrogeait. Il répondait : Vos crimes ont dépassé la mesure de la patience de Dieu. Sa colère va les châtier par un

1 Luc, XVII, 34.

déluge qui vous anéantira tous. Les pécheurs l'écoutaient et le lendemain, le jour même, se plongeaient de nouveau dans toutes les orgies et dans toutes les infamies; car selon l'énergique expression de l'Écriture, « l'homme était devenu chair »... L'ange avait capitulé devant les sommations de la bête. Le déluge vint et les fit tous périr. Combien furent pris? Et combien laissés?

Dans le discours rapporté par saint Luc et dont je viens de vous parler, Jésus à l'exemple de Noé ajoute l'exemple de la femme de Loth et des habitants de Sodome. Ceux-ci n'ignoraient pas la prédiction faite à Loth par deux anges de l'effroyable châtiment qui allait anéantir leur ville et, du district le plus fertile de la Judée, faire un désert morne et sans vie. Le prodige qui la veille les avait frappés de cécité dans les yeux de leurs corps aurait dû leur ouvrir les yeux de l'âme. Mais eux aussi ne vivaient que pour leurs sens et leurs appétits les plus dégradants. Les menaces divines n'obtinrent d'eux qu'indifférence, sarcasmes et mépris. Survint un déluge de feu qui les engloutit tous. Quel fut le nombre des pris? Et le nombre des laissés?

Et maintenant, mes Frères, vous n'attendez pas de moi que je vous dise quel jour le monde finira. Je ne vous le dirai pas parce que je ne le sais pas, et si je le savais je ne vous le dirais pas davantage n'ayant nulle envie d'encourir l'excommunication prononcée par le cinquième concile de Latran contre tout prédicateur qui, dans ses instructions aux fidèles, oserait assigner à cet événement une époque déterminée. Depuis le troisième siècle, quarante-trois dates ont été fixées par autant de prophètes ; sur ce nombre trente-quatre sont échues et le monde vit toujours. C'est là une garantie sérieuse contre les échéances à venir, dont cinq s'échelonnent le long du siècle où nous vivons de l'année 1911 à l'année 1994, tandis que l'une des trois dernières pousse la générosité jusqu'à concéder à notre monde encore quelques centaines de mille ans d'existence. Par où vous voyez que jamais parole ne fut mieux vérifiée : « Quant à ce iour et à cette heure, nul ne les connaît » : c'est le secret de Dieu.

Saint Paul cependant a laissé sur ce sujet quelques renseignements qu'il est utile de

connaître, puisque l'Esprit-Saint les a inspirés pour notre instruction et édification : « Mes Frères, écrit-il aux habitants de Thessalonique, si l'on vous annonce de ma part ou autrement que le jour du Seigneur est proche, ne vous laissez ni tromper ni effrayer. Ce jour ne viendra pas que l'apostasie ne se soit produite et que n'ait paru l'Homme de péché, le Fils de perdition, l'Ennemi qui s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou objet d'adoration, jusqu'à s'asseoir dans son temple et se faire passer pour Dieu. Vous savez quel obstacle l'arrête en ce moment et l'empêche d'entrer en scène avant le temps qui lui est assigné. Que cet obstacle soit écarté et alors il paraîtra armé de la puissance de Satan, accomplissant toutes sortes de miracles, de signes, de prodiges menteurs, mettant en œuvre toutes les séductions de l'iniquité. Mais le Seigneur Jésus l'anéantira d'un souffle de sa bouche et l'écrasera par la puissance et l'éclat de son avènement[1].

Cet homme de péché dans lequel s'incarnera la haine de Satan contre Dieu, la tradi-

1. II Thess., II, 1-10.

tion chrétienne l'a appelé l'Adversaire du Christ, « l'Antéchrist ». Son avènement précédera de peu les derniers jours du monde.

Un obstacle l'arrêtait au temps de saint Paul, qui l'arrête encore aujourd'hui. Quel est cet obstacle? L'apôtre ne le dit pas dans sa lettre, parce que de vive voix il en avait instruit les fidèles de Thessalonique. Malheureusement, le souvenir s'en est perdu et nous sommes réduits à de simples conjectures. Il semble cependant que cet obstacle empêche la venue de l'Antéchrist, parce qu'il s'oppose à la grande apostasie qui doit la précéder, et c'est là une raison sérieuse en faveur de l'opinion des commentateurs qui voient dans cet obstacle l'influence bienfaisante de l'Église catholique ou, ce qui revient au même, l'esprit chrétien, la soumission à ses enseignements, à ses commandements, à sa direction. Un jour donc, les peuples chrétiens se soulèveront contre l'Église, leur Mère, répéteront les paroles des Juifs à Pilate : « Nous ne voulons pas que Jésus règne sur nous » et secoueront le joug de sa doctrine et de sa loi.

Le terrain ainsi préparé, l'Antéchrist

paraîtra. Instrument docile de Satan, animé de son esprit de haine, de vengeance, et de cruauté, armé de sa puissance, il enverra des émissaires dans toutes les contrées du monde; par lui-même et par eux, il appellera à la guerre contre Dieu tous les hommes sans foi, sans conscience, sans mœurs, les lancera à l'assaut de toutes les religions et spécialement de l'Église catholique, poussera la folie de l'orgueil jusqu'à se déclarer Dieu et exiger de ses partisans des hommages divins. Telle sera la violence de la persécution qu'il suscitera, tel le prestige des faux miracles qu'il accomplira par la vertu du prince des démons, que le plus grand nombre des fidèles seront entraînés dans sa révolte et dans son impiété. Plusieurs saints Pères ont pensé qu'il naîtrait d'une famille juive et que l'influence de ses compatriotes serait le principal moyen pour lui d'étendre sa domination sur tout l'univers.

Quoi qu'il en soit, ce triomphe ne sera qu'un triomphe éphémère. Hénoch et Élie reviendront sur la terre : Hénoch, pour soutenir les chrétiens ébranlés dans leur foi et ramener les égarés; Élie exerçant surtout son

ministère à l'égard des Juifs, dont le plus grand nombre finalement se convertiront à sa voix. Ce sera le signal du dénouement. L'Antéchrist sera vaincu par les deux prophètes, Jésus descendra du ciel glorieux, triomphant et, autour de son trône, s'ouvriront les grandes assises du genre humain, le Jugement général.

J'ai la confiance, mes Frères, que ni vous ni moi ne serons témoins de ces graves événements et nous devons en bénir Dieu, Notre-Seigneur nous ayant prédit que, si le temps de la puissance de l'Antéchrist n'était pas abrégé, les élus eux-mêmes se laisseraient séduire. Mais je dois vous prévenir, m'inspirant d'une pensée de saint Jean [1], que les précurseurs de l'Antéchrist ont existé dans tous les siècles, et qu'ils existent dans le nôtre. Ce sont les fauteurs de schismes et d'hérésies, spécialement ceux qui nient les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation, les ennemis de l'Église catholique et du souverain Pontife, les défenseurs de l'indifférence et de la neutralité en matière de religion et de morale de la part des repré-

1. I JEAN, II, 18 s.

sentants de l'autorité civile, les propagateurs du rationalisme, du naturalisme, de l'irréligion sous toutes ses formes. Ils sont nombreux aujourd'hui, vous le savez, et vous savez aussi qu'ils ont réuni en un seul faisceau et leurs armes et leurs haines, sous la direction des chefs d'une société occulte qui fuit la lumière parce qu'elle fait le mal: la franc-maçonnerie.

La franc-maçonnerie, voilà l'Antéchrist de nos jours! La combattre par tous les moyens honnêtes en notre pouvoir, démasquer hardiment son odieuse et lâche hypocrisie, ses mensonges, son impiété, son immoralité, tous ses crimes, restreindre son influence, barrer à ses adhérents, autant que possible, la route des dignités et des charges publiques, c'est faire acte de défense légitime et nécessaire, œuvre d'assainissement et d'hygiène sociale, c'est sauvegarder les âmes, les intérêts éternels des faibles, des simples et des ignorants, c'est servir la cause de Dieu et de la patrie.

DEUXIÈME LEÇON

LA RÈGLE DE LA VIE
(Matth. xxv, 1-13)

Mes Frères,

Le monde matériel au milieu duquel nous vivons est en perpétuel travail d'enfantement. Dans son sein s'élabore une vie nouvelle dont l'épanouissement doit le transformer, l'établir dans un ordre parfait, un calme qu'aucune secousse ne viendra troubler, en faire un séjour enchanteur, un second paradis terrestre à l'usage des élus. Travail douloureux comme tout enfantement. Il provoque de temps à autre des crises brusques et violentes, tremblements de terre, éruptions volcaniques, cyclones, tempêtes, inon-

dations, dans lesquels le ciel et la terre, l'eau, l'air et le feu se heurtent en des conflits gigantesques, semant partout l'épouvante, la ruine et la dévastation, saisissant chaque fois, à l'heure où elles s'y attendent le moins, des milliers de victimes humaines, et les transportant par delà la mort au tribunal du Christ, maître souverain du temps et de l'éternité.

Enfin, au jour marqué par Dieu, lorsque le nombre de ses élus sera complet, une crise finale surviendra, plus redoutable, plus universelle, embrasement général de la terre et des cieux, par lequel tous les hommes alors vivants seront couchés dans le tombeau pour quelques heures seulement, car bientôt la trompette des anges les en rappellera, les convoquant, avec tous les morts des siècles passés, à venir entendre de la bouche de l'Homme-Dieu la sentence solennelle de leur salut ou de leur réprobation.

Tel est l'un des avertissements donnés par Notre-Seigneur à ses Apôtres le soir du mardi saint, dans le prophétique discours que nous avons étudié. Il en tire aussitôt une leçon pratique dont nous avons à faire notre profit.

« Veillez donc, et ne laissez point vos âmes s'appesantir par l'intempérance, l'ivresse et les préoccupations de cette vie, de peur que ce jour ne fonde sur vous à l'improviste.

« Car il s'abattra comme un filet sur tous les hommes qui habiteront alors la surface de la terre.

« Veillez donc et priez sans relâche afin d'échapper tous à ces maux futurs et de paraître avec confiance devant le Fils de l'homme.

« Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure votre maître viendra.

« Rappelez-vous ceci. Si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait assurément et ne laisserait point percer sa maison.

« Donc, vous aussi, soyez toujours prêts, car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra.

« Quel est, pensez-vous, le serviteur fidèle et prudent auquel le maître a donné pouvoir sur tous ses serviteurs avec ordre de leur distribuer la nourriture en temps opportun?

« Bienheureux le serviteur que le maître au retour trouvera fidèle à son emploi.

« En vérité, je vous le dis, il lui donnera l'intendance de tous ses biens.

« Mais si le serviteur est mauvais, s'il se dit en lui-même: Mon maître tarde à venir,

« Et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger et à boire avec les ivrognes;

« Le maître viendra au jour où il ne l'attend pas, à l'heure qu'il n'aura pas prévue.

« Il le renverra et le condamnera au supplice des serviteurs hypocrites dans le séjour des pleurs et des grincements de dents. »

Saint Marc exprime plus brièvement les mêmes pensées et les mêmes conseils :

« Soyez attentifs, veillez et priez, car vous ne savez pas quand viendra ce moment.

« Lorsqu'un homme, partant pour un long voyage, assigne son office à chacun de ses serviteurs et leur abandonne le soin de sa maison, il recommande au portier de veiller.

« Veillez donc vous aussi, car vous ne savez pas quand le Maître viendra, si ce sera le soir, ou à minuit ou au chant du coq, ou au lever du soleil.

« Or ce que je vous dis à vous, je le dis à tous : Veillez. »

Le divin Maître avait déjà donné ces mêmes conseils à ses disciples et, lorsque nous les avons rencontrés, j'en ai profité pour expliquer en grande partie l'Évangile que vous venez d'entendre[1]. Il ne reste plus qu'à élucider quelques détails omis précédemment.

J'attire votre attention sur cette phrase rapportée par saint Marc : « Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. » « Veillez et priez », dit Notre-Seigneur dans l'Evangile de saint Matthieu. Et pourquoi ? afin de n'être pas surpris par son second avènement, quand, à la fin du monde, il reviendra du ciel en terre, non plus comme sauveur, mais comme juge. Voilà donc la recommandation que Jésus adresse aux hommes de tous temps et de tous lieux. Il ne peut ignorer cependant qu'un très petit nombre seulement vivront alors sur la terre, que la mort aura emporté tous les autres, et que partant la vigilance et la prière leur seront aussi impossibles

1. Voir Année 1905, deuxième Leçon, p. 44 et s.

qu'inutiles. Ces paroles ne doivent donc pas être prises à la lettre, et, il en faut conclure que pour chacun de nous il existe un moment où le Christ vient nous juger, nous demander compte de notre vie. C'est le moment de la mort et nous avons à nous y préparer par la vigilance et par la prière afin que, s'il arrive subitement, du moins il ne soit pas imprévu.

Cette explication m'amène à l'examen d'un problème intéressant. Le second avènement du Christ a lieu, pour chaque homme en particulier, au moment de la mort ; il se produisit pour le peuple Juif à l'époque où leur nationalité fut détruite par les Romains ; le genre humain, dans son ensemble, en sera l'objet au dernier jour du monde, lors du jugement général. Quelle est l'idée commune à ces divers événements, le lien qui les rattache ensemble et permet de les grouper sous ce vocable unique : « second avènement du Christ » ? La solution est facile et vous la comprendrez sans peine.

Je note en passant que les termes : avènement, venue, n'exigent pas nécessairement de la part de Notre-Seigneur une apparition

corporelle, visible. Dans le style biblique ils indiquent simplement une intervention spéciale de Dieu, miraculeuse ou non, dans la vie d'un homme, d'un peuple, dans les événements de ce monde, que la main de l'opérateur se montre ou reste cachée.

Jésus, Verbe incarné, Homme et Dieu, est notre unique médiateur et sauveur. Qui l'accepte librement à ce titre et durant cette vie se soumet à sa loi, partagera au ciel son éternelle félicité. Qui le repousse et jusqu'à la mort refuse de croire en lui et de lui obéir, en restera à jamais séparé et, de ce chef seul, éternellement malheureux. Telle est la loi qui règle la destinée de tout homme ayant possédé, ne fût-ce qu'un instant, l'usage complet de son intelligence et de sa liberté. Cette acceptation de notre part exige vraiment que, d'une manière ou d'une autre, explicitement ou implicitement, Jésus nous soit proposé comme Sauveur, qu'il se présente en quelque sorte devant nous et nous dise : Je suis ton salut; veux-tu de moi? Cette offre est pour tout homme son premier avènement. Il ne s'impose pas à nous, ne contraint pas notre volonté; il nous propose un bienfait

nous laissant, non le droit, mais le pouvoir de l'accepter ou de le refuser.

On comprend sans peine comment se produit ce premier avènement pour les hommes auxquels l'Évangile est prêché, qui voient l'Église catholique à l'œuvre et n'ignorent pas son enseignement. Les Juifs qui vécurent avant l'Incarnation savaient par la loi et par les prophètes, par leur culte et par toute leur histoire, que Dieu avait promis un Sauveur à l'humanité déchue, et la foi en cette promesse était un lien suffisant pour les unir avec le médiateur à venir et leur permettre d'être sauvés par lui.

Le problème est plus difficile à résoudre pour les païens et en général pour tous les hommes qui n'ont jamais entendu et jamais n'entendront parler d'une révélation de Dieu, ni du mystère de l'Incarnation. Les théologiens enseignent qu'un jour ou l'autre Dieu leur donnera les lumières intérieures et au besoin fera tous les miracles nécessaires pour qu'avant la mort leur soient manifestées les vérités dont la connaissance est indispensable au salut et il ne manquera pas d'y ajouter sa grâce afin qu'ils puissent y adhérer par

un acte de foi surnaturel, et de cette manière s'accomplit en eux le premier avènement du Christ.

La vie présente est le temps de l'épreuve pendant lequel, laissés à notre liberté, nous avons le pouvoir de nous révolter contre Dieu ou de lui rester fidèles, de persévérer dans la révolte ou par la pénitence de rentrer dans le devoir et dans ses bonnes grâces. L'épreuve s'achève à l'instant de la mort. Le rôle de médiateur proprement dit cesse également pour le Christ; il vient exercer ses fonctions de juge, de rémunérateur ou de vengeur et l'âme aussitôt comparaît à son tribunal. C'est lui qui, comme homme et par une science infaillible, détermine son état présent, fixe en toute justice la récompense ou le châtiment et par sa puissance exécute la sentence prononcée. La mort est donc réellement, pour chacun de nous, le second avènement du Christ. Il se présente et nous demande compte de la manière dont nous avons accueilli son premier avènement.

Après ces réflexions il ne sera point malaisé d'entendre comment pour Israël les derniers jours de Jérusalem, pour l'humanité

en général les derniers jours du monde, sont le second avènement du Christ.

Les Israélites en tant que peuple avaient mission de recevoir le Sauveur et de l'offrir aux autres nations. Le premier avènement du Christ commence pour eux avec les promesses faites à Abraham, à Jacob, à Moyse et sans cesse renouvelées au cours des siècles par une longue série de miracles et de prophéties. Il se complète par la naissance de Jésus et surtout par son ministère public durant lequel il se présente à ses compatriotes affirmant et prouvant qu'il est le Messie-Sauveur. Israël lui répond en le crucifiant.

La voie du salut cependant lui reste ouverte. Les Apôtres lui présentent de nouveau le Sauveur dans la personne de Jésus ressuscité. Une conversion nationale est encore possible ; mais Israël rejette les disciples comme il avait rejeté le Maître. Le temps de l'épreuve est achevé et Jésus prononce la sentence que Rome est chargée d'exécuter : Jérusalem est détruite ; son temple renversé, son culte, son sacerdoce abolis et les Juifs chassés de leur patrie prennent le chemin de tous les exils. Israël vivra parmi les

nations sans se fondre avec elles. Israël ne périra pas, mais parce qu'il a trahi la mission qu'il avait reçue comme peuple, Israël ne sera jamais un peuple. Tel fut pour lui le second avènement du Christ. Il devait être le triomphe de la miséricorde : par sa faute il devint l'œuvre de la justice.

La prédication des Apôtres dans le monde alors connu a été pour l'ensemble des humains le premier avènement du Christ; il se continue et se continuera jusqu'à la fin des temps par le ministère de l'Église catholique. Au dernier jour Jésus convoquera tous les hommes à son tribunal, les partagera en deux camps, le camp des fidèles et le camp des révoltés, selon l'accueil qu'ils auront fait à son premier avènement, et prononcera sur chacun d'eux une sentence de salut ou de réprobation. Ce sera son second avènement pour l'humanité en général.

Il existe une relation très étroite entre le dernier jour du monde qui sera celui du genre humain et du jugement général, et le dernier jour de chacun de nous qui est celui de notre mort et de notre jugement particulier. En effet la sentence du jugement général

ne sera que la confirmation et la promulgation solennelle de la sentence portée dans le jugement particulier. Voilà pourquoi Notre-Seigneur les unit fréquemment dans son enseignement et ses conseils, passe sans transition de l'un à l'autre et, dans le discours d'aujourd'hui, après avoir déclaré que son second avènement au dernier jour du monde sera subit et imprévu, nous avertit de nous y préparer, bien qu'il sache que nous ne devions pas y assister. Il pense à son second avènement pour nous, à l'heure de notre mort qui nous surprendra comme la fin du monde surprendra les hommes alors vivants.

Jésus n'ignore pas non plus que la vigilance qu'il nous recommande rencontre en nous de grands obstacles et il a soin de nous en signaler trois principaux : les préoccupations de la vie, l'intempérance, l'ivresse.

Dans nos sociétés si fières de leur civilisation et de leur philanthropie, ils sont nombreux les travailleurs et les mercenaires qui, par un travail acharné de toutes les heures libres du jour gagnent à grand'peine leur pain et le pain de leur famille. Courbés du matin jusqu'au

soir sur un travail ingrat et avare à les nourrir, ils oublient de lever les yeux vers le ciel; leur conscience s'épaissit dans une ignorance qui s'aggrave avec les années et ils en arrivent à ne plus avoir ni pensées, ni désirs que pour les besoins matériels d'une vie par elle-même sans valeur et qui ne vaut la peine d'être vécue qu'autant qu'elle prépare notre bonheur dans l'éternel au-delà. Pauvres gens! Ils sont excusables, et devant la justice divine, la miséricorde plaidera pour eux les circonstances atténuantes.

Infiniment plus coupables sont ces hommes en grand nombre, de haute intelligence, de vaste érudition, d'une grande énergie de volonté, relativement honnêtes, parfois aux sentiments nobles, délicats, généreux, que nous rencontrons partout sur notre route dans le monde du commerce, de l'industrie, de la finance, de la politique, des sciences, des lettres, des arts. Nous les voyons s'atteler chaque matin à un labeur pénible, assidu, sans relâche, et traîner leur fardeau jusqu'aux dernières heures de la journée, le prolonger même fort avant dans la nuit, uniquement soucieux d'acquérir un peu de

fortune, un peu d'estime, un peu de gloire, quelques honneurs, parfois même préoccupés avant tout de mettre généreusement au service de la société le fruit de leurs veilles et de leurs travaux. Jamais leur pensée ne s'élève vers le Dieu auquel seul ils doivent et leurs belles qualités et l'usage qu'ils en font; ils en ont reçu des trésors dont ils jouissent largement et jamais un mot de remerciement ne monte à leurs lèvres, jamais un sentiment de reconnaissance ne fait battre leur cœur. Ils ne travaillent que pour la terre, Dieu est absent de leur vie.

C'est d'eux surtout qu'il est juste de dire : Pauvres gens, dignes de grande pitié et compassion! Ils n'ont pas le temps, disent-ils, de s'occuper de l'unique affaire pour laquelle le temps nous est donné et, sous prétexte d'en utiliser les moindres parcelles, le perdent tout entier. Autant que personne je rends justice et hommage à leur intelligence, à leur science, à leur talent, à leur habileté, à leurs succès, mais je dois affirmer, et mon ministère m'oblige de proclamer bien haut que l'homme, que la femme du peuple qui s'acquittent fidèlement de leur humble

tâche de chaque jour avec l'intention d'accomplir la volonté de Dieu, n'oublient jamais de lui offrir leurs hommages et leurs prières au commencement et à la fin de la journée, fréquentent l'Église et les Sacrements, assistent aux instructions et aux sermons afin d'y apprendre ou de se rappeler leurs devoirs en matière de foi et de morale, mon ministère, dis-je, m'oblige d'affirmer bien haut que ces braves gens, dans leur ignorance et leur simplicité, ont organisé et dirigent leur vie d'une manière infiniment plus intelligente.

Le mot latin *crapula* que j'ai traduit, faute de mieux, par « intempérance », désigne dans le texte évangélique l'état de torpeur et comme d'hébètement dans lequel tombe, par rapport aux jouissances supérieures de la pensée et du sentiment, à l'égard surtout des vérités et des croyances de la religion, quiconque, uniquement préoccupé de fuir l'effort et la privation, ne poursuit qu'un seul but en ce monde : s'envelopper de confortable et de bien-être, prêter l'oreille aux moindres désirs du corps et des sens afin de les satis-

faire à peine exprimés, d'en prévenir même et d'en exciter les appétits les plus grossiers en étalant à ses yeux la séduction des plaisirs qui sont la fin de l'animal sans raison, plaisirs de la table et d'autres plus vils encore. Noyée dans la matière, l'âme s'alourdit et s'épaissit, incapable du coup d'aile vigoureux qui l'élèverait au-dessus des réalités matérielles; l'intelligence perd le sens du divin et des grandes vérités directrices de la vie; amollie par la jouissance et le bien-être, la volonté ne saurait produire l'effort de tension qu'exige la pratique de la vertu, le cœur enfin, aux battements comprimés et alanguis par l'empâtement des plaisirs sensuels, se refuse à tout élan noble et généreux. L'âme ainsi affaiblie succombe un jour ou l'autre aux tentations graves dont personne ici-bas n'est exempt, en même temps qu'elle s'assoupit et s'endort peu à peu dans l'oubli complet de Dieu, au risque d'être frappée par la mort en cet état et de se réveiller, coupable et digne de l'éternel châtiment, au tribunal du juge souverain. Nos chances de salut sont en proportion des victoires de l'esprit sur la chair et c'est à la

vigilance chrétienne d'affaiblir les forces de l'ennemi et d'en prévenir les surprises.

On s'étonne d'entendre le divin Maître nous recommander de veiller sur l'ivrognerie comme sur un des principaux obstacles au service de Dieu et au salut. C'est oublier qu'aux beaux jours du paganisme la société la plus choisie tenait ce vice en grand honneur. A la fin des repas solennels, s'effondrer sur son divan ou rouler sous la table était un geste élégant et de bon ton, et des esclaves se tenaient dans la salle du festin, prêts à emporter les convives ivres-morts aux sons d'une musique jouant une marche joyeuse.

Peut-être l'ivresse du vin n'est-elle pas la seule contre laquelle Jésus ait voulu nous prévenir. On connaît l'enivrement de la gloire et de l'ambition, l'enivrement des applaudissements et des honneurs, l'enivrement du jeu, des gains faciles, des succès mondains. Ivresse morale produisant les mêmes effets que l'ivresse physique : besoin impérieux d'en renouveler sans cesse les caresses ou les tressaillements voluptueux ;

sensation profonde de vide et d'ennui dès que la jouissance est tombée, désir exaspéré et comme une sorte de rage de combler ce vide qui se creuse toujours plus profond, de secouer cet ennui dont chaque jour le fardeau pèse plus lourdement.

Sollicitée en sens divers, devenue son propre bourreau, poussée par l'espoir de s'oublier et de s'étourdir, l'âme se jette dans un tourbillon de pensées et d'actes souvent coupables, toujours étrangers à Dieu, jusqu'au moment où la mort la saisit et la fixe dans son éternité ; ou encore, fatiguée, dégoûtée, désespérée, tombe dans un état de langueur et d'engourdissement où elle s'éteint sans avoir eu le courage de se reprendre, de se tourner vers le ciel et d'implorer son pardon. « Prenez garde ; veillez et priez de peur que vos âmes ne se laissent appesantir par l'intempérance, l'ivresse et les préoccupations de la vie. »

Les Apôtres et leurs successeurs auront à se prémunir contre ces dangers en ce sens du moins que plus ils combattent en eux ces tendances de la nature corrompue et pratiqueront les vertus opposées, mortification,

humilité, piété, détachement des biens de ce monde, plus ils s'uniront à Dieu et seront entre ses mains des instruments efficaces pour la conversion et la sanctification des âmes confiées à leurs soins.

La recommandation de veiller afin de n'être point surpris par la mort appelle une question de grande importance et d'une pratique continuelle pour nous. Quel doit être l'objet immédiat de cette vigilance ? Quel mal ou quel danger devons-nous lui demander d'écarter de nous dès ce monde ? A cette importante question, Jésus répondit immédiatement par une gracieuse parabole tirée des usages des Juifs de son époque dans la célébration des mariages.

Déjà j'ai eu l'occasion de faire de ces usages une courte description. Il me faut la compléter aujourd'hui pour l'intelligence de notre parabole.

Il est midi. La ville ou la bourgade a pris un air de fête et les commérages vont grand train. Tout le monde parle des noces qui doivent se célébrer pendant la nuit. La fiancée

n'a pas quitté la maison paternelle. De nombreuses parentes et amies l'entourent et les plus habiles mettent tout leur talent à l'agencement d'une toilette dont une étiquette minutieuse a réglé les moindres détails. La jeune fille est baignée, parfumée, parée de tous ses bijoux — et l'on sait qu'en Orient la profusion est un des éléments de la beauté. Une couronne de myrte orne sa chevelure aux longues tresses noires nattées avec soin ; un grand voile de fin tissu l'enveloppe de la tête aux pieds, au travers duquel on voit les élégantes et riches broderies d'une ceinture que son époux seul aura désormais le droit de dénouer.

La nuit est close. Du dehors bientôt se font entendre des acclamations bruyantes, au milieu desquelles on distingue ce cri : « Voici l'époux ! voici l'époux ! » Il arrive le front ceint d'une couronne, en habits de fête et entouré de nombreux amis, eux aussi richement vêtus. Ils étaient trente autour de Samson le jour de son mariage. On les appelle les « amis du fiancé, les Fils de la chambre nuptiale », parce que seuls ils ont le droit d'y pénétrer.

La fiancée reçoit alors à genoux la bénédiction de ses parents, qui la remettent aux mains de son fiancé. Le cortège se forme et se met en marche vers la maison de celui-ci par les rues les plus fréquentées du village. Des chanteurs, des danseurs et des bateleurs ouvrent la marche en exécutant des chants et des danses de circonstance, accompagnés du son joyeux des fifres, des flûtes et des tambourins, et bientôt leur allégresse, leur enthousiasme monte à un tel diapason que leurs yeux brillent d'un éclat dont, en Occident, nous aurions peine à nous faire une idée, si bien qu'ayant un jour été témoin de ce spectacle, j'ai mieux compris la justesse de l'expression « un éclair de joie ». Vient ensuite le fiancé entouré de ses amis qui tiennent d'une main des branches de palmier et de l'autre une torche allumée dont ils secouent et ravivent la lumière en chantant et en dansant.

Les femmes forment la deuxième partie du cortège et la fiancée marche la dernière s'avançant d'un pas lent, grave et solennel. Autour d'elle sont des jeunes filles, ses amies, au nombre d'au moins dix. Elles portent

soit à la main, soit au sommet de petites hampes, de ces lampes dont les exemplaires encombrent nos musées, simples récipients en terre cuite avec un ou plusieurs becs latéraux par lesquels s'échappent une ou plusieurs mèches. Si la route doit être longue, elles ont eu soin de se munir d'une provision d'huile dans des vases hermétiquement fermés. Là aussi l'allégresse est bruyante et se manifeste par des chants et des danses, mais surtout par force compliments dans le goût oriental à l'adresse de la mariée. Elle est la plus belle, la plus gracieuse, la plus charmante, la plus vertueuse, la plus sage, belle comme Rachel, sage comme Rébecca, vertueuse comme Sarah; elle est la fleur sans égale, la perle sans rivale, le joyau sans pareil. Bref, elle a pour un jour toutes les qualités et nul défaut.

On arrive à la maison du fiancé. Les invités sont immédiatement introduits dans une salle brillamment illuminée, où les attend une table somptueusement servie et dès qu'ils y ont pris place les portes sont fermées. Elles ne s'ouvriront plus avant la fin de la cérémonie, même à la requête d'un convive

de marque ayant les meilleures raisons pour justifier son retard.

Lorsque les deux jeunes gens habitent des villages différents, les cortèges partent à la même heure à la rencontre l'un de l'autre et quand ils se sont rejoints reprennent le chemin du village du fiancé, en ayant soin d'y faire une entrée solennelle. Dans cette hypothèse, on comprend que des jeunes filles, compatriotes du nouvel époux, ne pouvant ni se joindre à son escorte, où les hommes seuls sont admis, ni se rendre au loin près de la fiancée, attendent dans un lieu favorable, par exemple à l'entrée du village, l'arrivée du cortège pour se joindre aux amies de la fiancée. C'est le cas que Notre-Seigneur suppose dans la parabole dont je vais vous lire la traduction :

« Voici ce qui arrivera pour le royaume de Dieu. Dix vierges prirent leurs lampes et s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse.

« Or cinq d'entre elles étaient folles et cinq sages.

« Les cinq folles, en prenant leurs lampes,

négligèrent d'emporter de l'huile avec elles.

« Mais les sages prirent et leurs lampes et des vases avec une provision d'huile.

« Or l'époux tardant à venir elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

« Vers minuit un grand cri se fit entendre : L'époux vient; sortez, allez à sa rencontre.

« Aussitôt les dix vierges se levèrent toutes et préparèrent leurs lampes.

« Et les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile car nos lampes vont s'éteindre.

« Mais les sages répondirent : Il se pourrait qu'il n'y en eût pas assez pour vous et pour nous; allez donc plutôt en acheter chez les marchands.

« Elles y allèrent. Mais pendant ce temps l'époux arriva et les sages étant prêtes entrèrent avec lui dans la salle du festin dont la porte fut aussitôt fermée.

« Les autres vierges arrivèrent enfin : Seigneur, Seigneur, répétaient-elles, ouvrez-nous.

« Mais l'époux leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le déclare, je ne vous connais pas.

« Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. »

Les vierges sont au nombre de dix. Ce chiffre n'est pas arbitraire; dix personnes au moins étaient nécessaires chez les Juifs pour former une société proprement dite.

Peut-être avez-vous remarqué dans le récit évangélique le rôle effacé de l'épouse. Elle n'est nommée qu'une seule fois et d'une manière indirecte dans cette phrase : « Les dix vierges prirent leurs lampes et s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse. » Les mots « de l'épouse » sont même omis par un certain nombre de manuscrits. Cette anomalie est intentionnelle : elle a pour but d'éviter une confusion dans l'application pratique de la parabole, car, comme je vous le dirai bientôt, nos âmes sont figurées à la fois par l'épouse et par ses amies les dix vierges. Mais la leçon morale est tout entière prise de la conduite des vierges à l'égard de l'époux. Il y avait donc avantage à concentrer toute l'attention sur elles et sur l'époux et à laisser la figure de l'épouse dans une ombre discrète.

Le cortège se fait attendre, les dix vierges

s'assoupissent. Elles dorment toutes quand retentit l'appel d'usage : « Voici l'Époux, voici l'Époux ! » Elles se lèvent aussitôt, rajustent leur toilette, et se hâtent de préparer leurs lampes, d'en raviver la lumière et de les entourer d'un écran protecteur qui sert aussi d'ornement. Mais voici que cinq d'entre elles — des folles, dit l'Évangile — poussent un cri d'angoisse : « Nos lampes s'éteignent ! », et se tournant vers leurs compagnes les prient de vouloir bien leur donner un peu d'huile. Mais celles-ci réfléchissant que la provision pourrait bien ne pas suffire à toutes, que laisser leurs lampes s'éteindre c'est, par le fait même, s'exclure du cortège et faire une injure grave à l'Époux, — ce sont des sages, dit Notre-Seigneur, — elles répondent sagement : « De peur qu'il n'y en ait pas assez pour vous et pour nous, allez plutôt en acheter chez les marchands. » Les folles y vont; mais à peine parties, le cortège arrive et passe. A leur retour, elles apprennent la triste réalité, courent à la salle du festin, mais en trouvent les portes closes et nulle instance ne les peut ouvrir.

La transcription de cette parabole dans

l'ordre dogmatique et moral n'offre pas de difficultés sérieuses. L'époux c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il en a lui-même pris le nom dans l'Évangile et c'est un principe fondamental de la théologie de saint Paul que l'Église est son épouse. Pour la posséder, pour se l'unir, il n'a pas hésité à mourir sur la croix et ainsi l'a conquise au prix de son sang. Mais l'Église ne diffère pas des membres qui la composent. Toutes les âmes chrétiennes sont donc les épouses du Christ. Elles en sont également les amies ; Notre-Seigneur dans l'Évangile a daigné nous en donner le nom [1] et l'épouse est par excellence la bien-aimée, l'amie de l'époux.

Nos âmes figurées à la fois et par l'épouse et par les dix vierges ses amies vont à la rencontre de l'Époux. C'est l'image de notre vie sur la terre. Tous nous y marchons vers l'éternité au seuil de laquelle Jésus-Christ Notre-Seigneur nous attend prêt à nous juger, à séparer les vierges folles des vierges sages, à sceller ou à briser pour toujours notre union avec lui, union qui sur la terre, si intime soit-elle, n'est jamais qu'à l'état de fian-

1. JEAN, XV, 15.

çailles et de fiançailles qui peuvent être rompues par nous. Elle ne devient définitive, indissoluble comme le mariage qu'à l'instant qui suit la mort. C'est au ciel seulement qu'entre le Christ et l'âme fidèle se célèbrent ces noces éternelles dont Jésus a maintes fois prédit aux Juifs que les païens y seraient admis en leur lieu et place; ces noces dont saint Jean a entrevu la magnificence et qu'il a chantées avec enthousiasme:

« J'entendis, dit-il. C'était comme la voix d'une grande foule, comme la voix de la grande mer, comme la voix des grands tonnerres, et la voix disait: Alleluia! Il règne, le Seigneur notre Dieu, le Tout-Puissant. Réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse, chantons sa gloire! C'est le jour des noces de l'Agneau. Déjà son épouse est prête, il lui a été donné un vêtement du lin le plus fin et d'une blancheur éclatante. Ce lin, ce sont les vertus des saints[1]. »

Ce vêtement ne diffère pas évidemment de la robe nuptiale dont Notre-Seigneur parle dans la parabole des noces du fils d'un roi et par le texte de saint Jean que

1. Apoc., xix, 6-8.

vous venez d'entendre, nous apprenons que cette robe figure les vertus qui nous rendent justes, les vertus qui font les saints et nous ouvrent le ciel. Ces vertus sont donc représentées dans la parabole, non pas par les lampes puisque les vierges folles exclues du banquet en sont elles-mêmes munies, mais par l'huile et sa lumière que les vierges sages seules possèdent et qui leur assurent l'entrée dans la salle du festin.

C'est la même doctrine qu'exposent la plupart des commentateurs lorsqu'ils enseignent que l'huile et la lumière symbolisent la charité, l'amour de Dieu ou la grâce sanctifiante. La grâce sanctifiante, en effet, couronne toutes les vertus, elle ne peut pas plus exister sans elles que le toit sans les autres parties de l'édifice. L'âme en état de grâce sanctifiante, par le fait même, possède toutes les vertus à l'état d'habitude. Elle est juste, elle est sainte, elle a sa place marquée au banquet des noces éternelles.

Les vierges sages et les vierges folles prennent également leurs lampes et s'en vont à la rencontre de l'Époux. Les lampes symbolisent donc la foi, la foi en Jésus-Christ

Notre-Seigneur, sans laquelle il est impossible de le connaître et de le chercher comme Médiateur et Sauveur. Mais, de même qu'une lampe peut n'avoir ni huile ni lumière, la foi peut exister dans une âme sans l'amour de Dieu, sans la grâce sanctifiante ; sa présence n'exclut pas nécessairement le péché mortel. La foi seule ne suffit donc pas par elle-même à nous ouvrir le ciel, pas plus qu'une lampe éteinte ne donne le droit d'être admis dans le cortège de l'Époux et dans la salle du festin nuptial. Les vierges folles le constatent et c'est pour cela qu'elles implorent la compassion des vierges sages et leur demandent un peu de leur huile; demande inutile, parce que les mérites, la vertu, la grâce sanctifiante symbolisés par l'huile sont de leur nature biens personnels et incommunicables.

On les obtient, il est vrai, par la prière, par la pénitence, par les sacrements, mais uniquement en cette vie. Quand l'époux vient, quand Jésus appelle à son tribunal, il est trop tard et l'âme ainsi surprise sa lampe éteinte, n'ayant pas revêtu la robe nuptiale, n'a plus qu'à entendre la désespérante

réponse de l'Époux aux vierges folles : « Je ne vous connais pas », vous êtes pour moi des étrangères. Vous avez repoussé mon amour, comment pourrais-je vous compter au nombre de mes épouses ? Entre vous et moi, parce que vous l'avez voulu, la rupture est définitive, éternelle la séparation.

Les artistes chrétiens se sont souvent inspirés de cette parabole. La plus ancienne représentation que l'on en connaisse se trouve dans le cimetière de sainte Agnès à Rome où elle orne l'arc d'un tombeau. Au centre une femme debout représente la défunte ; à ses pieds une colombe aux ailes déployées est le symbole de son âme à laquelle le divin Maître adresse la touchante invitation du Cantique des Cantiques : « Viens, ma colombe. » A sa gauche on remarque les vierges sages portant d'une main une lampe allumée et de l'autre un vase renfermant la provision d'huile. On les retrouve encore à sa droite, mais cette fois assises à une table sur laquelle on distingue un flacon, deux plats et deux pains. C'est le symbole du festin des noces éternelles.

Le cimetière de Cyriaque en possède une autre, également fort ancienne, dans laquelle les dix vierges entourent le Christ. A sa droite, sont les vierges sages tenant un flambeau droit à la lumière abondante, et de la main le Christ leur montre la salle du banquet auquel il les convie. A sa gauche se tiennent les vierges folles, leur flambeau éteint, renversé, et le visage empreint d'une tristesse profonde.

L'architecture du moyen âge s'est également emparée du même sujet. On rencontre dans les voussures des portes des cathédrales dix statuettes de femmes, les unes tenant soigneusement à deux mains une lampe en forme de coupe, les autres portant négligemment d'une seule main la même lampe renversée. Le sculpteur a toujours eu soin de placer les vierges sages à la droite du Christ du côté des bienheureux; les vierges folles à sa gauche, du côté des réprouvés[1].

Vous avez certainement compris, mes bien-chers Frères, que cette parabole nous apprend

1. De Caumont, *Architecture religieuse du Moyen Age* p. 345.

quelle règle doit gouverner notre vie, règle dont l'observation constitue la véritable sagesse. Elle consiste à imiter les vierges sages, à tenir toujours nos lampes allumées, à posséder sans cesse dans nos âmes la grâce sanctifiante, l'amour de Dieu, à ne jamais le laisser s'éteindre au souffle du péché mortel, et si ce malheur nous arrivait, à le ranimer immédiatement par la réception du sacrement de pénitence ou, à son défaut, par un acte de contrition parfaite. A cette condition, mais à cette condition seulement, la mort, qu'elle frappe brusquement ou qu'elle s'annonce à l'avance, trouve toujours l'âme revêtue de la robe nuptiale, ornée de la grâce sanctifiante et des vertus qui la rendent digne d'être admise au banquet des élus. C'est là agir sagement, car il y a sagesse à prévoir l'avenir, et quand cet avenir est un bonheur parfait et sans fin, écarter autant que possible toute chance de le perdre, rassembler tous les moyens propres à en assurer la possession, c'est faire acte de sagesse souveraine.

Par contre, il y a folie à courir le risque d'en être exclu, d'autant plus que nous n'avons d'autre alternative que le choix

entre l'éternelle béatitude à la table du Père céleste ou d'éternels supplices dans le séjour des pleurs, des tourments et du désespoir. Combien nombreux sont les chrétiens qui se rendent coupables de cette folie. A l'exemple des vierges folles, ils ont commencé par allumer leurs lampes et marcher à la rencontre de l'Époux. Leur adolescence s'est épanouie pure et chaste dans une atmosphère de piété et de vertu ; les premiers fruits de leur jeunesse ont répandu autour d'eux la joie et l'édification. Mais un jour le ciel s'est assombri, le vent a soufflé en tempête, le flot des passions s'est gonflé en vagues furieuses qui ont tout dévasté, ravagé, et la moisson du présent et les promesses de l'avenir. Ou encore, c'est la poussière du chemin, qui, soulevée par l'agitation, les préoccupations des biens matériels, par une course effrénée après le bien-être, la fortune, les honneurs, s'est étendue en couches épaisses, a recouvert d'un voile de stérilité et de mort cette floraison si belle, si riche d'espérances. Les uns ne connaissent plus le chemin ni du tribunal de la pénitence, ni de la table sainte; les autres s'y agenouillent encore,

mais à de si rares intervalles et avec des dispositions si imparfaites qu'à peine relevés ils retombent dans leurs habitudes criminelles et passent la plus grande partie de leur vie en état de péché mortel, dans la disgrâce et dans l'inimitié de Dieu. Et la mort est là, qui peut à chaque instant les saisir et les jeter du temps dans l'éternel au-delà. Quelle imprudence! quel aveuglement! quelle sottise! Disons le mot de l'Évangile : Quelle folie!

Mes bien chers Frères, plusieurs d'entre vous ne se reconnaissent-ils pas dans ce portrait? N'en est-il point parmi vous dont l'âme est en ce moment souillée par des fautes graves? S'il en est ainsi, laissez-moi vous demander comment vous avez le courage de persévérer dans cet état. Vous allez et venez, vous mangez et buvez; vous prenez part, la joie au front, le sourire sur les lèvres, aux divertissements et aux fêtes du monde et quelques instants peut-être vous séparent d'une mort qui doit vous jeter dans la prison du feu qui ne s'éteint pas. Vous avez la foi, vous croyez à l'éternité, au ciel, à l'enfer, et vous osez bien rester suspendus au-dessus de

l'abîme infernal par ce fil de la vie si ténu, qu'un léger coup suffit à le briser ; au-dessus de ce gouffre d'où s'échappe et s'échappera éternellement l'inutile supplication des vierges folles : « Seigneur! Seigneur! ouvrez-nous! » où elles n'entendent et éternellement n'entendront pour réponse que l'inexorable sentence de la Justice infinie : « Non! restez dans ces tourments, je ne vous connais pas. » Folie, vous dis-je, folie des folies!

Mes bien chers Frères, je vous en supplie : comprenez mieux vos véritables intérêts, vos intérêts éternels. Ne laissez jamais le péché mortel faire la nuit dans vos âmes! par la prière, par la pratique des vertus chrétiennes, par l'usage des sacrements, gardez toujours allumée la flamme de la divine charité. Il y faut, je le sais, une vigilance continuelle, de pénibles efforts, des combats douloureux dans lesquels notre faiblesse ne peut qu'être vaincue. Mais n'avez-vous pas près de vous, dans le sacrement de l'autel, la source de toute force, de toute grâce, de toute vie? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie... Il

demeure en moi et je demeure en lui[1] »? Et pourquoi a-t-il porté l'amour jusqu'à vouloir se faire notre aliment, si ce n'est pour maintenir, pour resserrer chaque jour davantage entre nos cœurs et son cœur les liens d'une sainte et bienheureuse amitié!

Depuis deux années, le souverain Pontife, interprète infaillible de la volonté et des désirs de Jésus son Maître, nous répète avec insistance que la communion fréquente, très fréquente, quotidienne même autant que faire se peut, est le principal moyen d'entretenir toujours en nous le feu de l'amour divin. Il n'y a pas de place pour le péché, pour Satan, dans une âme où Jésus est souvent reçu, et quand la mort se présente, cette âme peut toujours l'accueillir avec joie, puisqu'elle est toujours pour elle l'amie, la bienfaitrice, la messagère de Dieu notre Père, envoyée par lui pour nous introduire dans ce beau palais du ciel « où ses ennemis n'entrent point et d'où ses amis une fois entrés ne sortent plus[2] ».

1. I JEAN, VI, 56, 57.
2. SAINT AUGUSTIN.

TROISIÈME LEÇON

L'USAGE DE LA VIE

(Matth., xxv, 14-30)

Mes Frères,

Vous n'avez certainement pas oublié l'importante leçon que Jésus nous donne par la parabole des Dix Vierges et que nous avons résumée dans ce grave conseil : A l'exemple des vierges sages, gardons toujours nos lampes allumées, ne laissons jamais s'éteindre en nous la flamme de l'amour divin, la grâce sanctifiante, afin que la mort, à quelque moment et de quelque manière qu'elle se présente, nous trouve dignes d'être admis au banquet des élus, nous ouvre les portes du ciel.

Telle est la règle de la vie, la formule de la véritable sagesse. Mais pratiquement comment y réussir? Quels moyens prendre à cet effet? La question se pose naturellement et le divin Maître répond par une parabole que nous a conservée saint Matthieu et dont voici le texte :

« Sur le point de partir pour un long voyage un homme appela ses serviteurs et leur confia ses biens.

« Au premier il remit cinq talents, deux au second, un au troisième, à chacun selon sa capacité. Le maître à peine parti,

« Le serviteur qui avait reçu cinq talents s'empressa de les faire valoir et en gagna cinq autres.

« De même celui qui en avait reçu deux en gagna deux autres.

« Mais le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent, s'en alla, creusa la terre et y enfouit l'argent de son maître.

« Après une longue absence, le maître revint et demanda leurs comptes à ses serviteurs.

« Celui qui avait reçu cinq talents se présenta

et en remit cinq autres : Seigneur, dit-il, vous m'avez confié cinq talents : en voici cinq de plus que j'ai gagnés.

« Fort bien, bon et fidèle serviteur, lui répondit son maître. Puisque tu as été fidèle dans une gestion de peu d'importance, je te donnerai l'intendance de biens considérables. Entre dans la joie de ton maître.

« A son tour, celui qui avait reçu deux talents s'approcha et dit : Seigneur vous m'avez confié deux talents, en voici deux autres que j'ai gagnés.

« Fort bien, bon et fidèle serviteur, lui répondit son maître. Puisque tu as été fidèle dans une gestion de peu d'importance je te donnerai l'intendance de biens considérables. Entre dans la joie de ton maître.

« Le serviteur qui n'avait reçu qu'un talent vint également : Seigneur, dit-il, je sais que vous êtes un maître dur, moissonnant où vous n'avez point semé, ramassant sur l'aire où vous n'avez point vanné.

« J'ai donc eu peur et je suis allé enfouir votre talent dans la terre. Le voici. Vous avez tout ce qui vous appartient.

« Mais le maître lui répondit : Serviteur

méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai point semé, que je ramasse sur l'aire où je n'ai point vanné.

«Tu devais donc confier mon argent aux banquiers et à mon retour j'aurais retrouvé le capital qui m'appartient, oui, mais augmenté des intérêts.

«Enlevez-lui donc son talent et remettez-le à celui qui en a dix.

« Car à celui qui possède l'on donnera et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, même le peu qu'il a lui sera ôté.

« Quant au serviteur inutile, jetez-le dehors, dans le lieu des ténèbres, séjour des pleurs et des grincements de dents. »

La parabole des Talents offre plusieurs traits de ressemblance avec la parabole des Mines rapportée par saint Luc et précédemment expliquée[1]. Pour ce motif, des commentateurs pensent que Jésus n'a raconté qu'une seule parabole dont les Évangélistes nous ont donné deux exposés différents en la remaniant et en la modifiant. Je ne puis admettre cette opinion. Entre les deux récits évangéliques, les

1. Voir Année 1906, 6e Leçon, p. 177-187.

divergences sont trop nombreuses et trop importantes pour être attribuées à une liberté de rédaction qui respecterait trop peu la vérité historique et s'accorderait mal avec l'inspiration.

D'après le texte inspiré, la parabole des Mines fut prononcée près de Jéricho, la semaine qui précéda celle de la Passion, devant un auditoire nombreux, composé du peuple etdes disciples du Sauveur; la seconde, surle sommet du montdes Oliviers, le soir du Mardi saint, en présence des Apôtres seulement : différences notables concernant le lieu, le temps et les auditeurs.

Au dire de saint Luc, l'occasion de la parabole des Mines fut l'enthousiasme irréfléchi de la foule réunie à Jéricho. Émerveillée de la guérison subite par Jésus de deux aveugles de naissance, elle voyait déjà le grand thaumaturge, le Messie écrasant, à la tête d'une armée, les Romains et les autres ennemis d'Israël. A l'encontre de cette fausse conception Jésus se met en scène dans la personne d'un roi s'en allant au loin recevoir l'investiture de son royaume, si loin que son retour n'aura lieu que longtemps après, et par là il insi-

nue qu'il n'a nullement l'intention de déployer prochainement sa puissance contre ses ennemis ; il ne le fera qu'à la fin des temps. Sachant de plus que le peuple qui l'acclame aujourd'hui le reniera demain et demandera pour lui le supplice de la croix, il ajoute l'épisode de l'ambassade envoyée à la suite du roi par ses sujets mécontents pour demander au suzerain de ne point reconnaître ses droits, l'insuccès de cette démarche et l'exécution capitale des coupables.

Ces détails ne se rencontrent point dans le récit de saint Matthieu, et cependant ils concernent tout spécialement les Juifs pour lesquels écrivait le premier évangéliste. Si donc la parabole des Talents est au fond la même que la parabole des Mines, on s'explique mal qu'il n'y fasse pas la moindre allusion. Les deux récits diffèrent encore par le but pratique et moral. Dans saint Luc les serviteurs reçoivent tous la même somme d'argent, une mine, lui font produire des intérêts différents par leur travail et leur habileté, et à son tour la récompense varie selon la diversité des résultats obtenus. Par où nous apprenons que la grâce exige notre coopération, que nos

mérites sont proportionnés à la générosité de nos efforts et que la récompense se mesure aux mérites, de telle sorte qu'au ciel deux hommes ayant ici-bas reçu les mêmes grâces pourront fort bien ne pas jouir du même bonheur[1]. Dans saint Matthieu, le maître remet à ses serviteurs des sommes différentes, les intérêts qu'elles produisent sont en raison de cette différence et non du travail des dépositaires, et il n'est nullement question d'inégalité dans le salaire. La leçon morale ne peut être la même, et, cette leçon étant la raison d'être de la parabole, il semble naturel d'en conclure à un double récit de la part du Sauveur.

On nous objecte que chez les deux évangélistes, les serviteurs ayant reçu l'un une mine, l'autre un talent, tiennent identiquement la même conduite, essaient de la justifier par les mêmes raisons et presque dans les mêmes termes, que le maître enfin leur adresse les mêmes reproches. Je réponds que, si dans les deux cas il était utile d'opposer aux serviteurs actifs et industrieux un serviteur négligent et paresseux, il n'y avait

1. Sur les Sources du mérite, voir Année 1906, 1re Leçon.

nul motif d'attribuer à celui-ci une conduite différente et qu'ainsi Notre-Seigneur a fort bien pu raconter le même épisode à peu près dans les mêmes termes. Il n'y a point de maître qui ne répète plusieurs fois les mêmes conseils et la même leçon.

Le talent, je crois vous l'avoir déjà dit, n'était pas une monnaie réelle, mais l'unité de convention servant au calcul des grosses sommes ; on comptait alors par talents, comme nous comptons aujourd'hui par millions et par milliards. Le talent hébreu valait douze mille francs et le talent grec six mille. Il est probable que notre Évangile parle de ce dernier, les usages grecs ayant alors envahi la Palestine, et spécialement le terrain des relations internationales auxquelles appartiennent les affaires de commerce et de banque. Deux talents équivalent donc à douze mille francs et cinq à trente mille, sommes considérables, étant donné la valeur de l'argent à cette époque.

On s'étonne alors qu'un propriétaire remette une pareille somme à de simples serviteurs, mais ce terme désigne ici ces

malheureux esclaves, qui servaient, au nombre souvent de plusieurs milliers, l'un de ces maîtres colossalement riches, tels que les avait faits l'égoïsme païen au détriment du peuple, et parmi lesquels se trouvaient des architectes, des ingénieurs, des intendants et des hommes de loi auxquels étaient confiée la gestion des affaires les plus importantes. Aussi, dans la parabole, le maître n'a nul besoin de dire aux serviteurs ce qu'il attend d'eux; par le seul fait que la somme leur est remise, ils comprennent que son intention est qu'ils en tirent le plus de profit qu'ils pourront.

A cet effet ils peuvent s'en servir pour le commerce, en faire des placements avantageux ou simplement la déposer chez un banquier qui leur en servira les intérêts. Les Juifs avaient des colonies dans la plupart des grandes villes de l'empire romain, et ils s'y livraient avec la même ardeur et le même succès qu'aujourd'hui aux opérations de bourse et de banque. Les banquiers de la Palestine étaient spécialement connus pour leurs relations avec l'ensemble du monde civilisé.

J'arrive aux explications pratiques de la

parabole. Elle forme un petit drame en trois actes ou trois tableaux : la distribution des talents aux serviteurs par leur maître avant son départ; l'emploi qu'ils en font pendant son absence; la reddition des comptes à son retour. Nous les étudierons successivement.

Le maître partant pour un lointain voyage, c'est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, quittant la terre et retournant au ciel. Les serviteurs représentent tous les hommes sans exception, puisque tous, ici-bas, nous sommes des créatures de Dieu au service du Créateur; mais, d'une manière plus spéciale, les Apôtres auxquels Jésus, qui leur parle, va bientôt confier la mission de propager son royaume et de l'établir parmi toutes les nations du monde; leurs successeurs, évêques et prêtres, qui, jusqu'à la fin des siècles, continueront leur ministère; enfin, tous les supérieurs qui, participant à l'autorité divine, ont à remplir vis-à-vis de leurs inférieurs des devoirs constituant charge d'âmes.

Par les talents nous devons entendre les grâces surnaturelles que nous recevons d'en haut pour notre sanctification, pour le service et l'édification du prochain, pour l'ac-

complissement de la tâche qui nous est confiée; Dieu n'appelle personne à un emploi ou vocation sans lui donner les secours nécessaires pour s'en acquitter dignement. Les talents désignent encore les qualités naturelles qui sont les instruments au moyen desquels la grâce agit en nous et par nous : dons de l'intelligence et de la volonté, du cœur, de l'imagination, de la sensibilité, pénétration, discernement, tact, prudence, éloquence et autres de même nature. Le peuple chrétien ne s'y est pas trompé. Il a appelé, nous appelons encore *talents* nos qualités et aptitudes reçues ou acquises. C'est là un écho de notre parabole que nous entendons, que nous répétons nous-mêmes souvent sans en plus connaître l'origine.

Je ne doute point que Notre-Seigneur ne comprenne également sous le nom de talents la santé, les forces physiques, la fortune, la situation sociale, en un mot, tous les biens que nous possédons en nous et hors de nous. Il n'en est aucun qui ne vienne de Dieu, aucun par là même que nous n'ayons l'obligation de lui rendre en le dépensant à son service.

Le premier serviteur reçoit cinq talents, le second deux et le troisième un. C'est ainsi que nous naissons avec des qualités et des aptitudes variées à l'infini. Il est donc faux que tous les hommes naissent égaux et possèdent tous les mêmes droits et il ne suffit pas, pour prouver cette prétendue égalité, de dire que tous les hommes naissent avec la même nature humaine. Pur sophisme! C'est oublier que ces mots « nature humaine » ont une signification générale, que cette nature entendue en ce sens est une pure abstraction de notre esprit, que la nature humaine n'existe qu'en particulier dans les individus où elle est modifiée par toutes les qualités, bonnes ou mauvaises, reçues ou acquises. D'où il suit qu'en vertu de ces modifications, il peut fort bien exister et il existe des droits que les uns possèdent par leur naissance même et dont les autres sont privés, des droits encore que la loi peut légitimement accorder à ceux-ci et refuser à ceux-là. La même inégalité se retrouve dans les grâces que nous recevons, dans les événements heureux ou malheureux, dans toutes les circonstances de notre vie. Dieu distribue

ses dons à qui il veut et de la manière qui lui plaît. C'est son privilège, l'exercice de son droit de Créateur, de Maître absolu et souverain. Sa justice l'oblige seulement à ne pas nous demander compte des bienfaits qu'il ne nous a pas départis et à ne nous rendre responsables des grâces refusées ou négligées que dans la mesure où nous l'avons fait le sachant et le voulant.

Le maître part. Son absence sera longue et sa durée représente pour le genre humain les siècles réservés à la prédication de l'Évangile et à la production des fruits de sainteté dont il est la source ; pour chacun de nous, les années de notre vie pendant lesquelles nous devons mettre à profit nos talents et mériter le ciel. Elle rappelle aux Apôtres que le second avènement du Sauveur n'est pas aussi prochain qu'ils le pensent. Après son Ascension et la descente de l'Esprit-Saint, qu'ils se mettent résolument à l'œuvre : le temps ne leur manquera pas.

A peine le maître s'est-il éloigné que les deux premiers serviteurs se mettent au travail avec le même zèle et le même dévouement que

s'ils avaient été certains à l'avance de garder pour eux seuls tout le profit, et le succès couronne leurs efforts à tel point qu'au retour de leur maître la somme est doublée; le bénéfice a été de cent pour cent.

Ces serviteurs sont des modèles offerts à notre imitation. C'est une vérité certaine en théologie que toutes nos actions, même les plus insignifiantes et les plus profanes, pourvu que nous les accomplissions en état de grâce et qu'elles soient rapportées à Dieu, nous donnent droit à une augmentation de gloire et de bonheur au ciel, de telle sorte qu'avec un peu de zèle et de vigilance, il nous est facile d'accroître chaque jour et à chaque instant les intérêts du capital que nous avons reçu de Dieu.

Travaillons donc avec courage et générosité : le temps est court et chaque minute que nous laissons passer sans y déposer une bonne action au sens que je viens de dire, est une perte, une perte irréparable, la perte d'une participation plus complète au bonheur que Dieu réserve à ses élus.

Tout autre est la conduite du troisième

serviteur. Par négligence et indifférence, peut-être par dépit d'avoir moins reçu que les autres, il s'en va, creuse la terre, y enfouit son talent, revient et les bras croisés attend le retour de son maître. Le talent reste improductif. Ainsi en est-il de nos plus belles qualités. Notre âme ressemble à une terre fertile, laquelle d'elle-même et sans culture peut bien se couvrir d'une parure en apparence luxuriante, produire à profusion des herbes folles, inutiles, de hauts et larges buissons et des fleurs éclatantes, odorantes, flatteuses pour la vue, mais qui ne porte de beaux et bons fruits que déchirée par le soc ou par la bêche, arrosée de sueurs abondantes, et sans cesse débarrassée par un travail assidu des végétations parasites et vénéneuses.

Hélas! ils ne sont pas rares les chrétiens et les chrétiennes qui semblent prendre à tâche de réaliser le type du mauvais serviteur! Je n'ai pas seulement en vue ici ces femmes du monde, à la tête et au cœur vides, qui vivent pour parer leur esprit et leur corps des fanfreluches et des hochets de la frivolité et de la coquetterie. Je songe sur-

tout à ces jeunes gens, à ces hommes pour lesquels l'automne se passe à la chasse et autres plaisirs de la campagne, que l'hiver rassemble sur la Côte d'azur ou sous un autre ciel d'une égale clémence où ils traînent avec ennui le fardeau de leur désœuvrement, quand, pour s'étourdir ou tuer le temps, ils ne se jettent pas tête baissée dans le tourbillon des plaisirs du monde, double genre de vie aussi peu hygiénique que fatigant. Et comme il faut bien se préparer à de nouvelles corvées, la belle saison s'écoulera pour eux sur quelque plage aristocratique abondamment peuplée de distractions, fêtes et sports à la mode, ou sur l'une ou l'autre de ces cimes neigeuses où ne manquent plus les hôtels aménagés selon le dernier cri du confort moderne. Serviteurs inutiles, qu'on a justement appelés « les oisifs des quatre saisons ». Et pourtant, plusieurs avaient reçu de belles et nombreuses qualités. Leur talent reste improductif; ils l'ont enfoui dans le désert de l'égoïsme et de l'inaction, dans les broussailles de la frivolité et de la mondanité, dans le marécage du plaisir et de la volupté.

Le maître est de retour. Il convoque aussitôt ses serviteurs et les invite à lui rendre leurs comptes.

Les deux premiers se présentent d'abord; leur attitude, leurs paroles respirent la joie et la confiance : Seigneur, disent-ils, vous m'avez donné cinq talents, deux talents; en voici cinq autres, deux autres que j'ai gagnés. C'est avec ces mêmes sentiments qu'au sortir de cette vie vous vous présenterez au tribunal de Dieu, si sur la terre vous avez mis à profit les grâces et les bienfaits qu'il vous aura départis. Puis, au jour du jugement général, les prêtres, les hommes d'œuvre, les éducateurs, tous les supérieurs apparaîtront entourés comme d'une brillante couronne de ceux auxquels ils auront appris à connaître et à aimer Dieu; les parents, des enfants qu'ils auront formés à la vertu. Nos bonnes œuvres et les services, même les plus légers, rendus au prochain, seront alors pour nous la source d'une grande joie, sans préjudice de celle que nous causera le spectacle des mérites acquis par nos actions les plus communes.

« Vous m'avez donné cinq talents, deux talents. » La première mise de fonds vient

de Dieu ; de nous-mêmes, nous n'avons rien. « En voici cinq autres, deux autres, que j'ai gagnés. » Sans notre travail, la grâce, même la plus abondante, restera infructueuse. Nos mérites nous appartiennent donc bien en propre ; ils sont notre œuvre et cependant ils appartiennent encore plus à Dieu parce que nous devons à sa grâce même le bon usage que nous faisons de nos facultés et des dons reçus. « C'est par la grâce de Dieu, écrit saint Paul, que je suis ce que je suis[1]. » Ce qui faisait dire à saint Augustin que, même « lorsqu'il couronne nos mérites, ce sont ses dons que Dieu récompense ».

Le maître adresse les mêmes félicitations aux deux serviteurs, bien que l'un ait gagné cinq talents et l'autre deux seulement. Le motif en est que tous deux ont déployé à son service le même zèle et le même dévouement. L'inégalité du profit tient uniquement à l'inégalité du capital. Entre leurs mains les talents ont produit des intérêts proportionnels et si le premier en ayant reçu cinq en avait rapporté deux seulement, le maître ne lui aurait

1. I Cor., xv, 10.

pas adressé les mêmes éloges qu'au second. La justice, en effet, requiert qu'on exige davantage de celui à qui l'on a confié davantage et c'est l'utile instruction que saint Grégoire le Grand nous donne en ces termes : « Nous qui avons reçu plus que d'autres en ce monde, craignons d'être jugés plus sévèrement par le maître du monde. A un surcroît de bienfaits correspond un surcroît de responsabilité. Soyons donc au service de Dieu, d'autant plus humbles, d'autant plus généreux, que nous avons conscience d'un compte plus considérable à rendre[1]. »

L'égalité de la louange n'entraîne cependant pas l'égalité du salaire. Le nombre des talents acquis est une part des mérites. Le serviteur aux cinq talents a donc droit à une récompense supérieure et les termes très généraux de la réponse du maître n'y contredisent point. « Je te donnerai l'intendance de biens considérables; entre dans la joie de ton maître. » Ils indiquent seulement que cette récompense sera abondante et surabondante, qu'elle débordera de nos cœurs impuissants à la contenir.

1. *Homilia 9e in Evangelium.*

« La joie entre en nous quand elle est médiocre, dit Bossuet s'inspirant de saint Augustin et de saint Thomas, mais quand elle surpasse la capacité de notre âme, quand elle inonde et qu'elle déborde, c'est nous qui entrons dans la joie et c'est ce qui fait la parfaite félicité des saints. »

Admirons encore la générosité du maître : il ne se contente pas de cette magnifique récompense, il laisse encore à ses serviteurs le capital et tous les intérêts, ne se réservant rien pour lui-même. Cette générosité n'est pas de la terre, elle n'appartient qu'à Dieu. Sa perfection infinie le condamne à toujours donner sans jamais recevoir, et tout ce que nous faisons pour lui sans pouvoir rien ajouter à sa félicité, tourne nécessairement à notre avantage et à notre bonheur.

Le troisième serviteur s'approche à son tour. Il vient d'entendre le rapport de ses compagnons et la bienveillante réponse du maître. Sa culpabilité en ressort avec une évidence qui le condamne et, comme il arrive souvent, il adresse à son maître les reproches qu'il a lui-même mérités, s'excusant quand il

devrait s'accuser : « Je sais que vous êtes un maître dur, que vous moissonnez là où vous n'avez pas semé, que vous ramassez sur l'aire où vous n'avez pas vanné. » Cette phrase semble bien une locution proverbiale. Peut-être le peuple l'appliquait-il couramment à ces maîtres du paganisme, qui tous, même les meilleurs, exigeaient de leurs esclaves, à coups de fouets et de verges, les travaux les plus pénibles et les plus répugnants sans tenir compte de leur faiblesse ni de leurs infirmités et, en même temps qu'ils employaient le fruit de leur labeur à satisfaire le luxe le plus effréné et les goûts les plus dispendieux, les accablaient de mauvais traitements, et leur donnaient à peine le pain suffisant à ne point mourir.

Venant immédiatement après la réponse si généreuse du maître aux premiers serviteurs, ces paroles sont d'une impertinence et d'un cynisme révoltants. Sur cette accusation mensongère le méchant serviteur essaye d'établir une justification impossible : « J'ai eu peur, j'ai creusé la terre et j'y ai enfoui votre talent; le voici : vous avez ce qui vous appartient. » Sans doute, mais en partie

seulement. Son intelligence, son habileté, son temps, son travail appartiennent également à son maître. Et quel usage en a-t-il fait? Aucun. Et cependant le talent lui avait été remis afin qu'il pût en user à son service et dans son intérêt.

Le maître ne s'abaisse pas à relever les injures de son serviteur. En deux mots il stigmatise l'indignité de sa conduite : « serviteur méchant et paresseux », paresseux puisqu'il a négligé son principal devoir; méchant, puisqu'il accuse injustement son maître. Il renverse ensuite le prétexte par lequel le coupable tentait de se justifier : Tu me tenais pour un maître dur, exigeant. C'était une raison de plus de placer le talent chez un banquier; à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts sur lesquels j'avais le droit de compter. Enfin, le discours se termine par la sentence de condamnation : « Enlevez-lui son talent, donnez-le au serviteur qui en a dix; jetez-le hors de mon palais, dans le lieu de ténèbres, séjour des pleurs et des grincements de dents. »

Ce dernier trait n'appartient plus évidem-

ment au récit fictif de la parabole ; il désigne le châtiment réel du serviteur coupable et c'est là le point qu'il importe de préciser avec soin. Remarquez-le bien: le serviteur n'a pas dissipé le bien de son maître, pas un centime n'en a été perdu ; il a simplement négligé de le mettre à profit. Sa faute est une simple faute d'omission, grave sans doute, si grave que, de ce chef seul, le serviteur est exclu du royaume des cieux, et livré à l'éternelle damnation. Notre-Seigneur nous apprend par là que, en nous donnant notre corps avec ses puissances, notre âme avec ses facultés, la vie avec tous les dons qu'il y ajoute, Dieu ne nous permet ni de les laisser en friche, ni d'en gaspiller les trésors en dépenses vaines et frivoles; il nous ordonne d'en faire un usage sage, raisonnable, conforme à sa volonté, et cette volonté nous est manifestée par la situation que nous occupons en ce monde, situation d'où découlent pour nous ces devoirs de première importance que nous appelons justement les devoirs d'état. Il n'est personne ici-bas qui n'ait une charge à remplir et dans l'accomplissement de laquelle la négligence ne puisse être criminelle à ce point qu'elle

mérite l'éternelle séparation d'avec Dieu. Tout homme a le devoir d'entretenir et au besoin d'acquérir les connaissances et les aptitudes nécessaires pour remplir convenablement sa charge, et ce devoir est d'autant plus impérieux que la fonction est plus élevée, plus importante, que sa bonne ou sa mauvaise gestion entraîne des inconvénients plus graves et pour un plus grand nombre de personnes dans l'ordre matériel et temporel, et surtout dans l'ordre intellectuel et moral, spirituel et éternel.

Cette obligation s'impose d'abord aux prêtres, successeurs des Apôtres, plus spécialement visés par Notre-Seigneur dans la parabole, et l'on sait assez que les grâces et les pouvoirs du sacerdoce sont donnés au prêtre, moins encore pour sa propre sanctification que pour le bien spirituel des fidèles qu'il a la mission d'instruire, de guider, de reprendre, de corriger, de ramener dans la bonne voie et de conduire au ciel. « Insiste à temps et à contre-temps, écrit saint Paul à Timothée : reprends, supplie, menace[1]. »

1. II Tim., iv, 2.

Ce n'est pas ainsi que l'entendent aujourd'hui des chrétiens qui assistent encore à la messe, remplissent même le devoir pascal. Le fait est notoire; dans la société dont ils font partie, les désordres les plus scandaleux s'étalent au grand jour. On voit entre leurs mains les journaux et les livres les plus licencieux, les illustrations et les gravures les plus immondes; ils remplissent les salles des théâtres où le vice le plus éhonté, le plus cynique et le plus grossier se montre sans voiles dans ce qu'il y a de plus hideux et de plus provocant; les professionnels de la débauche s'étonnent eux-mêmes d'y rencontrer de jeunes femmes du monde que, dès le lendemain de leur union, les maris ont conduites dans ces bouges, auxquelles ils versent de leurs propres mains et à longs traits le poison de ces lectures et de ces spectacles ignominieux, sous le criminel prétexte qu'elles peuvent désormais tout voir, tout entendre. Les portes de leurs salons s'ouvrent à deux battants devant des personnes notoirement scandaleuses, pourvu que leur pourriture soit dorée; ils y supportent, ils y provoquent, ils y tiennent eux-mêmes

des conversations d'une liberté et d'une crudité de langage à faire monter le rouge au front de quiconque garde encore quelque sentiment de pudeur; l'inconduite, l'adultère, le divorce y sont excusés et approuvés; on y défend les thèses les plus contraires à la morale et à la loi de Dieu, spécialement en ce qui concerne les obligations sacrées du mariage dont on trouve tout simple de limiter les charges tout en gardant la pleine liberté dans le plaisir et la jouissance. Vous pourrez même y entendre ce principe d'une morale vraiment digne du troupeau d'Épicure ou des singes de nos jardins zoologiques : Tous les instincts de la nature sont légitimes, il ne peut y avoir faute à les satisfaire.

Que le prêtre en chaire retrace les grandes lignes de la loi chrétienne et de la morale évangélique, ils y consentent, ils l'approuvent même et le louent. C'est un geste de bon ton qui trompera sur leur conduite les regards inattentifs, et des observations générales les gênent peu. Mais si le prêtre met le doigt sur la plaie et appuie fortement, s'il l'ouvre d'un coup de bistouri énergique et profond, s'il

en étale au grand jour la corruption, ils crient au scandale, se voilent la face de pudeur, accusent le prêtre d'une ingérence indiscrète, coupable, sur le terrain réservé de la vie intime et familiale, lui font un crime de connaître des vices qui sont leur pâture habituelle.

Qu'ils le sachent donc : le prêtre n'a pas seulement le droit, il a le devoir de signaler et de stigmatiser ces désordres, partant de les connaître. C'est pour cela qu'il a reçu cinq talents, j'entends les grâces de choix attachées à son ministère et à sa vocation. Il le doit faire sans doute avec le tact, la prudence, la réserve qu'exigent la nature du sujet et le respect de son auditoire, en détail cependant et assez clairement pour être compris par les coupables, par leurs amis, par tous ceux que leur voisinage expose à la contagion. Peut-être si ce devoir avait été plus fidèlement rempli n'aurions-nous pas la douleur de voir les enfants de l'Église catholique contrister par ces scandales le cœur de leur Mère au milieu des épreuves de l'heure présente et ajouter leurs blessures aux blessures de ses ennemis.

La même obligation s'impose également avec force aux parents à l'égard de leurs enfants, dont ils doivent, autant que possible, préparer et assurer l'avenir en ce monde et dans l'autre, puisque Dieu les leur donne uniquement pour en faire des chrétiens sur la terre et des élus au ciel, et que leur éternelle destinée dépend, en grande partie, de l'impression reçue par l'éducation première, des sentiments de foi, de piété, de respect de Dieu, d'amour de Dieu, qu'aura déposés, gravés dans leurs âmes la main d'un père et d'une mère.

Elle s'impose, cette obligation, à tous les éducateurs, maîtres et professeurs à tous les degrés de l'enseignement, d'autant que leur fonction est justement de développer dans leurs élèves les talents reçus de Dieu et de leur apprendre, en les y exerçant, l'usage qu'ils en doivent faire. Elle pèse de tout son poids, cette obligation, sur la conscience des chefs d'États, des législateurs, des ministres, des magistrats, de tous les hauts fonctionnaires dont les paroles, les exemples, les actes et surtout les mesures législatives ou administratives ont une influence prépondé-

rante sur leurs sujets pour le mal encore plus que pour le bien. Elle s'impose, cette obligation, à tous les supérieurs quels qu'ils soient : maîtres, patrons, chefs d'établissements; il n'en est aucun qui ait le droit de se désintéresser pleinement du bien matériel et moral de ses serviteurs et de ses employés.

Et je n'ai parlé, mes Frères, que de l'obligation stricte. Par delà ses frontières il existe un vaste champ, des espaces infinis à travers lesquels nous pouvons déployer à notre aise et à perte de vue nos talents et notre activité; loin de nous en interdire l'accès, l'Église nous en ouvre les portes et nous invite à en parcourir toutes les routes et tous les sentiers.

Elle dit au savant : Tu vois cet univers; Dieu qui l'a fait le livre à tes investigations. Va donc, recherche ses lois, analyse ses forces, sonde ses mystères, écoute ses harmonies, admire ses merveilles et, sache-le bien, en regard des magnificences semées par Dieu dans la création, toute la science de tous les savants ne sera jamais qu'un léger faisceau de lueurs et de bluettes

comparée aux splendeurs du soleil à son midi.

Elle dit à l'artiste : Ton âme est éprise de la beauté ; partout où tu la rencontres, sous quelque forme qu'elle se présente à toi, ses attraits te séduisent, t'enivrent et te jettent dans le ravissement de l'extase. Prends ton burin, prends tes pinceaux, essaye de la fixer dans le marbre ou sur la toile, et quand tu l'auras forcée de s'incarner et de poser devant toi, regarde et dis : Plus beau, infiniment plus beau est l'idéal, et l'idéal c'est Dieu.

Elle dit à l'ingénieur : Ton ambition est de capter les forces de la nature, de les dompter, de les emprisonner dans les organes d'un mécanisme fruit de tes réflexions et de ton labeur, de les contraindre à transformer les fruits de la terre en ces mille objets qui font le charme et le bien-être de la vie. Je t'approuve, j'applaudis à tes efforts ; c'est à cette fin que Dieu nous a établis maîtres et rois de la matière.

Elle dit au négociant : Ces produits que l'industrie te livre à profusion, tu souhaites les transporter sous tous les cieux, les répartir entre les plus humbles, les plus

déshérités de ce monde. C'est bien : Dieu veut que tous ses enfants jouissent des richesses qu'il a accumulées dans le sein de la terre.

A l'homme fait et au vieillard, au jeune homme et à la jeune fille, au riche et au pauvre, au supérieur et à l'inférieur elle dit : Lorsque vous avez accompli vos devoirs professionnels, s'il vous reste du temps et des forces, dépensez-les généreusement pour le soulagement des pauvres, des malades, de tous ceux qui souffrent, pour le bien de la société, pour le bien de la patrie ; c'est la volonté de Dieu que nous nous aidions les uns les autres et que celui qui a donne à celui qui n'a point.

Mais tous souvenez-vous que l'unique créateur de l'univers, c'est Dieu ; souvenez-vous que c'est de Lui et de Lui seul que vous tenez cette intelligence, ces talents et cette activité dont vous êtes si fiers ; rappelez-vous qu'étant sa créature, toutes vos pensées, toutes vos paroles, toutes vos actions doivent être dirigées à son service, sans qu'aucune jamais ne viole sa loi. A ce prix, il vous promet au ciel et pendant l'éternité

la récompense de vos travaux, de votre science, de vos chefs-d'œuvre, de vos inventions et de vos découvertes, de vos entreprises et de leurs succès, de votre bienfaisance et de votre dévouement.

Jugez par là, mes Frères, combien injuste est le reproche fait si souvent à l'Église de se désintéresser de la terre et de ne songer qu'à la vie future, d'étouffer le talent, de couper les ailes du génie, d'éteindre le flambeau de la science, parce qu'elle a peur de la lumière ; autant de lieux communs qui traînent dans les colonnes des journaux à clichés et de temps à autre reparaissent à la tribune parlementaire sur les lèvres de quelque député sectaire à court d'idées. Sans doute, l'Église subordonne le progrès matériel au progrès moral : c'est qu'elle n'entend pas faire de nous des animaux perfectionnés. Sans doute elle sacrifie volontiers, quand ils se trouvent en conflit, les intérêts temporels aux intérêts éternels : c'est qu'elle juge que perdre un centime pour gagner un milliard est une opération raisonnable et fructueuse. Qui oserait l'en blâmer ?

déshérités de ce monde. C'est bien : Dieu veut que tous ses enfants jouissent des richesses qu'il a accumulées dans le sein de la terre.

A l'homme fait et au vieillard, au jeune homme et à la jeune fille, au riche et au pauvre, au supérieur et à l'inférieur elle dit : Lorsque vous avez accompli vos devoirs professionnels, s'il vous reste du temps et des forces, dépensez-les généreusement pour le soulagement des pauvres, des malades, de tous ceux qui souffrent, pour le bien de la société, pour le bien de la patrie ; c'est la volonté de Dieu que nous nous aidions les uns les autres et que celui qui a donne à celui qui n'a point.

Mais tous souvenez-vous que l'unique créateur de l'univers, c'est Dieu ; souvenez-vous que c'est de Lui et de Lui seul que vous tenez cette intelligence, ces talents et cette activité dont vous êtes si fiers ; rappelez-vous qu'étant sa créature, toutes vos pensées, toutes vos paroles, toutes vos actions doivent être dirigées à son service, sans qu'aucune jamais ne viole sa loi. A ce prix, il vous promet au ciel et pendant l'éternité

la récompense de vos travaux, de votre science, de vos chefs-d'œuvre, de vos inventions et de vos découvertes, de vos entreprises et de leurs succès, de votre bienfaisance et de votre dévouement.

Jugez par là, mes Frères, combien injuste est le reproche fait si souvent à l'Église de se désintéresser de la terre et de ne songer qu'à la vie future, d'étouffer le talent, de couper les ailes du génie, d'éteindre le flambeau de la science, parce qu'elle a peur de la lumière ; autant de lieux communs qui traînent dans les colonnes des journaux à clichés et de temps à autre reparaissent à la tribune parlementaire sur les lèvres de quelque député sectaire à court d'idées. Sans doute, l'Église subordonne le progrès matériel au progrès moral : c'est qu'elle n'entend pas faire de nous des animaux perfectionnés. Sans doute elle sacrifie volontiers, quand ils se trouvent en conflit, les intérêts temporels aux intérêts éternels : c'est qu'elle juge que perdre un centime pour gagner un milliard est une opération raisonnable et fructueuse. Qui oserait l'en blâmer ?

La conduite du troisième serviteur et la réponse que lui fait son maître renferment une consolante leçon à l'adresse de ces âmes pusillanimes, timorées à l'excès, qui enfouissent leur talent, en se confinant dans le soin exclusif de leur propre sanctification, et n'osent donner leur dévouement aux œuvres de zèle et de charité, ayant constaté, disent-elles, que leur vanité se repaît du peu de bien qu'elles y font, leur enlevant ainsi tout le profit et ne leur laissant que des pertes ; ou encore qui s'éloignent de la sainte communion, parce qu'elles n'y éprouvent pas l'attrait et la dévotion qu'il convient d'apporter à la réception d'un si auguste sacrement, et réduisent à un minimum leurs exercices de piété, afin d'éviter des distractions sans nombre qui ne sont pas toutes involontaires.

Je crains que cette conduite ne soit moins inspirée par l'amour de Dieu que par l'amour-propre et que la paresse y ait plus de part que l'humilité. L'homme vraiment humble est trop convaincu de sa misère pour s'étonner des fautes qui échappent à sa faiblesse, et sa connaissance de la bonté et de la miséricorde de Dieu ne lui permet pas de douter

qu'il ne soit prêt à les pardonner et n'accepte volontiers, malgré leurs imperfections, les œuvres accomplies avec l'intention de lui plaire et de le servir. Pour les âmes de bonne volonté, abuser des grâces c'est n'en point user dans la crainte d'en faire un usage imparfait, et le manque de respect envers les sacrements consiste à s'en tenir éloignés.

Je termine par une dernière réflexion d'une application pratique malheureusement trop fréquente. Il n'est pas rare de rencontrer des chrétiens découragés, aigris par la souffrance et par le malheur, qui s'en vont répétant les paroles du méchant serviteur, et accusent Dieu d'être un maître dur, cruel, injuste, d'exiger plus qu'il ne donne, de commander l'impossible en plaçant sur nos épaules, et en nous ordonnant de les porter, des fardeaux dont le poids dépasse nos forces. L'impossibilité vient de nous seuls, du fait que nous négligeons ou de coopérer à la grâce ou d'employer les moyens établis par Dieu, comme la prière et les sacrements, pour nous la communiquer dans la mesure où nous en

avons besoin. La croix, si lourde qu'elle soit, — et je sais qu'elle est souvent écrasante — nous laisse toujours la force au moins de nous traîner, à la suite et à l'exemple du divin Maître, jusqu'au sommet du Calvaire, d'où l'âme, son sacrifice accompli, s'envole vers le ciel, en bénissant son Sauveur et son Dieu d'avoir daigné l'associer à sa Passion par des épreuves qu'elle trouve maintenant trop légères comme prix de l'éternelle félicité.

QUATRIÈME LEÇON

LE TERME DE LA VIE

(Matth., xxv, 31-46)

Mes Frères,

La parabole des Talents termine la série des paraboles évangéliques. Elles sont très inégalement réparties dans les quatre Évangiles. Saint Jean n'en rapporte aucune; son dessein ne le comportait pas. Les paraboles en effet renferment l'enseignement populaire du Sauveur et le quatrième évangéliste nous a surtout conservé ses controverses avec les Docteurs de la loi et les Maîtres en Israël, parce que sa divinité et la nature de ses rapports avec le Père y sont plus nettement affirmées et plus clairement exposées. Saint Marc

ne nous en a transmis qu'un petit nombre : Écrivant pour les Romains si fiers d'avoir conquis le monde par la force de leurs armes, il se préoccupe moins de leur faire connaître les discours du Sauveur que de mettre en relief ses miracles, œuvre de sa toute-puissance. La plupart des paraboles se lisent donc dans les Évangiles de saint Luc et de saint Matthieu : elles se divisent naturellement en trois groupes d'après l'ordre chronologique, lequel correspond assez bien à l'ordre des sujets traités par le divin Maître.

Le premier groupe comprend les paraboles que Jésus prononça aux environs du lac de Tibériade, durant la deuxième année de son ministère public. Leur but est de rappeler aux Juifs, contrairement à l'enseignement de leurs docteurs, que le royaume du Messie n'est nullement un royaume temporel, qu'il consiste uniquement dans le règne de Dieu sur nous par notre soumission à sa volonté, que cette volonté nous est manifestée par son enseignement à lui, Jésus, l'envoyé du Père, et, après lui, par l'enseignement de ses Apôtres et de leurs successeurs ; que sa

parole et la parole de ses ministres est comme une semence déposée dans nos âmes où aidée de nos efforts, elle germe, lève, croît, se développe et produit enfin des fruits de vertu et de sainteté. Les ennemis de ce royaume ne sont ni les nations païennes, ni les armées de Rome, mais Satan et les hommes au service de Satan. Satan a donc lui aussi son royaume ici-bas, opposé au royaume de Dieu. Les deux royaumes dureront autant que l'univers; justes et pécheurs, froment et ivraie, y seront mélangés jusqu'au dernier jour. Alors seulement se fera la séparation: les méchants seront condamnés au supplice de l'enfer, les bons appelés au bonheur du ciel, bonheur auquel il n'est que juste de sacrifier tous les biens de la terre, l'honneur même et la vie.

Les paraboles de la deuxième série s'échelonnent le long des six premiers mois de la troisième et dernière année du ministère de Jésus, entre la fête de Pâques en avril, et la fête de la Dédicace en novembre. Le divin Maître y rappelle les conditions à remplir pour entrer dans son royaume et les vertus à pratiquer pour y persévérer : déta-

chement des biens matériels et périssables; prière humble, confiante et persévérante; amour de Dieu, de soi-même et du prochain, même des ennemis; œuvres de miséricorde et de charité; pardon des injures; énergie au service de Dieu; douceur, humilité, patience, esprit de pénitence et de mortification. Et parce qu'il connaît notre faiblesse et la violence de nos passions, parce qu'il sait que les ruses et les assauts de l'ennemi, du démon, nous entraîneront dans un grand nombre de fautes, le bon Maître se plaît à mettre sous nos yeux son amour et sa miséricorde à l'égard des pécheurs, le plaisir qu'il a de leur pardonner sans calculer ses pardons, les trésors de tendresse et de grâces qu'il réserve au repentir humble et sincère. Telle est la consolante leçon de quelques-unes des plus touchantes paraboles évangéliques : la brebis perdue, la drachme égarée, le bon Pasteur, l'Enfant prodigue.

Le troisième groupe se compose de six paraboles. La première fut prononcée près de Jéricho, un peu avant la résurrection de Lazare et l'entrée triomphale à Jérusalem le dimanche des Rameaux; les cinq autres dans

la ville sainte et sur le mont des Oliviers, le mardi qui précéda la mort du Sauveur. Il y annonce aux Juifs leur réprobation définitive et leur exclusion du royaume où les païens prendront leur place. Il exhorte ensuite les Apôtres et ses disciples de tous les temps à la prière, à la vigilance, à la pratique de toutes les vertus, afin d'assurer leur admission au festin royal de l'éternité.

De cette doctrine et d'autres enseignements du Sauveur que nous avons eu l'occasion d'étudier, il résulte que le royaume de Dieu se partage en deux phases ou périodes distinctes, l'une transitoire et sujette à la souffrance, sur la terre; l'autre éternelle et bienheureuse, au ciel. Pour chaque homme en particulier, la première embrasse les années de sa vie ici-bas et la seconde commence au moment de la mort; en ce qui concerne l'ensemble de l'humanité, la durée des siècles mesure l'étendue de la première, et le dernier jour du monde marquera le début de la seconde.

Tous les hommes sans exception, à un moment ou à l'autre de leur existence sur la

terre, sont invités à entrer dans le royaume; les uns repoussent l'invitation et les autres l'acceptent. Parmi ces derniers, il en est qui sortent du royaume : ce sont les apostats. D'autres y persévèrent mais en refusant d'en observer les lois; ils en seront exclus à leur passage de la première à la seconde période. Ceux-là seulement seront admis au royaume du ciel que, à l'exemple des vierges sages et des serviteurs fidèles, la mort aura trouvés revêtus de la grâce sanctifiante et possesseurs au moins de quelques mérites acquis par leur travail.

Un triage devra donc avoir lieu qui séparera les vierges sages des vierges folles, les serviteurs fidèles et dévoués des serviteurs négligents ou révoltés. Une première séparation se fait au moment de la mort; dès qu'elle a quitté son corps, l'âme est appelée au tribunal de Dieu pour y entendre l'arrêt qui fixe son éternité heureuse ou malheureuse. L'éternel châtiment commence à l'instant même; l'éternelle récompense peut être retardée par un séjour plus ou moins prolongé dans le Purgatoire. Telle est la doctrine de la foi catholique révélée aux Apôtres

par Notre-Seigneur ou par l'Esprit-Saint, transmise par la tradition orale et écrite, crue dans tous les siècles par l'unanimité morale des fidèles, plusieurs fois définie par l'Eglise.

Au dernier jour du monde, un jugement général confirmera tous les jugements particuliers. Tous les hommes étant rassemblés autour de son trône, l'Homme-Dieu ratifiera solennellement et de sa propre autorité les arrêts portés pour ou contre chaque individu, et alors commencera pour l'humanité la seconde période du royaume de Dieu et du royaume de Satan, un ordre nouveau, immuable, éternel. Nous avons entendu plusieurs fois Notre-Seigneur affirmer cette vérité, mais un événement aussi important, aussi solennel que le jugement général méritait un enseignement spécial et détaillé. Jésus attendit pour le donner aux Apôtres le dernier jour de son ministère public. Après avoir recommandé par les paraboles des Dix Vierges et des Talents la vigilance, la prière, le bon usage de la vie afin de s'assurer une sentence favorable, il continua :

« Au jour de son glorieux avènement le Fils de l'homme viendra accompagné de tous les anges et assis sur le trône de sa Majesté.

« Devant lui se rassembleront les hommes de toutes les nations, et il les séparera les uns d'avec les autres comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs,

« Plaçant les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.

« Alors s'adressant à ceux qui seront à sa droite, le Roi leur dira : Venez, les bénis de mon Père, entrez en possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde.

« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire. J'étais sans abri et vous m'avez recueilli,

« Sans vêtements et vous m'avez donné de quoi me couvrir, malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venu jusqu'à moi.

« Seigneur, lui répondront les justes, quand donc, vous voyant affamé, avons-nous apaisé votre faim ; souffrant de la soif et vous avons-nous donné à boire ?

« Quand donc, vous voyant sans abri, vous

avons-nous recueilli; sans vêtements, vous avons-nous donné de quoi vous couvrir?

« Enfin, quand donc, vous voyant malade ou en prison, vous avons-nous visité?

« Le Roi leur répondra : Chaque fois que vous l'avez fait pour le plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.

« S'adressant ensuite à ceux de gauche il leur dira : Retirez-vous de moi, maudits. Allez au feu éternel préparé pour Satan et ses anges.

« Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire.

« J'ai été sans abri, et vous ne m'avez pas recueilli; sans vêtements, et vous ne m'avez pas donné de quoi me couvrir; malade, en prison, et vous ne m'avez pas visité.

« Alors, eux aussi, lui répondront : Seigneur, quand donc, vous voyant souffrant de la faim ou de la soif, sans asile ou sans vêtements, malade ou prisonnier, avons-nous négligé de vous assister?

« Mais le Roi leur répondra : En vérité je vous le dis, chaque fois que vous avez refusé de le faire pour l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez refusé.

« Ils s'en iront alors à l'éternel supplice et les justes à l'éternelle vie. »

Quel récit, mes Frères, et quel tableau! Ce chef-d'œuvre n'est pas d'un artiste humain. Tant de grandeur unie à tant de simplicité, une telle puissance commandant à l'univers dans le calme le plus parfait, distribuant avec une égale sérénité des châtiments et des récompenses éternels, dénotent l'artiste divin à qui il suffit d'ouvrir la main pour jeter des milliers de mondes dans l'espace infini et à leur surface et dans leur sein semer des merveilles à profusion; le Maître souverain, dont une science sans limites, une sagesse et une justice infaillibles dictent les arrêts de vie et de mort. Avant d'être écrite par un homme, cette page a été prononcée par un Dieu.

On distingue aisément dans ce tableau trois scènes successives : les préparatifs du jugement, le jugement, la sentence et son exécution. Nous les étudierons dans le même ordre.

Le ciel et la terre se reposent des convulsions qui les ont bouleversés de fond en

comble durant les jours précédents : silencieux, recueillis, ils attendent le grand événement. Aucun bruit, nul mouvement; la mort a frappé son dernier coup, et, d'une main sans pitié, couché dans le tombeau le dernier des enfants des hommes. La race humaine vient d'achever sa destinée en ce monde.

Le ciel s'ouvre et la Croix apparaît. Ce n'est plus l'infâme gibet du Calvaire; plus brillante que le soleil, elle répand au loin des flots d'une lumière éblouissante et l'on y reconnaît les ouvertures faites par les clous qui transpercèrent les mains et les pieds du Sauveur aux rayons plus éclatants qui s'en échappent. C'est par la Croix que le monde a été racheté, c'est par la Croix qu'il doit être jugé. Malheur, trois fois malheur aux orgueilleux et aux voluptueux pour lesquels elle n'a été qu'un scandale et une folie! Heureux, trois fois heureux les yeux fatigués de larmes, les membres déchirés par la souffrance, les cœurs brisés par la douleur, tous ceux que la Croix a marqués de sa divine empreinte !

Et voici que du haut des cieux, le Dieu

fait homme descend ; un nuage de lumière est son trône royal, son tribunal de juge suprême des vivants et des morts. Ici-bas, le Dieu se cachait et laissait l'homme livré sans défense aux mépris, aux insultes, aux tourments, à la mort. Aujourd'hui la Divinité éclate ; elle l'environne, elle l'inonde de bonheur, de gloire, de puissance et d'immortalité. Dans le Verbe incarné, c'est l'Homme personnellement uni à la Divinité qui nous a rachetés, conquis, en mourant sur la Croix et par cette conquête est devenu le chef de l'humanité relevée, comme Adam l'est de l'humanité déchue. Il est donc juste qu'en ce jour ce soit aussi l'Homme qui juge les hommes, ses sujets.

Des multitudes innombrables d'esprits bienheureux l'entourent, étincelants de beauté, resplendissants de gloire, brillant cortège du Roi des rois et dignes assesseurs du Juge souverain de la terre et des cieux. Durant sa vie mortelle ils l'accompagnaient et le servaient dans ses souffrances et ses humiliations ; aujourd'hui ils l'acclament dans son triomphe. Pendant que nous vivions sur la terre, ils veillaient sur nous, multipliant les

bons offices à notre égard et présentant à notre amour et à notre imitation Jésus et sa Croix. Aujourd'hui ils viennent attester en sa présence et à la face du monde entier qui les a écoutés et qui les a méprisés.

A l'instant même, d'une extrémité à l'autre extrémité de la terre, une voix retentit, puissante comme le son de la trompette : c'est la voix de Dieu. Elle dit : « Ossements desséchés, écoutez : je vais ramener en vous vos esprits et vous vivrez[1]. » Au fond des mers et dans les entrailles de la terre, sur le sommet des montagnes et dans le creux des vallées, les morts l'entendent et alors se produit en réalité l'émouvant spectacle dont fut témoin dans une vision le prophète Ézéchiel : « Il se fit, dit-il, un grand bruit, puis un grand mouvement; et les os se rapprochèrent des os, jointure à jointure, et sur les os se formèrent des nerfs et de la chair et sur la chair la peau s'étendit; et l'esprit revint en eux, et ils commencèrent à vivre et ils se dressèrent sur leurs pieds ; c'était une multitude immense, immense[2]. »

1. Ézéch., xxxvii, 4.
2. Ézéch., xxxvii.

Là, en effet, sont rassemblés tous les hommes qui ont jamais vécu, ne fût-ce qu'un seul instant, du premier au dernier jour du monde. La main toute-puissante qui les a rendus à la vie les transporte aux pieds du Maître dont un regard les sépare, plaçant à sa droite avec les anges, leurs amis et les compagnons de leur bonheur, les justes, les hommes morts en état de grâce et dans l'amitié de Dieu, « les brebis », dit l'Évangile; à sa gauche, en compagnie des démons, leurs mortels ennemis et sur les traits desquels ils peuvent lire une joie féroce de leur malheur, les méchants, les hommes morts en état de péché mortel, dans la disgrâce de Dieu, « les boucs », dit l'Évangile.

Cette image est empruntée aux usages de la Palestine. Pendant le jour boucs et brebis paissent en commun sous la surveillance d'un berger. Mais pour le repos de la nuit on les sépare et on les enferme dans des étables séparées; les boucs attaqueraient et blesseraient les brebis. Par ailleurs le jour, dont la lumière permet le travail, représente dans l'Évangile la vie présente pendant laquelle nous pouvons mériter le ciel par nos

efforts, et la nuit, dont les ténèbres arrêtent l'activité humaine, symbolise la vie future où il n'y a plus de place pour le mérite. Avant d'y entrer, ennemis et amis de Dieu, boucs et brebis, doivent être séparés : ils y occuperont des demeures différentes.

Contemplons un instant ces milliards et ces milliards de créatures humaines réunies autour du Sauveur et de sa Croix. Toutes les grandeurs de ce monde sont abaissées, tous les trônes renversés, toutes les fortunes nivelées, tous les rangs confondus ; la distance effacée qui sépare ici-bas riches et pauvres, savants et ignorants, rois et sujets ; une seule distinction reste : la distinction qu'établissent le vice et la vertu ; il n'y a plus que des boucs et des brebis.

La brebis est l'emblème de la patience et de la douceur, de l'humilité et de la pureté. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il est le bon pasteur et ses disciples des brebis qui connaissent sa voix, l'entendent et le suivent[1] ? Regardez donc ces âmes justes à la droite du Sauveur, ornées de toutes leurs vertus comme d'une

1. JEAN, X

magnifique parure faite des joyaux et des diamants les plus précieux et d'une variété infinie, belles de la beauté même de Dieu, resplendissantes des splendeurs de la gloire même de Dieu, rayonnantes de la joie, du bonheur même de Dieu. Et leurs corps ? Ils ne sont plus cette matière épaisse et lourde qui, les attirant vers la terre et ses plaisirs bas et grossiers, retardait leur élan vers les sommets de la perfection, vers le ciel. Purifiés, transformés, divinisés, sans infirmités ni difformités, pour jamais à l'abri des assauts de la souffrance et des coups de la mort, agiles comme l'éclair qui part de l'orient et déjà brille à l'occident, idéalement beaux. éternellement jeunes, véritables chefs-d'œuvre d'une miséricorde, d'une toute-puissance et d'un amour infinis, ils enveloppent l'âme comme un miroir plus transparent que le plus pur cristal, s'illuminent des reflets de ses vertus et de sa beauté, vibrent délicieusement à ses moindres tressaillements de bonheur, en même temps que par tous leurs sens ils lui offrent les jouissances les plus pures, les plus chastes, les plus enivrantes. Quel bonheur pour elle de retrouver ce cher

compagnon de ses joies et de ses peines, de ses luttes et de ses victoires ! Quel empressement à renouer une union désormais source inépuisable d'ineffables délices et qu'aucune séparation ne brisera !

Aspect difforme, repoussante laideur, saleté répugnante, odeur fétide, tels sont les caractères du bouc : image trop fidèle de l'âme en état de péché mortel et rebelle à son Dieu. Sur la terre, elle pouvait bien, derrière le rempart de son corps, cacher ses plaies et ses ulcères ; mais, aujourd'hui, ce corps qu'elle a traîné dans la boue, qu'elle a forcé d'être le complice de ses désordres, en devient par un juste retour le révélateur officiel, le héraut implacable, le vengeur et le bourreau. Sombre, difforme, hideux à voir, les traits flétris par toutes les tares du vice, dans les yeux la flamme effrayante de l'orgueil, de la révolte, de la haine et du désespoir, il porte sur tous ses membres la trace honteuse des flétrissures de l'âme, étale à tous les yeux ses hontes et ses infamies! Quel supplice pour elle de s'unir de nouveau à cet instrument de torture ! C'est le supplice du mal-

heureux condamné que jadis on attachait à un cadavre en corruption jusqu'à ce qu'il mourût dans cette horrible étreinte. Mais les esprits ne meurent pas. Une main toute-puissante a saisi toutes ces âmes que l'enfer vient de vomir, et les enfermant dans l'odieuse prison de leurs corps, les a pour jamais enchaînées vivantes à ces cadavres vivants.

Les préparatifs sont terminés, le jugement commence. Jésus nous le représente sous la forme d'un dialogue entre lui, d'une part, et, de l'autre, les bons et les méchants. Il appelle les premiers à la récompense et décrète le châtiment contre les seconds en raison des bons offices que les uns lui ont rendus et les autres refusés pendant leur vie. Tous s'étonnent : ils ne l'ont jamais rencontré sur la terre. Mais Jésus leur répond que c'est lui qu'ils ont accueilli ou repoussé dans la personne des plus humbles parmi les hommes ses frères.

Ai-je besoin de vous dire que cette mise en scène ne doit pas être prise à la lettre ? Au jour du jugement général les réprouvés connaîtront parfaitement les motifs d'une

sentence déjà prononcée contre eux au moment du jugement particulier, les élus n'auront pu ni ignorer pendant leur vie, ni oublier après leur mort que Jésus a établi ses représentants sur la terre, ses ayants droit, les pauvres, les malades, les affligés, tous ceux qui souffrent. Il ne serait du reste ni raisonnable de la part du divin Maître de féliciter les bons de l'avoir secouru, ni juste de reprocher aux méchants de l'avoir méprisé dans la personne des malheureux, si les uns et les autres avaient ignoré le précepte de la charité évangélique. Un être raisonnable n'observe et ne transgresse une loi que dans la mesure où il la connaît.

L'intention de Notre-Seigneur est de nous apprendre par ce dialogue que la foi ne sera pas récompensée si elle ne produit des œuvres, comme un arbre les fruits que son maître a le droit d'en attendre, que, loin d'excuser les fautes des croyants, elle aggrave leur culpabilité en leur donnant plus de lumière et plus de force pour accomplir le bien. Ce dialogue nous apprend encore que les actions humainement les plus honnêtes, les

plus glorieuses, ne recevront au ciel aucune rétribution si, d'une manière ou d'une autre, elles ne sont rattachées au service du Christ Sauveur, c'est-à-dire, animées, vivifiées par la foi, inspirées par un des motifs surnaturels que la foi nous suggère.

Le droit à une rémunération de la part de quelqu'un exige en effet qu'on ait agi avec l'intention de lui plaire ou de lui être utile. C'est un principe de bon sens et voyez-en la conséquence. Le monde est rempli d'hommes de talent et de valeur dont les œuvres sont, à juste titre, universellement louées et admirées; œuvres de science et d'érudition, d'art, de littérature, de poésie; actes héroïques de courage, de désintéressement, d'abnégation, exploits militaires et hauts faits d'armes; découvertes et inventions de tous genres. Mais ces hommes ont repoussé la foi ou l'ont laissée s'éteindre en eux; Dieu n'a aucune place dans leur vie; leurs plus belles actions ne sont inspirées que par des motifs naturels, quand ils ne sont pas coupables : en elles, il n'y a rien pour Dieu. Qu'en restera-t-il au moment de la mort, au jour du jugement? Un

peu de paille que l'on jette au feu ou que le vent emporte et disperse au loin.

Il n'est pas moins évident que les justes ne seront pas récompensés uniquement pour avoir accompli, ni les impies condamnés seulement pour avoir négligé les œuvres de miséricorde et de charité. Il est d'autres crimes dignes d'un égal châtiment, et d'autres vertus auxquelles Notre-Seigneur lui-même dans l'Evangile a promis le royaume des cieux. Mais alors pourquoi les considérants du jugement ne mentionnent-ils que les exercices de la charité à l'égard du prochain?

Jésus parlait à des Orientaux et le génie oriental préfère aux idées abstraites, comme celles de bien et de mal, de vice et de vertu, des exemples concrets, tels que les œuvres énumérées par Notre-Seigneur dans le dialogue que nous étudions; il laisse volontiers au lecteur ou à l'auditeur le soin et le plaisir d'étendre à tous les cas analogues la leçon ainsi spécialisée dans un ou plusieurs faits particuliers. Le divin Maître se conforme aux habitudes intellectuelles des hommes de son temps et c'est à nous d'appliquer ce qu'il

dit des exercices de la charité chrétienne à tous les actes de vertu, à toutes les bonnes œuvres accomplis pour Dieu ou négligés au mépris de sa loi formelle. Ces réflexions nous indiquent en même temps de quelle manière les paroles du Sauveur s'appliquent aux païens et à tous ceux qui n'auront jamais connu l'Évangile ni ses commandements. Ils seront jugés d'après le bien ou le mal qu'ils auront fait en acceptant ou en repoussant les injonctions de leur conscience.

Quant au motif pour lequel le divin Maître a choisi la charité envers le prochain, de préférence à toute autre vertu, à l'amour même de Dieu, comme la vertu régulatrice de ses arrêts de vie ou de mort au dernier jour, je le trouve dans une doctrine de l'Évangile que nous avons expliquée. Aimer le prochain, avons-nous dit, c'est aimer Dieu et nous pouvons juger de l'intensité de notre amour pour Dieu par l'intensité de notre amour pour le prochain[1]. De plus la charité envers le prochain rencontre en nous, dans notre égoïsme, de tels obstacles qu'on ne saurait l'exercer avec quelque perfection

1. Voir Année 1907, 4e Leçon.

sans pratiquer du même coup les plus importantes vertus : justice, loyauté, désintéressement, patience, humilité, abnégation. Par contre, qui n'aime pas le prochain montre assez qu'il n'aime pas Dieu et se dispense de beaucoup d'autres vertus. Notre-Seigneur a donc pu fort justement nous présenter la pratique ou la négligence de la charité envers le prochain comme la cause de l'élection des justes et de la réprobation des impies, l'une manifestant la possession et l'autre la privation de l'amour de Dieu, de la grâce sanctifiante et des vertus surnaturelles.

Enfin ce dialogue nous apprend qu'en ce jour tous les voiles seront déchirés et la vie de tous les hommes, leurs pensées, leurs paroles, leurs actions exposées en pleine lumière aux regards des anges, des démons et des hommes qui tous assisteront au jugement. Telle est l'opinion commune dans l'Église. Aucune parole matérielle, sensible ne sera prononcée. « Une action divine, dit saint Augustin, nous manifestera toutes nos actions, bonnes et mauvaises, de telle sorte que nous les embrasserons d'un seul coup

d'œil avec une rapidité merveilleuse et qu'en pleine connaissance de cause notre conscience elle-même prononcera notre justification ou notre condamnation. »

La même lumière surnaturelle révélera ces mêmes œuvres, bonnes ou mauvaises, à tous les témoins de ce grand drame. Ainsi l'exigent les raisons mêmes pour lesquelles Dieu a voulu ce jugement public et solennel. Il l'a voulu afin que soit justifiée la sagesse de sa Providence nécessairement obscure ici-bas et si souvent méconnue et blasphémée; il l'a voulu, afin qu'apparaisse avec évidence et à tous les regards la conformité des sentences prononcées pour ou contre tous les hommes avec la règle de la plus stricte équité et l'exacte proportion entre les mérites et les démérites d'une part, la récompense et le châtiment de l'autre; il l'a voulu afin qu'au moment où sa justice s'exerce avec rigueur contre ses ennemis, éclatent sa bonté et sa générosité à l'égard de ses amis; il l'a voulu afin que soit réparée solennellement, en présence de l'univers assemblé, cette grande injustice de la terre où la vertu est souvent méprisée et calomniée, le vice loué et honoré;

autant de résultats qui, pour être obtenus, demandent la manifestation complète et du bien accompli par les réprouvés pendant leur vie, et des fautes commises par les élus.

Ni l'ingratitude et la malice des impies, ni la sévérité de la justice divine à leur égard ne peuvent être connues si l'on ignore les grâces qu'ils ont reçues et qu'ils ont mises à profit : par le bien qu'ils auront fait, on jugera du bien qu'ils auraient pu faire, et leurs vertus d'un jour seront la condamnation de leurs crimes et de leur impénitence finale. Par ailleurs, comment apprécier la miséricordieuse conduite de Dieu à l'égard des élus, si l'on ignore leurs offenses envers sa divine Majesté ? La grandeur du pardon accordé à Marie-Madeleine et au bon larron se mesure au nombre et à la gravité de leurs fautes. Il est donc nécessaire de les connaître pour l'apprécier à sa juste valeur et en rendre à Dieu de dignes actions de grâces. Les larmes, le repentir, la pénitence des convertis seront les principales causes de leur glorification et ils auront d'autant plus de mérite qu'étant partis de plus bas ils seront montés plus haut. Mais, pour juger

du chemin parcouru, il est nécessaire de voir et le point de départ et le terme d'arrivée. Du reste il est certain que cette révélation ne sera pour les justes la cause ni de la plus légère tristesse, ni de la moindre confusion: la honte de leurs fautes s'évanouira dans l'éclat de leur pénitence, comme les déchirures d'un habit précieux disparaissent sous les riches broderies dont on les a recouvertes, et c'est dans le sentiment de la plus vive allégresse qu'ils entonneront l'hymne de reconnaissance à la louange du Dieu qui se plaît à surpasser l'extrême de nos ingratitudes par l'excès de sa miséricorde.

Cette doctrine suppose évidemment qu'en ce jour l'Homme-Dieu par sa toute-puissance se rendra simultanément présent à tous les anges, à tous les hommes, à tous les démons, et en même temps fera qu'ils seront présents à lui-même et présents les uns aux autres. De quelle manière s'accomplira cette présence? Comment devons-nous la concevoir? Les éléments nécessaires à la solution du problème nous manquent, surtout en ce qui concerne les hommes dont les âmes auront

alors repris leurs corps. Nous savons, il est vrai, qu'aussi bien pour les réprouvés que pour les élus, l'état des corps ressuscités sera tout différent de leur état en ce monde, mais nous en connaissons trop imparfaitement la nature et les propriétés pour en tirer des conclusions précises sur leurs relations avec l'espace et le lieu.

La même obscurité enveloppe d'autres questions secondaires, comme celle du lieu où se fera le jugement. Une tradition fort ancienne dans l'Église assigne la première partie de la vallée du Cédron appelée vallée de Josaphat, à l'est de Jérusalem, au pied de la montagne des Oliviers et non loin du Calvaire. Du point de vue des convenances, l'endroit est admirablement choisi. Ce n'est là cependant qu'une opinion à mon avis sans fondement solide dans l'Écriture, que l'Église n'a jamais sanctionnée et que probablement elle ne sanctionnera jamais de son autorité.

Les formalités du jugement sont accomplies; il ne reste plus qu'à prononcer la sentence: c'est l'heure grave et solennelle entre toutes.

A la gauche de la Croix sont les malheureux réprouvés, pâles, tremblants, écrasés sous le poids de leur honte, de leur propre mépris d'eux-mêmes et du mépris de tous les assistants, les yeux pleins de haine fixés sur ce Jésus qu'ils ont méprisé, insulté, renié et dans lequel ils sont obligés de reconnaître aujourd'hui leur Maître et leur Juge. Se tournant vers eux, du ton d'un Maître auquel nul ne résiste, d'une voix calme comme la toute-puissance, ferme, inexorable comme l'infaillible justice, le Crucifié du Calvaire laisse tomber sur eux ces paroles tranchantes comme le glaive qui, d'un seul coup, donne la mort :

« Retirez-vous loin de moi. »

Loin de moi, source de tout bien, de toute joie, de tout bonheur! Loin de moi, là où il n'y a que tristesse, amertume, larmes, angoisses, désespoir.

« Retirez-vous loin de moi, maudits. »

Pour vous, je me suis fait le plus pauvre, le plus humilié, le plus calomnié, le plus malheureux des hommes! Pour vous, j'ai voulu être cloué et mourir sur cette Croix! C'est mon amour qui m'oblige à vous mau-

dire. Ne trouvant plus, ne pouvant plus trouver en vous l'amour, n'y rencontrant que la haine, la haine du bien que je suis, mon amour devient nécessairement de la haine, la haine du mal que vous êtes par votre libre choix, haine éternelle comme votre éternelle obstination.

« Retirez-vous loin de moi, maudits! Allez au feu éternel. »

Au feu qui ne s'éteint pas, au feu qui toujours brûle, toujours dévore, toujours torture, sans jamais consumer ni émousser la puissance de sentir et de souffrir!

« Allez au feu préparé pour Satan et pour ses anges. »

Ce n'était pas pour vous que ma justice avait creusé cet abîme, ce n'était pas pour vous que ma colère avait allumé ces flammes vengeresses. Vous m'avez préféré Satan, vous l'avez choisi pour votre maître et ami, allez donc, et partagez son malheur et ses tourments!

A ces paroles répond une immense clameur, explosion d'une rage impuissante et d'un désespoir sans remède : *Nos insensati!* Insensés que nous sommes! *Ergo erravimus!* Il est donc vrai; nous avons fait fausse route,

nous nous sommes égarés! *Erravimus a via veritatis !* Nous nous sommes égarés loin du chemin de la vérité, de la lumière, du bonheur ! Nous croyions aller à la joie, à la félicité et nous n'avons abouti qu'à la ruine, au malheur! *Ergo erravimus!* Nous nous sommes trompés, trompés dans l'unique affaire où il importait de ne pas se tromper! Erreur fatale! Erreur criminelle! Erreur à jamais irréparable! *Ergo erravimus! Nos insensati*[1] *!* Et tout en maudissant Dieu et en se maudissant eux-mêmes ils s'en vont: Où? Au supplice, *in supplicium.* Et quel supplice? Au supplice éternel : *in supplicium æternum!*

A droite de la Croix se tiennent les élus, debout, radieux, les regards pleins de confiance attachés sur Jésus, leur Dieu, leur Sauveur, leur Ami, leur Père. S'inclinant vers eux, le divin Maître, les yeux et les traits débordant d'une tendresse et d'un amour infinis, du ton le plus paternel et le plus affectueux, leur adresse ces paroles, qui les pénètrent jusqu'au fond du cœur de la joie la plus suave et la plus vive :

1. SAGESSE, V.

« Venez! »

O la douce invitation! Venez avec moi, venez près de moi. Soyez heureux comme moi, immortels comme moi. Vous m'avez suivi au Calvaire, à la Croix; suivez-moi maintenant dans ma gloire et dans mon bonheur.

« Venez, les bénis de mon Père. »

En moi, vous avez adoré, vous avez aimé, vous avez servi le Dieu, fils de Dieu; en récompense de votre foi, de votre amour, de votre dévouement, mon Père vous bénit et la bénédiction de mon Père, c'est son propre bonheur se déversant tout entier dans vos cœurs.

« Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

C'est pour vous que, dès le premier instant de la création, mon Père a préparé ce beau ciel, pour vous qu'Il a créé cet univers et qu'Il l'a gouverné. Vous étiez au premier rang dans les desseins de son amour. Venez donc, prenez possession du royaume qui vous appartient par droit de conquête et par droit d'héritage. Je veux faire de vous autant de rois. Cet univers vous

appartient, il vous est soumis, ma puissance est à vos ordres, parlez et jusqu'à la fin des siècles tous vos désirs seront accomplis.

En même temps l'innombrable armée des esprits célestes se partage en glorieuses phalanges. Au milieu de leurs rangs, ayant à ses côtés la Reine de l'univers, des anges et des hommes, Marie, sa Mère, Jésus s'élève vers le ciel dans le resplendissement de la gloire, de la puissance et de la majesté, et l'immense multitude des élus le suit chantant à pleine voix le cantique de l'allégresse, de la reconnaissance et de l'amour qui jamais ne s'arrêtera sur leurs lèvres : « Alleluia ! A notre Dieu l'honneur, la gloire, la puissance ! Alleluia ! Car tous ses jugements sont justes et vrais. Alleluia [1] ! » Et les portes de l'enfer et les portes du ciel se ferment ; elles ne s'ouvriront plus : le temps est fini, l'éternité commence.

Mes Frères,

Combien d'années, combien de siècles nous séparent de ce grand jour ?

1. Apoc., ix, 1, 2.

Nous ne le savons pas. Mais qu'importe ! Il viendra et nous y serons tous présents. A quelle place ? A la droite ou à la gauche du Christ ? Au rang des élus ou parmi les réprouvés ? Problème angoissant ! alternative redoutable ! N'oubliez pas cependant que vous y serez à la place que vous aurez librement choisie. Vous avez maintenant entre les mains votre perte et votre salut, la vie et la mort : le choix vous appartient, vous seuls pouvez le faire. Rappelez-vous donc souvent ce sage et grave conseil de l'auteur de l'*Imitation* :

« Elle paraît dure à un grand nombre cette parole : Renoncez à vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus. Mais combien plus dure sera la suprême sentence : Retirez-vous loin de moi, maudits, allez au feu éternel. Ceux qui maintenant écoutent volontiers la parole de la Croix n'auront pas à craindre l'éternelle damnation. Prenez donc votre croix et suivez Jésus [1] » : C'est le chemin, l'unique chemin qui mène au ciel, à l'éternelle félicité.

1. *Imit.*, l. II, ch. XII, 1, 2.

CINQUIÈME LEÇON

LA FAILLITE DE LA VIE

(Évangiles, passim)

Mes Frères,

La négation de l'enfer éternel est aujourd'hui un des articles de mode le plus en faveur auprès des clients de la libre pensée. Dans le monde qui ne veut plus croire, philosophes et littérateurs, hommes d'étude et hommes de plaisir ne parlent plus de l'éternité des peines qu'avec un sourire de pitié dédaigneuse pour les tenants attardés d'une doctrine que repoussent chaque jour davantage les progrès de la science moderne, une horreur toujours croissante du meurtre, de la torture et de toute souffrance inutile, une

conception plus juste des lois de la nature, une appréciation plus saine des attributs de Dieu, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa justice même, une idée plus haute du désintéressement, de la morale et de la vertu. A les entendre, l'enfer catholique est une de ces illusions inévitables, utiles même, aussi longtemps que la raison humaine parcourt les étapes inférieures de son évolution et dont la morale a longtemps bénéficié à défaut d'un mobile supérieur à la crainte, mais une illusion qu'heureusement l'humanité dépouille peu à peu au fur et à mesure qu'elle s'élève dans son ascension à travers les sphères lumineuses de la science et qu'en elle se développent les sentiments les plus nobles, les plus délicats de la nature.

Tous les systèmes philosophiques et religieux de date récente — et quel temps en fut plus fécond ? — aboutissent, par des chemins divers, à ce même résultat final de promettre à l'homme qu'il sera éternellement heureux quoi qu'il fasse, fût-ce malgré lui, ou tout au moins qu'il échappera à l'éternel malheur par l'anéantissement ou par son absorption dans le grand tout dont il est sorti.

Je regrette que les auteurs de ces dithyrambes en l'honneur des progrès de la conscience moderne dans la pratique du désintéressement et des lois de la morale oublient toujours de nous en donner des preuves positives prises de la conduite du monde où l'on ne croit plus à l'enfer; regret d'autant plus légitime que jusqu'à ce jour des regards même très bienveillants n'y ont pu voir qu'une course toujours plus effrénée à la poursuite de la richesse et du bien-être, un débordement d'immoralité à soulever de dégoût les cœurs simplement honnêtes, un accroissement de violences, de crimes et d'attentats qui font beaucoup moins songer à une marche en avant de l'humanité qu'à un recul en train rapide vers l'antique barbarie. Je demande que l'on m'explique comment il se fait que les plus ardents panégyristes et les promoteurs de ce progrès de la conscience contemporaine se montrent trop souvent les plus âpres à la curée, les plus impatients de tout frein moral, les moins respectueux des droits et de la liberté d'autrui, et que, dans les livres et les discours où ils chantent les victoires de la raison sur

les dogmes de l'Église catholique et son obscurantisme, ils étalent en même temps les principes d'une morale où la licence a plus de place que le devoir. En attendant, il me sera permis de soupçonner que le libertinage de l'esprit et du cœur est le principal motif, conscient ou non, d'une libre pensée intimement unie à la libre action et qu'une telle ardeur à écarter l'enfer prend racine dans une conscience trop certaine de l'avoir mérité.

Pour le moment, c'est un fait que l'ignorance, la légèreté, l'affaiblissement général de la foi, l'esprit d'indépendance à l'égard de l'Église et spécialement de son autorité doctrinale laissent un grand nombre de catholiques exposés aux traits de l'incrédulité sans armure suffisante pour leur défense. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer des fidèles ébranlés dans leur croyance à l'éternité des peines de la vie future, ou même conciliant de bonne foi, par je ne sais quelle aberration, les pratiques religieuses et l'usage des sacrements avec la négation d'un dogme clairement enseigné dans l'Évangile et plusieurs fois défini par l'Église.

Si, pour supprimer l'enfer ou n'y point tomber, il suffisait de ne pas y croire, je pourrais garder le silence; mais, parce que ces audacieuses négations de l'impiété n'ont d'autre résultat que d'y conduire plus sûrement et que la vue claire d'un danger est une condition nécessaire pour l'éviter, les circonstances présentes m'imposent le devoir d'insister sur ce sujet et d'en mettre sous vos yeux, réunis en un seul tableau, les principaux traits épars dans les livres des saintes Écritures.

La matière est vaste. Je répondrai seulement à deux questions. L'enfer est-il éternel? Quelles peines y subissent les damnés?

L'éternité de l'enfer est affirmée clairement dans la description du Jugement général que nous avons étudiée dimanche dernier: « Retirez-vous loin de moi, maudits! » dira Notre-Seigneur aux réprouvés. « Allez au feu éternel! » Et le récit se termine par cette phrase: « Les méchants iront au supplice éternel. »

Voilà, pensez-vous, une affirmation nette, évidente, décisive. Détrompez-vous, répon-

dent les incrédules ; dans ces deux phrases le mot « éternel » n'a pas la signification que vous croyez ; il ne désigne nullement une durée qui ne finira jamais, mais seulement, comme du reste en d'autres passages de l'Écriture, un long, très long espace de temps.

Je constate d'abord que nos libres penseurs n'ont pas le mérite de l'invention. L'objection date des premiers temps du Christianisme et il serait facile de la suivre le long des siècles, cheminant côte à côte avec la doctrine catholique et lui donnant l'assaut de temps à autre, sans jamais parvenir à la renverser. Il est très vrai que dans la Bible le mot « éternel » a une double signification. Au sens propre et premier, il signifie une durée sans limite ; au sens analogique et secondaire il ne désigne plus qu'une durée très longue, mais dont un jour marquera le terme. Il en est ainsi dans toutes les langues. Vous pouvez vous en convaincre par l'usage que nous faisons des adverbes « toujours » et « jamais ». Nous disons : Notre âme ne sera *jamais* anéantie, elle vivra *toujours :* c'est l'éternité proprement dite. Nous disons encore : Je ne

vous oublierai *jamais;* je me souviendrai *toujours* de vous ; entendez aussi longtemps que je vivrai. Les dictionnaires indiquent ces deux mêmes significations pour les mots, éternité, éternel, éternellement.

Or, qu'il s'agisse d'un texte inspiré ou d'un texte profane, c'est un principe d'interprétation universellement admis et imposé par le bon sens qu'on doit prendre les termes dans leur sens propre et premier, à moins que le contraire ne soit exigé par le contexte, par d'autres déclarations de l'auteur ou par la nature des choses. Il ne suffit donc pas à nos incrédules de dire simplement que dans la sainte Écriture le mot « éternel » ne signifie parfois qu'une très longue durée, ce que les exégètes savent autant et mieux qu'eux. Ils ont à démontrer par des preuves claires, évidentes, que tel est le sens de ce terme « éternel » dans la description du Jugement général faite par Notre-Seigneur. Ces preuves, ils ne les ont jamais données et ils ne les donneront jamais parce qu'elles n'existent pas. Au contraire, nombreuses et convaincantes sont les raisons démontrant jusqu'à la dernière évidence que, dans cette descrip-

tion, Notre-Seigneur parle de l'éternité proprement dite.

Il s'agit en effet d'une sentence judiciaire, d'une sentence défavorable de condamnation, d'une sentence à laquelle nulle autre ne peut être comparée ni par la solennité de la promulgation, ni par la sévérité du châtiment, ni par le nombre des coupables contre lesquels elle est prononcée ; d'une sentence sur le sens de laquelle il importe que nous soyons tous fixés avec certitude dès maintenant parce que, sur la terre, nous n'avons autre chose à faire que de vivre de manière à l'éviter. Si donc un juge, même dans les affaires humaines les moins importantes, a l'obligation et une obligation grave de formuler ses sentences et surtout les sentences de condamnation dans un langage aussi clair que faire se peut, de manière à ne laisser subsister ni doute, ni équivoque, à plus forte raison Notre-Seigneur, la Sagesse même, dans une sentence d'une telle gravité, a-t-il dû parler le plus clairement possible et, par conséquent, sauf indication contraire qui n'existe en aucune façon, nous devons en conclure qu'il a

employé ce terme « éternel » dans le sens ordinaire, dans le sens naturel, propre et premier, dans le sens où il signifie l'éternité proprement dite, une durée qui ne finira jamais.

A elle seule cette démonstration tranche la question et cependant nous pouvons l'appuyer de raisons non moins solides prises du même texte évangélique : « Allez, maudits, au feu éternel », dira Notre-Seigneur, « au feu préparé pour Satan et pour ses anges ». Le châtiment des damnés aura donc la même durée que le châtiment des démons. J'ouvre l'Apocalypse, livre inspiré au même titre que l'Évangile et j'y lis que Satan sera tourmenté jour et nuit dans les siècles des siècles, *in sæcula sæculorum*[1]. Cette expression que nous avons conservée dans la liturgie chrétienne n'a jamais dans la Bible qu'une seule signification : elle désigne toujours l'éternité proprement dite, une durée qui n'aura jamais de terme.

Notre-Seigneur dit encore : « Les impies iront au supplice éternel, les bons à l'éternelle

1. Apoc., xx, 9, 10.

vie. » Veuillez suivre ce raisonnement. Dans cette phrase, nous avons deux fois le terme « éternel » appliqué une première fois à la récompense des bons, une seconde fois au châtiment des méchants. Entre les deux incises de la phrase, la parité est complète. Il serait évidemment contraire à la logique, à la raison, « il serait absurde », écrivait déjà de son temps saint Augustin, de donner dans une seule et même sentence judiciaire deux sens différents au même mot, au terme « éternel », et de traduire : la vie est dite « éternelle » parce qu'elle ne finira jamais, et le supplice « éternel » parce que la durée en sera longue bien qu'il doive finir un jour. Ou bien l'éternel supplice et l'éternelle vie auront un terme ou bien l'un et l'autre dureront éternellement. Or, tous les commentateurs sérieux reconnaissent que, dans le style biblique, la vie éternelle désigne toujours une vie qui ne finira jamais. Il en est donc de même du supplice appelé « éternel » par Notre-Seigneur au même titre que la vie : il n'aura point de terme.

Il ne semble pas qu'il soit possible de rien

ajouter à cette démonstration, et cependant nous avons dans l'Évangile des preuves plus décisives encore, si possible. En effet, je lis dans saint Marc ce grave avertissement de Notre-Seigneur : « Si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous; mieux vaut pour vous entrer manchot au séjour de la vie que d'avoir deux mains et être jetés dans le feu inextinguible, là où le ver des réprouvés ne meurt pas, où le feu ne s'éteint pas[1]. » La même recommandation nous est faite pour l'œil droit et pour le pied droit. Notre-Seigneur nous donne donc trois fois de suite le même conseil et trois fois il répète que le ver des impies ne meurt pas, que le feu ne s'éteint pas et deux fois il appelle ce feu inextinguible. De quelque manière que l'on interprète ce ver et ce feu, quelque supplice qu'ils désignent, il faut avoir renoncé à sa raison ou convenir qu'un ver qui ne meurt pas, qu'un feu qui ne s'éteint pas, indiquent nécessairement un supplice qui ne finira jamais.

L'argument paraît sans réplique et cepen-

1. Marc., ix, 42-47.

dant les incrédules ont essayé de répondre. Un avocat quelque peu retors et rompu au métier est-il jamais à court de réponse, même dans les causes désespérées? Ils ont donc dit : Oui, l'Évangile affirme que le ver en enfer ne meurt pas, que le feu ne s'éteint pas, mais il ne dit pas qu'il y aura toujours des réprouvés tourmentés par ce ver et par ce feu. Il ne le dit pas en termes formels, soit; il le dit en termes équivalents et de la manière la plus claire. En effet, dans ce passage, Notre-Seigneur parle uniquement de ce ver et de ce feu en tant qu'instruments de supplice actifs et agissants. La preuve en est d'abord dans l'ensemble du texte et ensuite dans ce mot *eorum*, *vermis eorum*, leur ver, le ver des réprouvés et par analogie, leur feu, le feu des réprouvés. C'est un ver, un feu toujours en action dont parle le divin Maître et il serait parfaitement exact de traduire : le ver dont la morsure, le feu dont la brûlure ne cesse pas. Alors, je vous le demande : qu'est-ce qu'un ver qui ronge sans cesse et n'a rien à ronger, un feu qui brûle toujours et n'a rien à brûler ?

Saint Matthieu nous a transmis ces mêmes

conseils de Notre-Seigneur[1], mais il appelle « éternel » le feu que saint Marc dit « inextinguible ». C'est une preuve de plus qu'appliqué aux tourments de l'enfer le terme « éternel » signifie l'éternité proprement dite. Du reste le mot inextinguible se trouve également dans saint Matthieu. Jean-Baptiste parlant aux Pharisiens leur déclare que le Messie est au milieu d'eux, tenant un van dans sa main, qu'il s'en servira pour nettoyer son aire, ramassera le bon grain dans ses greniers et jettera la paille dans un feu inextinguible [2]. L'allusion est transparente. Comme la paille est le déchet de la moisson, les réprouvés sont le déchet de l'humanité. C'est bien eux que tourmentera sans fin un feu qu'on ne saurait éteindre.

Vraiment quand on a étudié la question avec quelque peu d'attention, on s'étonne que, dans une matière aussi grave et aussi pratique, des hommes, sans connaissances spéciales dans la partie, poussent la frivolité jusqu'à s'imaginer qu'ils ont résolu le problème en déclarant que l'Évangile, quand il

1. MATTH., XVIII, 8.
2. MATTH., III, 12.

déclare « éternels » les tourments de l'enfer, n'entend par là qu'une durée plus ou moins longue. Peuvent-ils vraiment se croire, de bonne foi, assez éclairés pour que leur conscience soit en sûreté devant Dieu? Ont-ils songé à la lourde responsabilité qu'ils assument, lorsque, par leurs paroles inconsidérées, ils jettent le trouble et le doute dans des âmes dont ils peuvent bien ébranler la foi, mais qu'ils n'ont pas le pouvoir d'arracher à l'enfer, si par suite de leur incrédulité elles viennent à le mériter?

L'enseignement de Jésus ne paraît pas avoir provoqué la moindre contradiction de la part des scribes et des docteurs de la loi. De fait, à l'exception des Sadücéens, sceptiques et incrédules, tous les Juifs croyaient à l'éternité des peines de la vie future. Isaïe n'avait-il pas écrit, dans les termes mêmes employés plus tard par le Sauveur : « Le ver des impies rebelles à Dieu ne mourra pas, leur feu ne s'éteindra pas [1]. » « La pensée du prophète, dit un commentateur protestant, est que leur châtiment n'aura point de fin ; les âmes des

1. Is. LXVI, 24.

morts ressentiront le châtiment infligé à leurs corps par les vers et par le feu comme une torture et une peine éternelle[1]. »

« Ceux qui dorment dans la poussière du tombeau, dit le prophète Daniel, s'éveilleront les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre et une douleur éternels[2]. » Nous retrouvons ici le même rapprochement que dans saint Matthieu entre la récompense des justes et le châtiment des impies et, pour les raisons déjà exposées, nous en devons conclure que le malheur des réprouvés n'aura pas plus de fin que le bonheur des élus.

Les Apôtres dans leurs écrits inspirés ont reproduit fidèlement la doctrine de leur Maître. Saint Jude affirme qu'en punition de leur révolte et de leurs honteux désordres les hérétiques de son temps seront condamnés à d'éternelles ténèbres[3]. Saint Paul encourage les chrétiens de Thessalonique à supporter l'épreuve de la persécution en les assurant qu'au jour de son second avènement

1. MARTI, cité par CONDAMIN, *Le Livre d'Isaïe*, p. 390.
2. DAN., XII, 2.
3. JUDE, 13.

le Christ châtiera leurs ennemis par d'éternels tourments[1]. Enfin, dans son Apocalypse, saint Jean répète jusqu'à trois fois que les supplices des impies se prolongeront « durant les siècles des siècles[2] ». De toutes les locutions bibliques désignant l'éternité proprement dite, celle-ci est la plus énergique et les termes employés par saint Jude et par saint Paul expriment non moins clairement la même durée sans fin.

Je ne sais vraiment s'il existe une vérité plus nettement affirmée dans l'Écriture que l'éternité des peines de l'enfer. Elle est du reste un des dogmes fondamentaux de notre croyance. Le symbole de saint Athanase l'exprime en ces termes: « Ceux qui auront fait le bien iront à la vie éternelle; ceux qui auront fait le mal, au feu éternel; telle est la foi catholique. » En 1215, le quatrième concile œcuménique de Latran a défini que « tous les hommes ressusciteront avec leurs propres corps... et que les réprouvés subiront une peine éternelle en compagnie des démons ».

1. II Thess., i, 9, 10.
2. Apoc., xiv, 11 ; xix, 3 ; xx, 10.

Les attaques de l'incrédulité devaient nécessairement appeler l'attention du dernier concile du Vatican sur une question de cette importance et l'une de ses commissions avait déjà rédigé, en même temps qu'un exposé de la doctrine catholique, un décret condamnant les erreurs opposées et dont voici le texte : « Nous condamnons comme hérétique la doctrine de ceux qui soutiennent qu'en enfer les peines des damnés ne doivent pas être éternelles et de ceux qui affirment qu'il est des péchés mortels dont on peut espérer la rémission et l'expiation après la mort, de telle sorte que les hommes qui sortiraient de cette vie coupables de fautes de cette nature ne seraient pas damnés pour l'éternité. Si quelqu'un dit que l'homme peut être justifié après la mort ou qu'en enfer les peines des réprouvés ne sont pas éternelles, qu'il soit anathème. »

Ces déclarations n'ont évidemment pas force de loi, puisque la prorogation du concile par suite de la guerre franco-allemande ne lui a pas permis de les examiner et de les sanctionner de son infaillible autorité. Je les cite cependant parce qu'elles montrent la pensée

des évêques et des théologiens que la haute assemblée avait honorés de sa confiance en leur déléguant la délicate mission de préparer les définitions dogmatiques.

En résumé, Dieu nous a révélé que l'enfer existe et que les réprouvés y subiront éternellement des peines éternelles; l'Église a toujours proclamé cette doctrine une partie essentielle de son enseignement; on ne saurait la révoquer en doute par un acte volontaire et libre sans faire acte d'hérésie et d'apostasie. L'éternité des peines est donc démontrée par toutes les raisons qui prouvent la divinité de la religion catholique, et quiconque examine la question sans parti pris se trouve nécessairement amené à ce dilemme : Ou l'enfer éternel est un fait incontestable, ou le catholicisme n'est qu'une imposture et une immense erreur. Or voici tantôt vingt siècles que l'intelligence humaine concentre en vain tous ses efforts, épuise sans succès toutes ses ressources pour trouver de cette dernière assertion une preuve qui obtienne l'assentiment général des hommes honnêtes et éclairés. L'expérience est con-

cluante ; elle n'y réussira pas plus dans l'avenir qu'elle n'y a réussi dans le passé. Que les incrédules veuillent donc bien réfléchir, qu'ils se demandent s'ils ont vraiment la certitude que l'enfer n'est qu'une chimère, et, s'ils ne l'ont pas, qu'ils voient à quel danger ils s'exposent et ce que leur conscience exige d'eux pour leur donner en retour l'assurance de ne point mériter un pareil châtiment.

J'arrive à la deuxième question : Quelles peines subissent les damnés en enfer ?

Elles sont de deux sortes, indiquées par Notre-Seigneur dans le même récit du Jugement général : « Retirez-vous loin de moi, maudits. » La séparation d'avec Dieu, voilà le premier châtiment. Les théologiens l'ont appelé *peine du dam*. « Allez au feu éternel ! » Le supplice du feu, tel est le second. On le nomme la *peine du sens*.

Par la peine du sens, on entend une douleur physique infligée au corps. Cette peine existe en enfer et en voici la raison d'être. Cet univers matériel auquel nous appartenons a été créé par Dieu ; Dieu en est donc le Maître unique et souverain. Sa munifi-

cence l'a mis à notre disposition, nous permettant d'en user comme il nous plaira pour notre utilité et notre agrément à la seule condition de le faire selon les lois de l'honnêteté. Ses énergies sont pour nous, il est vrai, l'occasion de nombreux accidents et de douloureuses épreuves, mais en récompense de notre patience à les supporter, Dieu nous a promis de le transformer à la fin des temps et d'en faire un séjour de délices dont nous jouirons pendant l'éternité.

Tel est l'ordre providentiel. Il est admirable de sagesse et de bonté. Le pécheur le renverse. Par un acte de révolte contre Dieu, au mépris de ses droits et de ses lois, il demande à la créature matérielle des plaisirs coupables dont il jouit par son corps et par ses sens, la détournant ainsi de la fin pour laquelle elle a été créée. Il est donc juste que l'ordre soit rétabli, juste que Dieu rentre dans ses droits et puisque, jusqu'à son dernier soupir, le réprouvé persiste dans son refus de reconnaître sa faute et de la réparer, il ne reste qu'un seul moyen pour que justice soit faite, à savoir que la créature se retourne contre le coupable et, en échange des

jouissances criminelles qu'il en a exigées, lui inflige un châtiment qui en soit la légitime compensation.

Or, parmi toutes les créatures, il en est une à laquelle Dieu a confié cette mission vengeresse, le feu. Prenez les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, parcourez tous les passages dans lesquels l'Esprit-Saint nous révèle la nature des peines éternelles, et presque toujours vous l'entendrez mettre en relief les tourments du feu, nous affirmer que les impies seront jetés, qu'ils brûleront dans le feu. Une pareille insistance dans une matière aussi grave ne permet pas d'attribuer aux termes « feu, brûler » une signification purement métaphorique, de les entendre d'une douleur quelconque, violente comme est violente la douleur causée par le feu. L'Esprit-Saint, en s'exprimant de la sorte, a voulu nous apprendre qu'il existe en enfer un feu, sinon identique, du moins analogue au feu que nous connaissons par l'expérience d'ici-bas.

Ainsi l'ont toujours compris, avec un ensemble qui constitue l'unanimité morale, les

saints Pères, les écrivains ecclésiastiques, les docteurs, les théologiens, les pasteurs et les fidèles. Le 30 avril 1890, la Sacrée Congrégation de la Pénitencerie publiait un décret ordonnant aux confesseurs de refuser l'absolution aux pénitents qui s'obstineraient à nier l'existence d'un feu réel en enfer et soutiendraient que les réprouvés y sont dits tourmentés par le feu, parce que, de toutes les souffrances de la terre, la douleur que cause le feu est une des plus aptes à nous faire comprendre la violence de leurs tourments. La pensée de l'Église est donc évidente, l'enseignement de l'Écriture et de la tradition ne l'est pas moins, et nous pouvons, sans aucune crainte de nous tromper, affirmer que l'existence en enfer d'un feu réel — c'est le terme des définitions ecclésiastiques — est une vérité contenue dans la Révélation et qu'on ne saurait nier sans errer gravement en matière de foi.

Jusqu'à ce moment le magistère de l'Église n'a pas jugé à propos de définir l'existence du feu de l'enfer par l'acte suprême de son infaillible autorité et d'en imposer la croyance aux fidèles sous peine d'anathème. Il pourrait

le faire et il le fera peut-être un jour, en réponse aux affirmations de la libre pensée, car il est clair que c'est là une vérité contenue dans le dépôt de la révélation et dont la négation constitue une erreur grave en matière de foi.

Nous sommes moins renseignés sur la nature du feu de l'enfer que sur son existence. C'est un feu réel, disent les documents ecclésiastiques, et des théologiens, parmi les modernes surtout, estiment ne point contredire cette assertion en admettant qu'il a son foyer dans la conscience des damnés et n'est qu'une conséquence de leurs souffrances morales. La tristesse, le remords, la rage, le désespoir allument en eux une fièvre brûlante dont les ardeurs, en parcourant sans cesse leurs veines, répandent dans leur corps une chaleur intense, intolérable, et y produisent une douleur analogue à la douleur que nous cause la désorganisation par le feu des tissus de nos organes.

Cette opinion combattue par saint Jérôme avec la vigueur habituelle au grand polémiste n'est pas une hérésie, mais je crois

qu'elle s'accorde difficilement soit avec le langage de l'Écriture et de la Tradition qui semblent bien assigner une cause extérieure au feu qui tourmente les damnés, soit avec les motifs pour lesquels Dieu a jugé bon d'ajouter cette peine du sens à la peine du dam. Elle a pour but de châtier le pécheur d'avoir fait servir les créatures matérielles étrangères à sa personne à la satisfaction de ses passions criminelles; il est donc juste que la peine lui soit infligée par l'une de ces créatures, par un feu dont le foyer soit en dehors de lui.

De quelle manière ce feu agit-il sur les âmes séparées de leurs corps avant la résurrection générale? Comment peut-il tourmenter les corps des damnés sans les consumer ni les détruire? Nous ne le savons pas et ne pouvons le comprendre. Les ignorants seuls s'en étonneront. Elle est innombrable la multitude des faits et des opérations dont l'existence nous est connue avec certitude et dont la nature intime échappe à notre faible raison. Ici-bas c'est en vertu de son union substantielle avec le corps, par l'intermédiaire

des organes corporels, que l'âme entre en communication avec les objets matériels et en reçoit des impressions agréables ou désagréables. La toute-puissance serait-elle donc impuissante à suppléer par elle-même l'effet de cette union? A conserver à nos corps l'être et la vie sous les atteintes et les morsures du feu? Il y aurait témérité grande à l'affirmer.

Je ne vous parlerai pas davantage de l'intensité avec laquelle le feu tourmente les damnés, parce que je l'ignore. Sachez seulement que la douleur en est éternelle, sans relâche. Judas souffre dans ce feu depuis tantôt vingt siècles; il y souffrira encore dans un millier, dans un milliard de siècles. C'en est assez, je pense, pour justifier ce solennel avertissement du Sauveur : « Je vais vous dire qui vous devez craindre : les assassins qui peuvent bien vous enlever la vie présente mais dont le pouvoir cesse après la mort? Non! Craignez celui qui après vous avoir retiré la vie peut vous jeter corps et âme dans la Géhenne de l'enfer[1]. »

1. MATTH., X, 28.

La peine du dam consiste dans la séparation d'avec Dieu, d'avec Dieu Père, Dieu Ami, Dieu Bienfaiteur. Dieu ne garde plus d'autres rapports avec les réprouvés que l'acte par lequel il leur conserve l'existence et la vie. Entre la bonté divine et le malheureux réprouvé, un abîme s'est creusé, qui ne sera jamais ni comblé, ni franchi. Or, Dieu c'est le bien, tout le bien, le bien infini, sans limites, cause première de toute joie et de tout bonheur. Donc, pour le malheureux réprouvé ainsi séparé de la bonté divine, ni de sa part à l'égard d'aucune créature, ni de la part d'aucune créature à son égard, jamais le moindre témoignage d'estime, de confiance ou d'affection, jamais la moindre parole de bienveillance, d'encouragement ou de consolation, jamais un seul regard de pitié ou de compassion, jamais un sentiment agréable, une seule sensation de calme et de bien-être; rien qu'indifférence, mépris, aversion, haine et, par là même, jamais un moment de plaisir ou de satisfaction, jamais un instant de soulagement ou de repos, jamais la moindre lueur d'espérance, jamais une goutte de bonheur. Qu'ils nous viennent de Dieu, des

créatures ou de nous-mêmes, estime, affection, bienveillance, repos, consolation, joie, bonheur, tout cela c'est Dieu, tout cela ce sont des bienfaits de Dieu, de sa bonté et, je vous le répète, par la volonté même du réprouvé, entre lui et la bonté divine, tous les liens sont à jamais rompus ; aucun bien ne peut descendre du ciel dans le séjour des damnés.

Et parce que nous aspirons nécessairement au bonheur, que nous l'appelons par toutes nos puissances et par tous leurs actes, par toutes les recherches de notre intelligence, par tous les élans de notre volonté, par tous les battements de notre cœur, par toutes les pulsations de nos veines et de notre sang, parce que nous sommes créés pour le bonheur, que telle est la loi de notre nature et que la nature ne peut être détruite, cette privation absolue de tout bonheur allume inévitablement dans l'âme du malheureux damné la faim la plus violente, une faim sans cesse renaissante et toujours inassouvie, la soif la plus ardente, une soif toujours renouvelée et jamais apaisée, les déchirements les plus cruels, les plus profonds, déchirements

se renouvelant sans cesse avec la même intensité dans la souffrance ; d'où un ennui, une tristesse, un dégoût, une haine de Dieu, des créatures et de lui-même, une angoisse, une terreur qui, pénétrant jusqu'au fond de son être, n'y laissent pas une place sans plaie ni meurtrissure, pas une fibre sans blessure ni déchirure, pas une minute sans tourments.

Et comme tout bonheur est à jamais perdu pour lui, que le malheureux ne peut pas même se bercer de l'espérance d'en recouvrer la plus minime parcelle, que son malheur durera éternellement, qu'il le sait, qu'il en a la perception claire et nette, de cette vue naît dans son âme le sentiment le plus affreux, le plus cruel qui puisse torturer une créature humaine, un sentiment dont nous ne prononçons le nom qu'avec terreur : le désespoir. Désespoir, ver rongeur qui ne meurt jamais et s'acharne sur une victime qui ne peut davantage mourir. Comme l'herbe renaît sous la dent de l'animal qui la dévore, l'âme du damné revit sous la dent du désespoir qui la ronge sans trêve ni repos.

En même temps il a sans cesse sous les

yeux la double page de l'histoire de sa vie où sont écrits, d'un côté, les bienfaits, les prévenances, les grâces, l'amour de son Dieu, l'amour qui a fait Bethléem, Nazareth, le Calvaire, l'Autel ; de l'autre, ses ingratitudes, ses résistances, ses révoltes, ses trahisons, ses vices, ses crimes, son obstination et son endurcissement. Sans cesse il songe à cet immense bonheur du ciel que Dieu lui avait préparé, qu'il pouvait aisément conquérir, qu'il a perdu par sa faute, de telle sorte que dans ses affreux tourments il n'a pas même la triste consolation de pouvoir accuser de son malheur l'injustice ou la sévérité de son juge.

Au milieu de ses blasphèmes et de son désespoir, sa conscience lui crie sans cesse : Dieu est juste, Dieu est bon, Dieu est miséricordieux! Toi seul es coupable, toi seul es méchant! Souffre, souffre, puisque tu l'as voulu! Et si vous étiez tentés de le plaindre, il vous répondrait avec ce rire des désespérés qui glace d'effroi : Gardez pour vous votre pitié. Il ne mérite aucune compassion le criminel qui, dans la plénitude de sa liberté, a dit à son Dieu : Je ne vous obéirai

pas; et qui, en le rejetant, a voulu lui-même en être éternellement séparé. Laissez-moi à mon malheureux sort, je l'ai mérité, c'est moi qui l'ai choisi.

Telle est la peine du dam. Dieu pour l'infliger n'a nul besoin d'une action positive, spéciale, comme celle du bourreau quand il torture sa victime. Il lui suffit de retirer sa bonté, de laisser les causes secondes suivre leur cours naturel et d'abandonner le pécheur au sort qu'il a lui-même voulu. Nous en sommes moins effrayés que de la peine du sens parce qu'elle parle moins à notre imagination et à notre sensibilité. Elle est cependant infiniment plus douloureuse, et, pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir combien la souffrance morale surpasse la souffrance physique en acuité et en intensité.

Je crois donc n'avoir rien exagéré et je n'ai pas oublié la sage réflexion que j'ai lue dans un ouvrage plus attachant par le charme du style et la chaleur des sentiments que recommandable par la sûreté de la doctrine: « Il y a, dit l'auteur, un double écueil à

éviter : ou d'atténuer tellement les peines éternelles qu'elles n'effrayent plus les consciences ou de les exagérer de manière à révolter les âmes et à les faire douter de l'enfer[1]. » Il est évident que Dieu n'est pas un bourreau s'ingéniant à trouver des raffinements de cruauté pour mieux torturer ses victimes. Je ne puis cependant suivre l'auteur lorsqu'en s'abritant derrière l'autorité de deux ou trois théologiens il laisse entendre que la vie en enfer est préférable au néant et qu'au moins à certains moments de répit les damnés peuvent s'y résigner. Cette opinion me paraît contredire formellement la parole de Notre-Seigneur sur Judas : « Mieux vaudrait pour lui n'être pas né. » Saint Paul déclare à qui rejette le Christ unique médiateur et sauveur, qu'il n'a plus à attendre qu'un redoutable jugement et la colère du feu qui doit dévorer les pécheurs rebelles à Dieu. « Il est horrible, ajoute-t-il, de tomber entre les mains du Dieu vivant[2]. » Est-il donc aussi horrible le sort auquel on peut se résigner? L'Écri-

1. Mgr Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t. V, p. 352.
2. Hébr., x, 27-31.

ture parle fréquemment de l'enfer et jamais elle ne mentionne que larmes, tristesse, gémissements, grincements de dents, tortures, tourments du feu, rage et désespoir, jamais elle ne suppose un seul instant de repos, de consolation, d'espérance ou de joie. Et cependant quelques gouttes de bonheur mêlées au breuvage des damnés semblent bien nécessaires pour en rendre l'amertume supportable. Où il n'y a que souffrance, si légère soit-elle, souffrance éternelle et nulle espérance, l'âme est nécessairement en proie à un sombre désespoir qui la ronge sans un instant de répit et lui fait souhaiter comme une heureuse délivrance un anéantissement qui ne viendra jamais.

La miséricorde n'a-t-elle donc aucune place en enfer? Les théologiens les plus accrédités ne le pensent pas. Ils enseignent qu'en toute justice Dieu pourrait infliger aux réprouvés une peine plus grave que celle à laquelle ils sont condamnés, mais qu'une fois déterminée cette peine ne varie plus. Jamais elle ne sera mitigée ni par la plus courte interruption ni par le plus léger adoucissement. Éternel-

lement la culpabilité du pécheur restera la même, pourquoi son châtiment serait-il modifié ?

La justice exige évidemment que les peines de l'enfer soient distribuées entre les damnés avec une grande inégalité. Notre-Seigneur du reste nous dit dans l'Évangile « qu'il rendra à chacun selon ses œuvres », et les œuvres mauvaises pour lesquelles les réprouvés seront condamnés offrent des variétés de toutes sortes, variété dans le nombre des fautes commises ; variété dans leur gravité considérée objectivement ; variété dans les lumières de l'intelligence qui montre au pécheur la malice de l'acte qu'il commet et pour sa part détermine sa culpabilité subjective, réelle ; variété dans l'intensité et dans la liberté avec lesquelles la volonté repousse le bien et s'attache au mal. Ces différences doivent se retrouver dans le châtiment et de même qu'au ciel le bonheur des élus est proportionné pour chacun d'eux à ses mérites et à ses vertus, en enfer la peine de chaque réprouvé est exactement déterminée par ses démérites et par son degré de culpabilité.

Que l'éternité des peines reste mystérieuse pour notre raison, je n'en disconviens pas, encore que l'intérêt nous porte grandement à en épaissir l'obscurité et qu'en la matière notre jugement soit troublé par la crainte d'un danger qui nous menace tous personnellement. J'avoue cependant qu'il m'est moins difficile de croire à d'éternels châtiments lorsque je vois avec quelle fréquence et quel cynisme les crimes les plus abominables se commettent dans un monde où le plaisir est l'unique but et la seule règle de la vie, où la richesse aiguise les appétits déréglés et permet de les satisfaire, en même temps que le développement de l'intelligence et de l'instruction multiplie les circonstances aggravantes ; dans le monde de la politique surtout, quand la foi n'oppose aucune digue aux entraînements du pouvoir et que les dépositaires de l'autorité la mettent au service de leurs passions.

Leur orgueil et leur ambition ne connaissent plus de bornes ; ils se dressent contre Dieu, l'insulte et le blasphème à la bouche ; ils vivent dans la débauche comme certains animaux dans l'ordure ; le mensonge, l'hypo-

crisie, la calomnie, la haine, la vengeance sont peccadilles à leurs yeux. Dès que l'intérêt commande, ils appellent à leur secours l'injustice, le vol, l'assassinat, tous les crimes contre la propriété, l'honneur et la vie. D'un trait de plume ils signent la déclaration d'une guerre qu'ils savent injuste, livrant à une mort prématurée des milliers d'innocents et jetant tout un pays dans le deuil et dans les larmes. Nous les avons vus en France, par pure ambition, déposséder de leurs droits et de leurs biens toute une classe de citoyens, les plus paisibles, les plus honnêtes, les plus vertueux, les plus utiles à la patrie ; jeter à la rue, sans ressources, des femmes et des vieillards, des malades et des infirmes, les condamner à l'exil, à la faim, à la misère, à la mort et, dans le même temps, se partager entre eux les dépouilles de leurs victimes. Nous les avons vus enlever aux malades de nos hôpitaux d'admirables dévouements et des soins intelligents qu'ils savaient bien ne pouvoir remplacer, et leur refuser au moment de la mort la suprême consolation, seule capable d'adoucir pour eux les affres de l'agonie et de calmer la crainte des

jugements de Dieu. Nous les voyons encore marcher la tête haute, se glorifier de leurs forfaits, prendre même des précautions contre les influences qui pourraient, au moment de la mort, obtenir d'eux un acte de repentir. S'ils persistent dans ces dispositions que devra faire la justice divine? Il n'est pas admissible que le bourreau partage la récompense de sa victime, ni que le vice et le crime aboutissent au même résultat que la vertu.

Un volume suffirait à peine pour examiner les objections des incrédules. Je vous rappelle seulement que j'ai touché quelques-unes des plus importantes, lorsque j'ai eu l'occasion de parler de la vocation de Judas, de son apostasie et de sa damnation[1], et je termine par quelques réflexions de nature à éclairer et à pacifier les âmes de bonne volonté.

Ce sont des vérités toujours et partout enseignées dans l'Église que nul n'est condamné à l'enfer que pour une ou plusieurs de ces offenses à la Majesté divine, que les

1. Voir Année 1898, 3e Leçon, p. 112 et suiv.

théologiens appellent des péchés mortels ; que le péché mortel ne peut être commis que par la violation, avec pleine advertance de l'intelligence et plein consentement de la volonté, d'une obligation grave, manifestée comme telle à la conscience et qu'au cours de sa vie, et spécialement avant sa mort, Dieu offre au pécheur des grâces de repentir et de conversion; de telle sorte que personne ne peut aller en enfer sans le savoir et sans le vouloir, en ce sens du moins qu'avant de mourir tout réprouvé se rend parfaitement compte qu'il a agi en matière grave contre sa conscience, que l'obligation s'impose à lui du repentir et de la réparation, qu'il s'y refuse jusqu'à la fin et que par là même il quitte cette vie en s'exposant à toutes les conséquences d'une révolte obstinée contre Dieu, son créateur.

Par ailleurs, si l'on considère combien grande est l'ignorance de la multitude innombrable des hommes qui ont à peine entendu parler de Dieu et jamais de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Église ou qui ne les connaissent que par les calomnies et les mensonges de leurs pires ennemis ; des

hommes à qui les préceptes de la morale évangélique sont complètement étrangers et qui n'ont qu'une idée très imparfaite de la loi naturelle parce que, dès leur enfance, on leur a enseigné par l'exemple et par la parole que des actes des plus condamnables sont licites et honnêtes, on se convaincra sans peine, non seulement que leur attachement à des religions fausses et à leurs superstitions est excusé devant Dieu par leur bonne foi, mais encore que pratiquement leur manque de lumière les préserve de fautes graves dans un grand nombre d'actions répréhensibles en elles-mêmes et contraires à la loi divine. Si l'on réfléchit que les rapports entre l'âme et Dieu ont leur siège dans le sanctuaire impénétrable de la conscience et que nous ignorons ce qui s'y passe au moment de la mort, on conviendra qu'il existe un vaste champ où sa miséricorde peut s'exercer à notre insu, et tout en reconnaissant que nous avons des raisons trop sérieuses de craindre l'éternelle damnation d'un grand nombre d'impies, de débauchés, de voleurs, même et peut-être surtout parmi ceux qui occupent

dans le monde les situations les plus élevées et les plus honorées, on évitera de prononcer contre personne une sentence de réprobation qu'un jour la réalité pourrait démentir.

Et maintenant m'adressant aux chrétiens qui prient et usent des sacrements, qui s'efforcent de remplir leurs obligations de chaque jour et auxquels leur conscience ne reproche aucune faute mortelle, qu'ils ne l'aient sincèrement regrettée et accusée en confession, à plus forte raison parlant aux âmes pieuses qui remplissent ces conditions d'une manière plus parfaite, je leur dis sans hésiter : Ayez confiance, rassurez-vous ; les portes de l'enfer ne s'ouvrent que pour recevoir de francs criminels ; vous n'êtes pas du nombre.

SIXIÈME LEÇON

LA MORT, SOURCE DE VIE

(Jean, XII, 20-36)

Mes Frères,

La solennité de la Pâque amenait chaque année à Jérusalem, non seulement une foule immense de Juifs habitant les différentes contrées du monde alors connu, mais encore un grand nombre de païens d'Occident qu'on appelait « Grecs ». quelle que fût leur natiolité, comme aujourd'hui encore les Orientaux appellent « Francs » tous les Européens. Les uns attachés aux superstitions de l'idolâtrie étaient attirés par la curiosité ou par l'appât du gain ; les autres convertis au judaïsme, prosélytes de la Porte ou prosélytes

de la Justice, venaient rendre leurs hommages à Jéhovah qui, pour eux comme pour les Israélites, était l'unique vrai Dieu.

Or, cette année-là, un incident eut lieu dont il est impossible d'assigner la place avec certitude dans la série des événements racontés par les évangélistes, mais qui, selon toutes les probabilités, se passa au temple de Jérusalem, en présence d'une foule nombreuse, l'un des trois derniers jours de la vie du Sauveur.

Il arriva donc que des païens souhaitèrent vivement un entretien avec Jésus. Ils ne peuvent ignorer que, pour la seconde fois, le Maître a chassé du parvis des Gentils les banquiers et les marchands qui l'encombraient, rétablissant ainsi un peu d'ordre et de recueillement dans l'unique enceinte du temple où il leur fût permis depénétrer. Ils ont appris la résurrection de Lazare et les miracles accomplis par le Rabbi de Nazareth, miracles si nombreux, si éclatants, qu'aucun autre thaumaturge ne peut lui être comparé. Des voix amies rappellent, avec prudence par crainte des Pharisiens, combien il est compatissant, miséricordieux et bon, redisent

comment par la sagesse de ses demandes et de ses réponses il a réduit au silence les docteurs les plus en renom — grand sujet d'admiration pour des hommes de civilisation grecque.

Leur désir est donc tout naturel. Saint Jean, à qui nous devons le récit de cet épisode, ne nous en dit pas le motif précis, mais il est certain qu'ils ne sont guidés ni par curiosité vaine, ni par intérêt. Ce sont les premiers païens qui s'adressent au Sauveur sans lui demander une faveur temporelle. Ne doutant pas qu'il ne soit le Libérateur promis, ou, du moins, un envoyé extraordinaire de Dieu, ils veulent s'instruire à son école et lui demander des conseils pour leur conduite religieuse et morale ; peut-être même espèrent-ils être admis à l'honneur de prendre rang parmi ses disciples.

Quoi qu'il en soit et malgré la vivacité de leur désir, ils hésitent. Aborder Jésus en public, n'est-ce pas fournir un nouvel élément à la haine des scribes et des docteurs de la loi? Le grand Prophète daignera-t-il les admettre en sa présence, eux païens de nais-

sance ? Ils cherchent donc une tierce personne qui puisse présenter discrètement leur requête et par l'intermédiaire de laquelle Jésus, s'il y consent, voudra bien leur faire savoir quand et où il les recevra. A cet effet, ils s'adressent à Philippe, l'un des Douze. Il est possible qu'habitant le nord-est de la Palestine, Galilée et Pérée, où se trouvaient un grand nombre d'étrangers, ils aient eu l'occasion de connaître Philippe, originaire de Bethsaïda, petite ville située dans la même contrée sur les bords du lac de Tibériade. Dans tous les cas, ils sont Grecs et Philippe est, avec André, le seul des Apôtres qui porte un nom grec. Cette circonstance suffit à expliquer leur préférence.

Ils l'abordent donc et fort poliment, comme des Grecs qu'ils sont.

« Seigneur, lui disent-ils, nous voulons voir Jésus. »

« Nous voulons », d'une volonté arrêtée selon la force du verbe grec et dont l'impossibilité seule empêchera l'exécution. « Voir Jésus », de près, nous entretenir avec lui. Braves païens ! Ils n'ont reçu qu'un talent,

mais quel zèle et quel empressement à le faire valoir? Les Juifs en ont reçu cinq et ils refusent de les mettre à profit. Le même contraste se renouvelle chaque jour. Combien parmi les ennemis du Christ et de l'Église ont reçu les plus beaux dons de la nature et même de la grâce avant leur apostasie!.

Philippe est un timide, un prudent; la démarche l'embarrasse. Jésus n'a-t-il pas dit qu'il était venu seulement pour les brebis égarées d'Israël? Lorsqu'il envoya les Apôtres prêcher la bonne nouvelle, ne leur fit-il pas défense d'évangéliser les contrées païennes? Heureusement il a près de lui un conseiller tout naturel dans la personne d'André, son compatriote et son ami, qui probablement fut le premier à lui parler de Jésus et avec qui il semble bien avoir partagé la charge de pourvoir aux approvisionnements du collège apostolique.

André, malgré son caractère ardent, résolu, n'ose prendre sur lui de présenter ces étrangers au Sauveur sans avoir d'abord obtenu son assentiment. Accompagné de Philippe, il s'approche donc de Jésus, et en leur nom à tous deux, lui expose le cas qui les amène.

Ni l'un ni l'autre sans doute ne comprennent la portée de leur démarche. Elle est immense et de tout premier ordre. Les Juifs, en crucifiant le Sauveur, vont s'exclure du Royaume. C'est le moment où les païens se présentent, frappent à la porte et demandent l'entrée.

Jésus n'ignore point cette coïncidence. Profondément ému, l'Homme-Dieu se recueille, lève les yeux au ciel, et, d'une voix dans laquelle s'harmonisent divinement et la tristesse de la réprobation d'Israël et la joie de la vocation des Gentils, Il dit :

« Père, l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié. »

Le Fils de l'homme, c'est lui-même et la glorification qu'il annonce, c'est le triomphe dont fut témoin le prophète Daniel dans la célèbre vision qui lui montra le Fils de l'homme s'approchant du trône de Jéhovah porté sur les nuages, Jéhovah l'investissant de la dignité royale, et lui donnant puissance sur toutes les nations, une puissance éternelle, invincible, qu'aucune force ne brisera.

Cette glorification va s'accomplir et dans

sa personne et dans son œuvre. Dans sa personne : encore quelques jours et son humanité ressuscitera dépouillée de nos misères qu'il n'avait prises qu'afin de pouvoir nous servir de modèle et de victime, victorieuse à jamais de ses ennemis devenus, selon une expression biblique, l'escabeau de ses pieds. Dans son œuvre : toutes les nations s'inclineront sous son sceptre et les rois tiendront à honneur d'être appelés ses sujets.

Les regards du Sauveur se sont abaissés : il les fixe sur la foule qui l'entoure et d'une voix plus grave :

« En vérité, en vérité, dit-il, je vous le déclare : si le grain de blé ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il en produit beaucoup d'autres. »

Qu'est-ce à dire, Sauveur Jésus ? Et quel rapport entre cette glorification que vous annoncez et le grain de blé qui pour revivre doit mourir ? Ah ! je vous entends, vos voies ne sont pas nos voies ; il faut bien que les œuvres du Créateur tranchent sur les œuvres de la créature. La gloire humaine n'auréole que le front des vainqueurs et les vaincus disparaissent bientôt avec leurs œuvres, ense-

velis dans le linceul du mépris et de l'oubli. Dieu seul fait naître la victoire de la défaite, la mort de la vie.

Voyez le grain de blé déposé près du corps d'un Pharaon dans une terre sablonneuse, aride, sans humidité ; quarante siècles après on le retrouve intact, aussi ferme, presque dans sa première fraîcheur. Mettez-le dans ce sillon récemment ouvert où pénètre l'eau, l'air et la chaleur; bientôt il se gonfle, déchire son enveloppe se corrompt, n'est plus qu'un peu de matière informe, gâtée, quelques grains de poussière que l'œil à peine distingue ; mais à la surface du sol de jolies touffes de verdure s'étalent joyeuses aux rayons caressants du soleil et aux tièdes effluves du printemps, des tiges se dressent élégantes et sveltes, de beaux épis se dessinent, s'allongent, verdoient, s'arrondissent, se dorent, s'inclinent enfin sous le poids de centaines de grains de blé, lesquels en mourant à leur tour en produiront des centaines d'autres.

Telle est la loi qui préside à la production de la vie dans le monde végétal. Elle règle également le développement de la vie surna-

turelle. Notre-Seigneur en est la source. Comme le grain de blé, il sera brisé, mais l'épreuve deviendra le creuset d'où son humanité sortira glorifiée ; comme le grain de blé, il mourra, mais sa mort sera le germe fécond d'où naîtront des milliers de chrétiens, des milliers d'autres Christs. « S'il offre sa vie en sacrifice pour le péché, avait chanté le prophète Isaïe, le Juste mon serviteur aura une postérité. Entre ses mains l'œuvre de Dieu prospérera, il justifiera des multitudes, et cela parce qu'il s'est livré à la mort[1]. »

Que les Apôtres comprennent donc enfin et qu'ils renoncent à leurs rêves de gloire humaine ! Semeurs de la Parole, ils devront l'arroser de leurs sueurs et de leur sang. Prédicateurs de l'Évangile, il leur faudra comme leur Maître passer par les mépris, par les insultes, par la prison, par les coups, par la mort, la mort honteuse de la main du bourreau. A ce prix, et à ce prix seulement, le grain de sénevé se développera dans leurs âmes et dans toutes les âmes auxquelles ils auront annoncé la bonne nouvelle.

1. Is., LII, 10-12.

Que les Grecs eux aussi comprennent! Ils veulent voir Jésus. Qu'ils attendent quelques jours et le suivent au Calvaire ; ils le verront attaché à la Croix. Leur religion est la glorification, la déification de l'intelligence, du génie, du savoir, de la gloire, de la beauté physique, de la vigueur physique, de toutes les forces de la nature mises au service de l'orgueil et de la volupté. Regardez donc, ô Grecs! regardez et comprenez ! La Croix, ses opprobres et ses tortures, c'est tout le Christ, c'est toute sa religion. Vous cherchez la beauté, vous cherchez la grandeur, vous cherchez le progrès, la perfection, et dans cette perfection, le bonheur, Jésus vous en montre le chemin : c'est le chemin du Calvaire! Sur le bois de la Croix seulement fleurit la perfection que vous souhaitez, s'épanouit le bonheur que vous désirez.

Et nous aussi, mes Frères, regardons et comprenons ! La vie surnaturelle ne peut croître en nous que sur les ruines de la vie naturelle, comme l'épi ne croît que sur les débris du grain de blé qui l'a produit. C'est la grave leçon que Notre-Seigneur nous

donne d'une manière plus explicite quand il ajoute :

« Qui s'aime se perdra; qui hait son âme en ce monde la garde pour la vie éternelle. »

On pourrait traduire également : s'aimer, c'est se perdre; se haïr en ce monde, c'est se garder pour la vie éternelle. On s'aime soi-même, on aime son âme *en ce monde* lorsqu'on lui jette en pâture les biens de ce monde et que, à l'exemple du mauvais riche de la parabole évangélique, on l'invite à satisfaire toutes ses convoitises par la jouissance des plaisirs que ces biens nous procurent. C'est la voie qui mène à la perdition. On sait en effet avec quelle fréquence et quelle violence les instincts de notre nature vicieuse nous entraînent vers ces plaisirs coupables, ces plaisirs dont la seule acceptation volontaire par le désir et par la pensée tue la vie surnaturelle et nous rend dignes d'éternels châtiments.

Il y a donc nécessité pour tout chrétien, pour tout homme qui veut se sauver, de se haïr lui-même, de haïr son âme *en ce monde*, ce qui veut dire, dans le style de l'Évangile, de lui refuser toute jouissance coupable, plus

encore, de lui retrancher même des plaisirs d'ailleurs honnêtes et permis. Nos passions sont nos ennemies. Repues, elles se dressent contre l'âme, l'attaquent, lui font des blessures par où elle perd ses forces et son sang et souvent lui portent des coups mortels. Il faut donc les dompter, comme on dompte les fauves par le fouet et par la faim. Leur apaisement ou du moins leur assujettissement à la raison, à la volonté, à la foi, est la condition nécessaire pour qu'en nous se développe la vie de la grâce en attendant la vie de la gloire.

Telle est la loi de la mortification chrétienne, loi fondamentale et pourtant si peu comprise et si souvent oubliée ! La prudence, sans doute, doit régler l'exercice de la pénitence. Celui-ci ne doit ni troubler l'esprit, ni ruiner le corps ; mais cette restriction faite, il est exact de dire que nos chances de salut sont en raison directe de notre esprit de pénitence et de mortification.

La leçon est sévère, dure à entendre, mais, écoutez, c'est toujours Jésus, l'Homme-Dieu, qui parle :

« Qui me sert me suit; où je suis, là aussi sera mon serviteur; qui me sert sera glorifié par mon Père. »

Et où donc êtes-vous, Sauveur Jésus? Sur la terre? Oh non! Votre séjour dans cette vallée de larmes n'est qu'un rapide passage. Vous êtes « dans le sein du Père »[1], nous dit saint Jean; « au ciel[2] », nous dites-vous vous-même; vous y êtes par votre Divinité : elle ne l'a jamais quitté. Bientôt, votre humanité y montera pour y jouir de la récompense méritée par vos vertus et par vos travaux et aussi afin de nous y attendre, de nous y recevoir au fur et à mesure que la mort nous amènera aux pieds de votre trône, et de nous admettre au partage de votre éternelle félicité. Voilà la glorification que Jésus et Dieu son Père réservent à leurs fidèles serviteurs.

Un long silence succède à ces paroles. Les regards du divin Maître sont fixés sur la terre, sa physionomie s'est assombrie, tous ses traits

1. JEAN, I, 18.
2. JEAN, III, 13.

portent l'empreinte d'une émotion profonde, douloureuse, d'une véritable tempête déchaînée dans la partie sensible de son âme. Par un acte libre de sa volonté, un spectacle effrayant s'est placé devant les yeux de son intelligence et de son imagination, le spectacle de sa Passion. Il en voit dans le plus menu détail, il en contemple d'un seul coup d'œil et avec une lucidité parfaite, il en ressent avec une intensité dont nos plus vives douleurs ne sauraient nous donner une idée, les injustices, les ingratitudes, les trahisons, les moqueries, les insultes et les blasphèmes, les coups, les blessures, les affres, l'agonie. En même temps, la Divinité retire sa lumière, ses consolations, son appui. Sa pauvre âme alors est saisie dans une horrible étreinte par le dégoût et l'horreur de la souffrance, par l'épouvante et la terreur de la mort, et dans son trouble et son angoisse, sous le poids du fardeau qui l'écrase et la broie, du milieu des épaisses ténèbres qui l'enveloppent et lui enlèvent tout sentiment de foi, d'espérance, d'amour, elle laisse échapper ce cri de détresse :

« Que dire? Que faire ? »

Cri auquel répond cette prière humiliée, suppliante :

« Père, sauvez-moi de cette heure. »

Délivrez-moi de ma Passion, écartez de moi ce calice d'amertume.

Puis, sur un signe du Maître, la volonté commande à la tempête ; à l'instant les flots s'apaisent et d'une voix très calme :

« Mais non, dit-il, c'est pour cela — pour souffrir et pour mourir — que je suis venu jusqu'à cette heure. »

Et dans un sublime élan d'amour pour son Père et pour nous, il fait monter jusqu'à son trône cette héroïque demande :

« Père, glorifiez votre nom. »

Glorifiez-le comme vous avez résolu de le faire, par ma Passion, par ma mort.

Les trois premiers évangélistes nous montreront bientôt Jésus agonisant au jardin de Gethsémani dès le premier pas qu'il fera sur le chemin du Calvaire. Saint Jean, dans le récit de la Passion, omettra cette scène qu'il lisait dans les Évangiles déjà répandus parmi les fidèles, mais l'apôtre bien-aimé n'a pu résister au désir d'entrouvrir à nos yeux le cœur du bon Maître et de soulever le voile

qui nous cache ses angoisses et ses tortures. Déjà le Sauveur avait dit : « Il est un baptême dont je dois être baptisé, et comme je souffre en l'attendant[1] ! » Nous l'entendrons entre les bras de la Croix, au moment même d'expirer, traduire l'agonie de son Cœur par cette plainte navrante et navrée : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné[2] ? » La Passion de son corps n'a duré qu'un jour, mais la Passion de son divin Cœur a commencé dès le premier instant de l'Incarnation pour se prolonger durant toute sa vie, et cela parce qu'il l'a voulu. Voilà jusqu'à quel point il nous a aimés.

« Écoutez, dit saint Augustin, écoutez, vous qui voulez suivre le Christ. Elle est venue pour vous l'heure redoutable, il vous faut ou faire le mal ou subir votre passion. Votre âme est troublée parce qu'elle est faible. C'est pour elle, pour vous mériter force et courage, que s'est troublée spontanément l'âme invincible du Christ. Préférez donc la volonté de Dieu à votre volonté. »

1. Luc, xii, 50.
2. Jean, iii, 13.

A peine Notre-Seigneur a-t-il prononcé cette parole : « Père, glorifiez votre nom », qu'une voix du ciel sefait entendre qui dit : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai plus encore. »

C'est la réponse du Père à l'acte héroïque de son divin Fils. Le Père glorifiait son nom dans la personne de Jésus quand il envoyait les anges chanter l'Alleluia au-dessus de l'étable de Bethléhem et qu'il appelait les bergers et les mages à l'adorer dans sa crèche; quand il le proclamait son Fils unique et bien-aimé au jour de son baptême dans les eaux du Jourdain et qu'il l'investissait de sa gloire sur la montagne de la Transfiguration, en même temps qu'il proclamait à nouveau sa filiation divine; quand il lui donnait le pouvoir de chasser les démons, de guérir les malades, de ressusciter les morts, de calmer les vents et les flots.

Il le glorifiera plus encore quand il le ressuscitera du tombeau, immortel et triomphant; quand il l'appellera au ciel à prendre place à sa droite sur son trône. Il le glorifiera par l'amour, par le dévouement, par les admirables vertus des âmes héroïques qui,

sur la terre, marcheront à sa suite dans les voies du sacrifice et de la perfection; par la gloire et par le bonheur qu'au ciel un jour elles devront aux mérites de sa Passion et de sa mort.

La foule a entendu la voix du ciel.

« Un coup de tonnerre », disent les uns.

Non, reprennent les autres :

« C'est un ange qui lui a parlé. »

Les premiers ne perçoivent qu'un bruit confus et le prennent pour un éclat de tonnerre dans lequel ils voient une approbation donnée par Jéhovah aux sentiments exprimés par Jésus. Il est en effet raconté dans l'Ancien Testament que Dieu avait plusieurs fois choisi la grande voix du tonnerre pour manifester sa présence et son action. Les autres entendent des sons articulés, mais ne distinguent aucune parole. Eux aussi y reconnaissent, et avec raison, une réponse de Dieu à la prière de Jésus et l'attribuent à l'un de ses messagers ordinaires auprès des hommes. Les Apôtres seuls et peut-être quelques rares auditeurs entendent les paroles et en comprennent le sens. « Ainsi, dit un com-

mentateur protestant, dans la parole humaine la bête sauvage ne perçoit qu'un *son;* l'animal dressé y découvre un *sens*, un ordre, par exemple, auquel il obéit aussitôt; l'homme seul y discerne une pensée[1]. »

Un fait analogue s'est produit à la conversion de saint Paul. L'apôtre seul comprit ce que Jésus lui disait; ses compagnons n'entendirent que des paroles confuses. Comment expliquer ces différences? Naturellement, par l'attention plus ou moins grande des auditeurs? Miraculeusement, par une intervention de Dieu propror-tionnant l'intelligence de sa parole aux dispositions intérieures de chacun ou aux desseins de sa Providence? Cette seconde explication me paraît la seule admissible dans le cas de saint Paul, et par là même il me semble naturel de l'étendre à la scène de notre Évangile.

La voix du ciel n'est pas seulement une manifestation divine en faveur de Jésus ; elle renferme une leçon que les assistants doi-

1. F. Godet, *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*, t. III, p. 304.

vent mettre à profit et c'est le point sur lequel le divin Maître attire leur attention par les paroles suivantes :

« Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous.

« C'est maintenant que le monde va être jugé, maintenant que le prince de ce monde va être expulsé.

« Et moi, quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi.

« En parlant ainsi, Jésus indiquait de quelle mort il devait mourir. »

La parole descendue du ciel annonce le plus grand événement de l'humanité ; elle annonce que le monde va être jugé ; Satan, son maître, expulsé ; Jésus, son nouveau roi, mis en possession de son royaume, et que l'instrument de ce jugement, de cette défaite, de cette victoire, sera la Croix sur laquelle Jésus va mourir.

Un Dieu fait homme souffrant et expirant entre deux criminels sur un gibet d'infamie, tel est le modèle avec lequel tous les hommes un jour doivent être confrontés. Quiconque s'agenouille humblement aux pieds du crucifié, se frappe la poitrine en implorant sa

miséricorde et s'efforce de reproduire les traits de sa vie sera sauvé, glorifié. Quiconque passe devant la Croix, indifférent ou haineux, et dit au crucifié : je n'ai nul besoin de vous, je ne vous connais pas, sera condamné, réprouvé.

Le supplice et la mort de Jésus seront l'œuvre des Juifs, mais des Juifs agissant à l'instigation de Satan. Satan est le premier auteur du déicide. Il se réjouit d'avoir terrassé son plus redoutable adversaire ; mais c'est à lui-même et à lui seul qu'il a donné le coup de la mort. Réconcilié avec le genre humain par le sacrifice de son divin Fils, Dieu va briser son sceptre et, du haut de sa Croix, Jésus lui arrachera les âmes qu'il tenait captives sous le joug du péché. La Croix est le trône de son amour. Sa tête inclinée, ses bras étendus, l'ouverture de son côté, la blessure de son cœur, les plaies de ses pieds, de ses mains, de tout son corps, sont les appels de sa tendresse, appels que des milliers d'âmes généreuses entendront, auxquels elles répondront en venant déposer à ses pieds l'hommage de leur amour et de leur adoration, lui sacrifier fortune, repos,

santé, l'honneur même, et la vie. « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi, j'attirerai tous les hommes à moi, » dit le texte grec.

La foule a parfaitement compris les paroles du Sauveur, car, dans la langue qu'elle parle, le verbe qui veut dire en général « élever » signifie spécialement l'élévation en croix, le crucifiement. Tout le monde a compris que Jésus annonce son prochain supplice. De plus, les docteurs juifs ont coutume d'appeler Satan « Le Prince du siècle, le Prince du monde ». Il est vrai que par « monde » ils entendent les nations païennes et se glorifient d'être le peuple unique de l'unique vrai Dieu. C'est vrai, ou plutôt ce fut vrai, car en rejetant le Fils ils ont renié le Père et se sont donnés à Satan, à Satan qui, jusqu'à la fin des siècles, les tiendra courbés vers la terre, rivés aux biens de la terre, s'aimant eux-mêmes, aimant leurs âmes de cet amour que Jésus vient de condamner et qui mène à la ruine, à la mort éternelle.

Irrités, scandalisés, un grand nombre d'auditeurs s'écrient :

« Nous, nous savons par la Loi — par l'ensemble des Écritures — que le Christ ne doit pas mourir et vous, — vous qui vous prétendez le Christ, le Messie, — comment osezvous dire que le Fils de l'homme sera élevé de terre, » mis en croix.

Pauvres aveugles ! Toujours victimes des mêmes illusions et des mêmes préjugés. Ils ont sans cesse les Livres saints entre les mains, ils les lisent le jour et la nuit et parce qu'elle flatte leur amour-propre, parce qu'elle promet la satisfaction de toutes leurs convoitises, l'éternelle et glorieuse royauté du Christ est la seule de ses prérogatives chantées par les prophètes qu'ils acceptent en la rabaissant au niveau de leurs mesquines ambitions. Ils ne comprennent plus ni Isaïe conduisant le Messie au trône de sa gloire par le chemin des humiliations et des souffrances [1], ni David exhalant en vers baignés de larmes sa douleur des opprobres du Juste d'Israël [2], ni Daniel annonçant que le Messie mourra de mort violente [3].

1. Is., LIII.
2. Ps., XX.
3. Dan., IX, 26.

S'adressant toujours au Sauveur les mêmes auditeurs continuent:

Le Fils de l'homme, — ce Messie que vous annoncez, ce Messie humilié, souffrant et mourant, dans lequel nous ne reconnaissons aucun trait de l'image tracée par les Prophètes,

« Le Fils de l'homme, quel est-il ? »

Tout l'enseignement du Sauveur était une réponse à cette question, dont le ton hautaine, sarcastique, annonce bien plus une fin de non-recevoir qu'un désir sincère de connaître la vérité. Jésus cependant ne dédaigne pas d'y répondre sous la forme d'un dernier avertissement dans lequel transparaît toute la tendresse attristée de son divin cœur.

« La lumière, dit-il, est encore au milieu de vous pour quelque temps ; marchez donc pendant que vous avez la lumière, de peur que vous ne soyez surpris par les ténèbres, car qui marche dans les ténèbres ne sait où il va !

« Pendant que vous avez la lumière, croyez à la lumière, afin que vous soyez des fils de lumière. »

Dans une autre circonstance, Jésus leur avait dit : « La lumière du monde, c'est moi.

Qui marche à ma suite, ne marche pas dans les ténèbres[1]. » Et par ailleurs, les prophètes avaient annoncé l'avènement du Messie comme une immense lumière se levant sur le monde assis, jusque là, à l'ombre et dans les ténèbres de la mort.

Le sens des paroles du Sauveur est donc très clair pour les Juifs qui l'entendent. C'est de Lui qu'Il parle. Il est la lumière, le docteur de la vérité prédit par les Prophètes ; mais il va disparaître bientôt. Comme le voyageur à la tombée de la nuit presse le pas afin de n'être pas surpris par les ténèbres, que les Juifs se hâtent de croire en lui, de l'accepter pour le Messie, de marcher à la lumière de sa doctrine, afin qu'enfants de la lumière et de la vérité, ils parviennent aux splendeurs du plein jour de l'éternité bienheureuse. Sinon, à jamais ensevelis dans la nuit de l'erreur et de l'incrédulité, ils ne pourront aboutir qu'au lieu de ténèbres dont Notre-Seigneur les a tant de fois menacés « là où il n'y a que pleurs et grincements de dents ».

La foule ne répond à ces paroles que par

1. Jean, viii, 12.

un silence dédaigneux, et l'Apôtre bien-aimé termine son récit par cette phrase que je ne puis lire sans un serrement de cœur :

« Ainsi parla Jésus, puis il s'éloigna et se cacha d'eux. »

Il est une heure où l'amour méprisé, rejeté, se retire et ne revient plus.

L'Évangéliste après avoir, au début de son récit, mentionné le désir des Grecs de voir Jésus et leur démarche auprès de Philippe ne dit plus un seul mot d'eux. J'ai dû faire comme l'Évangéliste. Ils assistèrent évidemment à la scène dont ils avaient été l'occasion et les graves déclarations du Sauveur pouvaient servir de réponse aux questions qu'ils avaient l'intention de lui poser. J'aime à croire cependant que le bon Maître ne leur refusa pas un entretien particulier et qu'après leur avoir ouvert l'intelligence et le cœur, après leur avoir fait comprendre et goûter ces austères leçons de pénitence et de mort à soi-même, si étranges pour des païens, il les renvoya dans leur patrie préparer le terrain où bientôt l'un des Douze viendrait répandre la semence de l'Évangile.

Mes Frères,

L'inintelligence et l'aveuglement des Juifs vous étonnent ; vous avez peine à vous expliquer comment ils ont si peu compris et les oracles de leurs prophètes et les leçons du Sauveur Jésus. Vous les condamnez et vous avez raison. Mais permettez-moi de vous demander: N'est-il pas à craindre que cette condamnation ne se retourne contre vous? Comprenez-vous mieux l'Évangile qu'ils ne comprenaient l'Ancien Testament? Presque à chaque page vous y entendez Notre-Seigneur vous dire : « Renoncez-vous vous-mêmes prenez votre croix et suivez-moi. Le monde sera dans la joie et vous dans la tristesse. Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent, bienheureux ceux qui pleurent. A cause de moi, pour mon nom, parce que vous serez chrétiens, on vous persécutera, on vous calomniera, on vous maudira, vous serez en butte à la haine universelle. »

Ces maximes sont le cœur, la moelle de l'Évangile. Les comprenez-vous? les croyez-vous? Oui, sans doute, en théorie, lorsque vous les lisez ou entendez lire. Mais n'en perdez-vous pas l'intelligence dès qu'il s'agit,

aux jours de l'épreuve, d'en faire l'application pratique à vous-mêmes ou à ceux que vous aimez ? Ne vous arrive-t-il pas alors de répéter à satiété et jusqu'au scandale de ceux qui vous écoutent, ces plaintes qui sont la contradiction de la doctrine de l'Évangile ? Qu'ai-je fait à Dieu pour qu'il m'afflige de la sorte ? Je m'efforce de pratiquer la vertu, de remplir tous mes devoirs, je le sers fidèlement et en échange je n'en reçois qu'épreuves et déceptions ! Je regarde autour de moi : ses ennemis prospèrent, tout leur réussit, tout leur sourit, pendant qu'il paraît se complaire à renverser tous mes projets, à briser mon cœur et ma vie ! Où est sa justice ? où est sa bonté ?

Sa justice et sa bonté ? Elles sont dans cette loi dont il a voulu le premier subir toutes les rigueurs. « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et en souffrant entrât dans sa gloire ? » Sa justice et sa bonté ? Elles sont dans cette disposition de sa Providence dont nous n'avons qu'à le bénir : sur la terre, durant cette vie qui passe, — et combien courte ! — l'épreuve, la souffrance ; au ciel durant l'éternité qui dure, — et combien longue ! — la récompense, le bonheur.

SEPTIÈME LEÇON

L'OBSTACLE A LA VIE

(Jean, XII, 37-50)

Mes Frères,

Saint Jean écrivait son Évangile à la fin du premier siècle, trente années environ après la ruine de Jérusalem par les Romains. Le Christianisme était alors répandu dans la plus grande partie du monde civilisé et les païens se convertissaient en masse, tandis que les Juifs, soit dans la Palestine où ils étaient restés en petit nombre, soit dans les principales villes de l'empire romain où ils avaient des colonies florissantes, se montraient de plus en plus hostiles à la nouvelle religion et s'opposaient à sa propagation par la

calomnie, par la ruse, par la violence, par tous les moyens en leur pouvoir. L'apostasie d'Israël était un fait accompli.

Mais ce fait ne se dressait-il pas, accusation irréfutable, contre Dieu et sa providence ? Pendant quarante siècles Dieu avait accompli d'innombrables prodiges en faveur de son peuple, uniquement afin qu'il donnât le jour au Messie, le proclamât Sauveur du monde, se fît dans tout l'univers le héraut de sa doctrine, le propagateur de ses bienfaits et marchât ainsi jusqu'à la fin des siècles à la tête des nations chrétiennes, comblé plus encore que par le passé des grâces et des bénédictions du ciel. Or, le Christ avait été rejeté par Israël : Israël avait trouvé sa ruine et son malheur dans l'événement qui devait être la cause de sa grandeur et de sa prospérité. Les desseins providentiels avaient donc échoué ; la justice, la bonté, la sagesse de Dieu étaient en faillite.

Cette objection préoccupait les hommes de la première génération chrétienne et c'est afin d'y répondre que saint Jean a écrit les quelques lignes qui servent d'épilogue à la première partie de son Évangile, dans

laquelle il raconte la vie du Sauveur, du Baptême à la Passion. En voici la traduction.

« Malgré tant et de si éclatants miracles accomplis par Jésus en leur présence, les Juifs ne croyaient pas en lui.

« Afin que fût accomplie la parole dite par le prophète Isaïe : Seigneur, qui a cru à notre prédication ? Et le bras de Dieu, à qui a-t-il été révélé ?

« Du reste, ils ne pouvaient pas croire puisque Isaïe avait dit encore :

« Dieu a aveuglé leurs yeux et endurci leur cœur afin que leurs yeux ne voient pas, que leurs cœurs ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et que je les guérisse.

« Ainsi prophétisa Isaïe le jour où il vit sa gloire et parla de lui.

« Cependant, même parmi les chefs du peuple, un grand nombre croyaient en lui, mais, par crainte des Pharisiens, ils évitaient de le laisser voir pour n'être point chassés de la Synagogue,

« Préférant l'estime des hommes à l'estime de Dieu. »

Saint Jean partage donc les Juifs contemporains du Sauveur en deux classes : les uns ne croyaient pas qu'il fût le Messie ; les autres le croyaient, mais n'osaient le déclarer ouvertement. C'est déjà la double catégorie qui a toujours existé et existera toujours : les incroyants et les croyants non pratiquants.

Ces derniers, nous dit l'Évangéliste, étaient nombreux, même parmi les chefs du peuple, c'est-à-dire les membres du grand Conseil et les représentants des principales familles israélites. Nous connaissons par leur nom deux de ces timides, Nicodème et Joseph d'Arimathie.

Leur faute fut de « préférer l'estime des hommes à l'estime de Dieu. » L'évangéliste a en vue dans cette phrase les chefs du parti pharisaïque dont l'autorité était prépondérante en Palestine. Depuis longtemps déjà, ils ne perdaient pas une occasion de manifester à l'égard de Jésus une de ces haines féroces qui mordent au cœur les hommes en possession du pouvoir dès qu'un rival menace de les renverser d'une situation si riche d'honneurs, de plaisirs et d'argent. Après délibération, ils avaient résolu d'exclure de la Syna-

gogue quiconque se déclarerait partisan de Jésus de Nazareth. C'était l'excommunication, elle équivalait à la mort civile; le malheureux qu'elle frappait n'avait plus ni famille ni patrie.

Il en est de même aujourd'hui pour les Musulmans qui, dans leurs pays, embrassent le christianisme, et tel est le vrai motif pour lequel les conversions y sont si difficiles et si rares. Il n'est pas exact que leur fanatisme ou leur mentalité religieuse les rende inaccessibles à la lumière de l'Évangile, insensibles aux attraits du Verbe Incarné et de son amour. L'obstacle est à l'extérieur.

Les inconvénients de l'excommunication, pour graves qu'ils fussent, ne suffisaient pas à excuser les sanhédrites et les chefs des familles les plus influentes. Leur premier devoir professionnel était d'instruire le peuple de tout ce qui concernait la religion et spécialement l'avènement du Messie, centre, objet unique du culte, du sacerdoce, de l'histoire, de l'existence même du peuple juif. Et puisqu'ils l'avaient reconnu dans la personne de Jésus, l'obligation la plus grave

s'imposait à eux de réfuter les calomnies de ses adversaires, de démasquer leur ambition et leur hypocrisie, d'exposer aux regards de tous les motifs qui avaient produit leur conviction, en un mot, d'user de toute leur influence pour amener le peuple à son Libérateur. Peut-être leurs efforts réunis, en éclairant les ignorants, en soutenant les faibles et les indécis, auraient-ils empêché le crime du Calvaire et la réprobation d'Israël. Leur crainte, leur lâcheté laissa le cours libre au torrent d'injustices et de violences dans lequel la très sainte et très douce humanité du Sauveur trouva la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse.

Grave leçon pour les pasteurs des âmes! L'histoire ne nous permet pas d'ignorer que leur silence ou leur inertie en face des pouvoirs persécuteurs ont été l'une des principales causes de l'apostasie des peuples. Je dois ajouter cependant que nous verrons bientôt, au pied même de la Croix, Nicodème et Joseph d'Arimathie se déclarer courageusement disciples de Jésus. Leurs âmes étaient droites et honnêtes; l'excès de l'iniquité les avait révoltés. D'autres sans doute suivirent

leur exemple et nous pouvons croire qu'après la Pentecôte, un bon nombre de ces croyants non pratiquants se décidèrent à conformer leur conduite à leur foi et devinrent les premiers membres de l'Église judéo-chrétienne de Jérusalem et de la Palestine.

Il serait injuste d'imputer à la Providence la pusillanimité des chefs d'Israël et la docilité moutonnière du peuple à les suivre. Ils avaient vu la lumière, et pour leur donner le courage d'y conformer leur vie, le Sauveur n'avait négligé ni les exhortations les plus pressantes, ni les avertissements les plus menaçants. Eux seuls étaient responsables de leur conduite.

Quant aux incroyants, saint Jean n'en dit qu'un seul mot dont la discrétion laisse deviner une tristesse profonde, inconsolable : « Malgré tant et de si éclatants miracles accomplis par Jésus sous leurs yeux, ils ne croyaient pas. »

Trois années durant, Notre-Seigneur avait multiplié les œuvres de sa toute-puissance, se donnant en même temps pour l'envoyé de Dieu, le Messie, et affirmant que ses miracles

étaient ses lettres de crédit par lesquelles Dieu son Père attestait la réalité de sa mission et la vérité de ses paroles. Pour être convaincus; les Juifs n'avaient qu'à regarder, qu'à écouter sans préjugés ni parti pris ; mais l'enseignement du Sauveur renversait les espérances sensuelles, charnelles qu'ils avaient fondées sur un Messie politique et conquérant. Ils regardaient, ils écoutaient et, sans examen, sans jugement, disaient : Cet homme accomplit ses miracles par la vertu de Béelzébub, le prince des démons ; sa doctrine est contraire à la loi et aux Prophètes. Ce n'est qu'un imposteur, un blasphémateur, qui mérite la mort.

Leur mauvaise foi est évidente. Dieu avait tout fait pour les éclairer. Volontairement, librement, contre leur conscience, ils avaient fermé les yeux à la lumière; ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur incrédulité et des effroyables catastrophes qui en furent le châtiment.

Saint Jean raconte seulement six des miracles du Sauveur, mais vous venez de l'entendre affirmer que Jésus en accomplit un

très grand nombre. La même assertion se retrouve trois autres fois dans son Évangile[1], qu'il termine du reste par cette phrase: «Jésus fit beaucoup d'autres « signes » qui ne sont pas rapportés dans ce livre[2]. »Les rationalistes, qui ont sans cesse à la bouche les mots de science et de critique, font donc un acte antiscientifique et anticritique lorsqu'ils opposent sur ce point saint Jean aux Synoptiques et, du petit nombre de faits miraculeux consignés dans le quatrième Évangile, concluent que les nombreux miracles rapportés par les trois premiers évangélistes sont invention pure de leur part ou légendes populaires sans valeur historique.

Enfin saint Jean nous assure que les miracles du Sauveur étaient des preuves convaincantes de sa mission et de sa divinité. Il paraît qu'ils n'ont plus la même vertu démonstrative aujourd'hui, l'ayant sans doute perdue en traversant les siècles pour venir jusqu'à nous. Je m'en étonne, car enfin, si nous n'avons pas eu le bonheur de les voir de nos yeux, comme les contemporains

1. JEAN, II, 23 ; VII, 31; XI, 47.
2. JEAN, XX, 30.

de Jésus, la tradition nous les a transmis avec certitude, et qu'un fait historique nous soit connu par le témoignage direct et immédiat de nos sens, ou par le récit de témoins dignes de foi, on en doit tirer les mêmes conséquences. Lorsque les philosophes modernes et modernistes nous disent que les miracles n'ont plus pour les hommes d'aujourd'hui la valeur qu'ils avaient pour nos ancètres trop ignorants des méthodes scientifiques, la meilleure preuve qu'ils en donnent est qu'ils ne font plus d'impression sur eux-mêmes. Je les en crois, mais je crains bien que la raison n'en soit tout autre qu'ils ne pensent. L'œil mal constitué voit trouble; il en est de même de l'intelligence déformée par une fausse philosophie.

Reste une dernière objection. Si la justice et la bonté de Dieu ne peuvent être incriminées du fait de l'incrédulité des Juifs, du moins sa sagesse et sa science se sont-elles trouvées en défaut. Il n'avait pas prévu ou, l'ayant prévue, Il n'avait pas su empêcher l'infidélité de son peuple. Il l'avait prévue, répond saint Jean, et la prévoyant, il l'avait

permise. Et il le prouve par deux citations du prophète Isaïe que vous venez d'entendre. « Ce passage, dit le célèbre commentateur Maldonat, est un des plus difficiles de tout l'Évangile. » J'espère cependant pouvoir l'éclaircir sans trop de peine.

La première difficulté vient du texte d'Isaïe cité en ces termes par l'Évangéliste : « Dieu a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs, afin que leurs yeux ne voient pas, que leurs cœurs ne comprennent pas. » Ce passage est emprunté au chapitre VI du livre d'Isaïe dans lequel est racontée sa vocation au ministère prophétique. Il voit le ciel s'ouvrir et Dieu lui apparaît dans un temple semblable au temple de Jérusalem.

« Il était assis sur un trône élevé, très élevé. Le bas de ses vêtements s'étendait par tout le temple. Deux séraphins se tenaient devant lui ayant l'un et l'autre six ailes. De deux ils se voilaient la face, de deux ils se couvraient les pieds et des deux autres ils volaient. D'une voix forte et se répondant l'un à l'autre, ils disaient :

« Saint, saint, saint, est le Seigneur, Dieu des armées ;

« Toute la terre est remplie de sa gloire.

« Au bruit de leurs voix les portes tremblèrent sur leurs gonds et le temple se remplit de fumée.

« Alors je dis : Malheur à moi ! Je suis perdu, car je suis un homme aux lèvres souillées et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres également souillées, et c'est Jéhovah, le Dieu des armées, que mes yeux ont vu.

« Mais un des séraphins vola vers moi tenant à la main avec des pincettes un charbon ardent qu'il avait pris sur l'autel. Il m'en toucha la bouche et dit : Vois, ceci a touché tes lèvres. Ton péché n'est plus, ta faute est purifiée.

« Et j'entendis la voix du Seigneur. Elle disait : Qui enverrai-je? Qui ira en notre nom? Et je dis : me voici ; envoyez-moi. Et le Seigneur dit : Va et dis à ce peuple : Entendez et ne comprenez pas ; voyez et ne discernez pas. Endurcis le cœur de ce peuple, bouche ses oreilles, ferme ses yeux, de peur qu'il voie de ses yeux, qu'il entende de ses oreilles, que son cœur comprenne, qu'il se convertisse et que je le guérisse. »

Vous remarquerez que saint Jean cite le prophète avec quelque liberté. Il lui fait dire : « Le Seigneur a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs » tandis que dans le texte d'Isaïe c'est Dieu qui lui ordonne de produire chez les Juifs cet aveuglement et cet endurcissement. Au fond la différence est toute accidentelle et les deux rédactions donnent le même sens. D'un côté, Dieu envoie son prophète porter ses ordres à son peuple, de l'autre il fait que ce peuple ne puisse ni les comprendre ni les exécuter.

Quiconque est familiarisé avec la littérature prophétique de l'Ancien Testament ne croira pas aisément que le prophète Isaïe ait attribué à Dieu une injustice aussi criante, une conduite aussi déloyale. De fait, ce n'est pas ainsi que saint Paul, parlant aux Juifs de Rome qui refusaient de croire à la prédication de l'Évangile, leur fait l'application du même texte et voici comment il le traduit : « Va vers ce peuple et dis-lui : Vous entendrez de vos oreilles et vous ne comprendrez pas ; vous regarderez de vos yeux et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti, ses oreilles se sont endurcies, ils

ont fermé les yeux de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent, qu'ils ne se convertissent et que je les guérisse[1]. »

Ce n'est plus à Dieu mais aux Juifs eux-mêmes, à leur liberté, à leur mauvaise volonté que saint Paul attribue leur incrédulité ; c'est sur eux qu'il en fait peser la responsabilité et la culpabilité. Or saint Paul savait, je pense, son hébreu et plusieurs des Juifs qui l'entendaient à Rome le savaient également. Si donc il avait eu l'audace d'altérer le texte d'un prophète de manière à tourner à leur condamnation un oracle qui contenait, au contraire, leur excuse et leur justification, ses auditeurs n'auraient pas manqué de lui en faire la remarque et le reproche.

Saint Paul, du reste, s'est contenté de citer la version grecque des Septante qui fut terminée au moins un siècle avant l'ère chrétienne et dont les auteurs étaient des Juifs établis dans la ville égyptienne d'Alexandrie. Or, on peut croire que, eux aussi, connaissaient la langue de leurs ancêtres et qu'ils ont traduit exactement le texte du prophète.

1. Act., xxviii, 25-27.

Enfin, Notre-Seigneur lui-même a fait de ce passage une application aux Pharisiens qui refusaient de croire à son enseignement[1], et il l'interprète de la même façon. Saint Jean ne pouvait ignorer ce fait puisqu'il est rapporté par saint Matthieu, saint Marc et saint Luc et dès lors on est en droit de conclure qu'en écrivant : Dieu aveugla, Dieu endurcit le peuple d'Israël, il n'a pu avoir l'intention de corriger son divin Maître et qu'il a compris de la même manière que lui les paroles du prophète.

Ces autorités suffisent, elles font loi pour nous, catholiques. Ce ne sont là cependant que des raisons extrinsèques, et contre les incrédules le problème ne peut être résolu que par l'examen philologique du texte d'Isaïe. Peut-on prouver au nom de la grammaire que ce texte a vraiment le sens raisonnable que je viens de vous exposer ? Oui, et je l'affirme sans crainte d'être contredit par aucun sémitisant. Les langues sémitiques traitent la partie du discours que nous appelons « le verbe » tout autrement que nos langues

1. MATTH., XIII, 14, 15; MARC, IV, 12; LUC, VIII, 10.

indo-européennes. La conjugaison y est moins riche en temps et en modes, mais en revanche chaque verbe y revêt plusieurs formes dont chacune représente une modification du sens fondamental et a sa conjugaison complète et spéciale. Or, dans le texte du prophète Isaïe, tous les verbes « aveugler, endurcir, fermer « fermer les yeux, » boucher « boucher les oreilles », sont employés à une forme verbale complètement étrangère à nos langues indo-européennes, mais fort usitée dans les langues sémitiques et dont la signification est complexe. Appliquée, par exemple, au verbe mourir, elle peut signifier : faire mourir quelqu'un, lui donner la mort, ou bien : laisser mourir quelqu'un quand on pourrait le sauver, ou encore : poser une action qui sera l'occasion de sa mort. On doit juger de la véritable pensée de l'orateur ou de l'écrivain par le contexte, par la nature des choses ou par d'autres circonstances qui la déterminent.

Nous avons un exemple frappant de ce fait philologique dans cette demande du Pater : *Et ne nos inducas in tentationem.* On peut également traduire : Ne nous faites

pas ou ne nous laissez pas succomber à la tentation. Le premier sens est blasphématoire, puisqu'il suppose que Dieu est l'auteur du péché ; le second seul est admissible et universellement admis. C'est ce que j'appelle : juger de la signification d'un terme par la nature des choses, du sujet traité. Il est donc tout naturel d'appliquer la même règle au texte d'Isaïe et alors nous arrivons à ce sens parfaitement acceptable et vrai : Dieu envoie son prophète annoncer sa parole au peuple d'Israël et en même temps, il le prévient que ce peuple ne voudra pas le croire, qu'il se révoltera contre lui et qu'ainsi sa prédication sera l'occasion de l'incrédulité des Juifs de son temps, comme plus tard la prédication de Notre-Seigneur devait l'être pour les Israélites ses contemporains.

Telle est l'explication rationnelle et parfaitement conforme aux règles de la grammaire hébraïque du passage d'Isaïe cité par saint Jean. Veuillez la retenir ; elle pourra vous être utile lorsque, dans la Bible, vous lirez des paroles comme celles-ci : Dieu endurcit le cœur de Pharaon. Dieu est l'auteur

du bien et du mal. Vous traduirez : Dieu permit l'endurcissement du Pharaon d'Égypte, Dieu permet le mal.

On doit cependant ajouter, dans le même ordre d'idées, que les peuples sémitiques font beaucoup plus volontiers que nous abstraction des causes secondes, de l'action des créatures, et rapportent directement à Dieu, la cause première, le mal comme le bien, sans distinguer s'il s'agit de sa part d'une volonté positive ou d'une simple permission, deux actes de la Providence divine qui diffèrent essentiellement.

Je me rappelle avoir rencontré dans la plaine de Damas un jeune paysan Druse avec lequel j'engageai la conversation et auquel je demandai s'il voulait entrer à mon service et m'accompagner à Paris. A ce mot magique, il ouvre de grands yeux tout brillants, me regarde et s'écrie : « Oui, tout de suite. — Es-tu marié ? — Oui — As-tu des enfants ? — Oui. — Alors il faudra quitter ta femme et tes enfants. Qui les nourrira ? » A ces mots le brave homme me fixe avec étonnement, me montre le ciel de la main droite et avec

un sourire qui semblait me reprocher ma naïveté me répond « Ma femme et mes enfants, est-ce que c'est moi qui les nourris ? C'est Allah. »

Le second passage d'Isaïe cité par saint Jean est emprunté au magnifique poème qui s'étend du chapitre quarante-neuvième au chapitre cinquante-troisième de sa prophétie. Le Voyant y chante les humiliations et la gloire d'un homme dans lequel il salue le Serviteur et l'Élu de Jéhovah, le Libérateur et le Sauveur d'Israël, la Lumière et le Docteur des nations. Il nous le montre d'abord méprisé, outragé, flagellé, couvert de crachats, de plaies et de sang, n'ayant plus forme humaine, l'homme de douleurs, le rebut de l'humanité, broyé par la souffrance et mourant pour nos péchés ; puis victorieux de la souffrance et de la mort, exalté, triomphant, recevant les hommages des peuples et des rois, de peuples auxquels il n'avait pas été annoncé à l'avance comme le prophète l'annonçait à l'heure même au peuple d'Israël. C'est alors que sa pensée se reporte sur ses malheureux compatriotes dont Dieu lui a

révélé la future incrédulité ; il s'écrie : « Seigneur, qui a cru à notre prédication ? Et le bras de Jéhovah, à qui a-t-il été révélé ? » Le bras de Jéhovah, c'est-à-dire, l'œuvre par excellence de sa toute-puissance, la rédemption du genre humain par l'Incarnation du Verbe.

Ces paroles d'Isaïe s'expliquent aisément. La difficulté vient du commentaire qu'en fait l'Évangéliste et qu'il applique également au premier texte du prophète déjà examiné. « Les Juifs, dit-il, ne croyaient pas ; ils ne pouvaient pas croire, parce que Isaïe avait prédit leur incrédulité. » Saint Jean paraît bien affirmer que les Juifs n'étaient pas libres de croire ou de ne pas croire, que leur incrédulité était chose nécessaire et que cette nécessité venait justement de la prévision que Dieu en avait eue et de la prédiction qu'il en avait faite par la bouche de son prophète. Et nous voici amenés à la grave question des rapports entre la prescience de Dieu et notre liberté.

Je remarque d'abord qu'aucun Évangéliste n'a insisté plus fréquemment et plus forte-

ment que saint Jean sur la mauvaise foi et sur la culpabilité des Juifs incroyants, mauvaise foi et culpabilité qui supposent évidemment l'usage de leur liberté. On n'est pas de mauvaise foi, on n'est pas coupable lorsqu'on agit nécessairement. Allons-nous donc admettre qu'en terminant cette première partie de son Évangile saint Jean ait effacé d'un seul trait de plume tout ce qu'il avait affirmé précédemment ? Une saine critique n'y consentira jamais pour peu qu'il soit possible de donner à ses paroles une interprétation naturelle d'où cette contradiction soit absente. Or tel est le cas présent. On peut parfaitement traduire le texte de saint Jean : il était certain que les Juifs ne croiraient pas en Jésus ; on ne pouvait pas supposer qu'ils y croiraient puisque leur incrédulité avait été prédite. Il y a en effet contradiction entre supposer, d'une part, un événement prévu, prédit par Dieu et, de l'autre, admettre que cet événement ne se produira pas. Un événement prédit est un événement qui arrivera, non pas nécessairement, mais infailliblement, car la prédiction n'est que la connaissance anticipée de cet événement

et la connaissance suppose son objet. Saint Jean affirme non pas la nécessité, mais la certitude de l'incrédulité et de la réprobation des Juifs. Entre les deux, entre la certitude et la nécessité, il n'y a pas de connexion essentielle et la preuve en est dans la nature de la connaissance que je viens de vous indiquer.

En effet, la connaissance est un acte de l'intelligence, d'une faculté dont l'essence, quand elle fonctionne régulièrement, est de voir son objet tel qu'il est. La connaissance ne crée pas l'objet: c'est l'objet qui produit la connaissance. Le soleil n'existe pas parce que je le vois, mais je le vois parce qu'il existe, et si je le vois brillant, c'est qu'il brille en réalité. Logiquement, la connaissance suit donc l'événement et ne le précède pas. Il serait contraire à la raison de supposer d'abord que le soleil est connu et ensuite qu'il existe. Non, l'ordre rationnel nous oblige à concevoir le soleil d'abord existant et ensuite connu. Il en est de même lorsque la connaissance précède dans le temps un événement qui se produira plus tard. Les Juifs ne

furent pas incrédules à l'égard de Notre-Seigneur parce que Dieu l'avait prédit, mais Dieu l'avait prédit parce qu'ils devaient l'être, et nous devons d'abord concevoir l'incrédulité des Juifs comme existant et devant exister, et ensuite Dieu la prévoyant et la faisant annoncer à l'avance par son prophète.

Il suit de là que la connaissance, qu'elle soit, dans le temps, antérieure, concomitante ou postérieure à un événement, n'en modifie pas les conditions : elle le voit tel qu'il est, elle le laisse libre s'il se produit librement, nécessaire s'il se produit nécessairement. Deux hommes suivent le même chemin : l'un est en pleine possession de ses facultés et marche dans une direction déterminée parce que, après réflexion et délibération, il a résolu d'atteindre le but auquel cette direction conduit ; l'autre est un pauvre insensé mû, entraîné par une idée, un sentiment, une force quelconque dont il n'est pas le maître. Je les regarde, je les vois : ma vision ne change pas la nature de leur acte ; elle ne fait ni n'empêche que cette marche ne soit de la part de l'un un acte libre et de la part de l'autre un acte nécessaire. Et si

maintenant je suppose que j'ai pu connaître cette marche des années ou des siècles avant qu'elle se produisît, cette connaissance anticipée ne changera rien à la nature de l'acte qu'ils accomplissent. Cet acte se produira certainement, puisque je l'ai vu et prévu longtemps à l'avance, mais il restera libre dans un cas, nécessaire dans l'autre.

Ainsi en est-il de nos actions par rapport à la prescience divine : nous agissons tantôt librement, tantôt nécessairement. De toute éternité Dieu voit nos actions telles qu'elles sont, les unes libres, les autres nécessaires ; de toute éternité sa prescience contemple, constate cette nécessité ou cette liberté, mais sans la détruire ni la produire : notre liberté reste parfaitement intacte sous son regard.

La principale difficulté vient en cette question de ce que nous, nous ne pouvons connaître à l'avance et avec certitude que des actes nécessaires, parce qu'ils sont virtuellement contenus dans une cause qui les produira nécessairement. Nous savons ainsi que le soleil se lèvera demain et que cette année, comme les années précédentes, l'hiver fera place au printemps. Les actes que nous pré-

voyons avec une entière certitude ne sont donc jamais des actes libres et nous en concluons instinctivement qu'il en est de même pour Dieu. La conclusion ne sort pas logiquement des prémisses : le raisonnement n'a pas de valeur démonstrative.

Saint Jean fait suivre les deux citations du prophète de cette phrase :

« Ainsi s'exprima Isaïe quand il vit sa gloire et parla de lui. »

Ces mots: « sa gloire, de lui » ne peuvent s'entendre que du Sauveur Jésus. C'est donc Jésus lui-même, c'est sa gloire que le prophète contempla dans la célèbre vision que j'ai rapportée, c'est sa voix qu'il entendit, c'est lui qui l'envoya vers le peuple d'Israël. Or Isaïe affirme avoir vu la gloire de Jéhovah, du Dieu que Jésus appelait son Père, avoir entendu sa voix, en avoir reçu sa mission. Il y a donc identité entre Jésus et son Père, et cette identité ne pouvant être dans la personne, puisque un père et un fils sont nécessairement deux personnes distinctes, elle ne peut être que dans la nature. Jésus et son Père possèdent donc en commun une seule et même nature divine;

Jésus est Dieu comme son Père, le même Dieu que son Père. La réflexion de saint Jean est une nouvelle affirmation de la divinité du Sauveur.

Jésus était le Messie attendu par les Juifs ; ses miracles auraient dû les en convaincre, mais par orgueil, par ambition, par jalousie, par d'autres motifs non moins coupables, ils s'obstinèrent à ne voir en lui qu'un ennemi de Dieu, un instrument de Satan. Tel est le premier fait signalé par saint Jean. Il en est un second qu'il constate avec une égale douleur. A elle seule la doctrine du Sauveur sur sa personne devait suffire à convaincre les docteurs d'Israël de sa mission, tant elle était conforme aux oracles messianiques des Prophètes, à l'enseignement même de la Synagogue et, pour le prouver, il résume brièvement les principales déclarations faites par Jésus dans ses discussions avec les Pharisiens.

« Et pourtant Jésus avait dit bien haut : Qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en celui qui m'a envoyé. »

Voilà bien le Messie tel que l'avaient

annoncé les Prophètes et que les Juifs l'attendaient : un envoyé spécial de Dieu, son ambassadeur par excellence, parlant en son nom, mettant fin au ministère prophétique en complétant la révélation mosaïque ou, comme disait la Samaritaine : « en nous enseignant toutes choses », toutes les vérités qu'il nous importe de connaître pour le service de Dieu et notre salut.

« Qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. »

Voir Jésus c'est savoir par la foi ce qu'il est; savoir ce qu'est Jésus c'est donc aussi savoir ce qu'est Dieu qui l'a envoyé, affirmation qui ne peut être vraie qu'autant que Jésus est Fils de Dieu, Dieu lui-même, parce qu'alors seulement croire en Jésus, Fils de Dieu, c'est croire en Dieu son Père. Le Sauveur affirmait ainsi sa divinité. Or que le Messie dût être Dieu, les Prophètes ne l'avaient pas complètement ignoré. Rappelez-vous seulement ces deux paroles du psalmiste : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur... Je t'aiengendré de mon sein avant l'aurore[1], avant l'existence même du temps, de toute éternité. » « Le Seigneur m'a dit :

1. Ps. cix, 4.

Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui[1]. » La Synagogue interprétait ces oracles du Messie, ses docteurs enseignaient qu'il serait d'une nature supérieure à la nature même des anges, qu'il existait déjà, bien qu'il n'eût pas encore paru en ce monde et que son existence avait précédé l'existence de toutes les créatures. Ce sont là des allusions assez claires à sa divinité.

« Moi, la Lumière, je suis venu en ce monde pour délivrer des ténèbres quiconque croit en moi. »

De toutes les fonctions du Messie, il n'en est peut-être pas qui soit plus fortement accusée et mise en relief dans l'Ancien Testament que celle de Docteur et d'Illuminateur des nations. Vous connaissez ces paroles du cantique de Zacharie à la naissance de son fils Jean-Baptiste. « Dieu nous visite... Il va nous éclairer, éclairer le monde assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. »

« Seigneur, chante le saint vieillard Siméon au jour de la présentation de l'Enfant Jésus au Temple, je l'ai vu de mes yeux, ce

1. Ps. II, 7.

Sauveur que vous avez préparé pour être la lumière des nations et la gloire d'Israël[1]. »

Les Grecs et les Romains eux-mêmes, en parlant du libérateur qu'ils attendaient, disaient que la lumière devait venir d'Orient.

« Quant à celui qui ayant accepté ma parole ne l'observe pas, ce n'est pas moi qui le jugerai, car je suis venu, non pas pour juger le monde, mais pour le sauver.

« Qui me méprise et rejette ma parole a déjà son juge. L'enseignement que j'ai donné suffira pour le juger au dernier jour.

« Car je n'ai point parlé de moi-même. C'est le Père qui m'a envoyé et il m'a prescrit ce que je dois dire et comment le dire.

« Et ce qu'il m'a prescrit, je le sais, c'est la vie éternelle. Ainsi donc ce que j'enseigne, je l'enseigne comme le Père m'a dit de le faire. »

Jésus veut dire Sauveur; c'est le nom donné par Dieu lui-même au Messie. « Marie enfantera un fils, dit l'ange à Joseph, et tu l'appelleras Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » La fonction

1. Luc, II, 30-32.

propre du Messie est donc de délivrer les hommes de la servitude, de la mort du péché et de les conduire à la vie éternelle en leur apprenant à connaître, à aimer et à servir Dieu. C'est là en quelque sorte le leit-motif qui donne leur sens à tous les passages de l'Ancien Testament concernant le Messie, et les docteurs Juifs ne s'en faisaient pas une autre idée. Donc par lui-même le Messie ne condamne personne; il est Sauveur, rien que Sauveur, mais aussi l'unique Sauveur. Par là même, quiconque le rejette et refuse de croire à sa parole, ou, la croyant, omet d'y conformer sa vie, se juge et se condamne lui-même puisqu'il se prive volontairement de l'unique moyen de salut. Or, c'est aussi ce que Jésus a dit de sa personne et de sa mission. Sur ce point encore sa doctrine est en parfaite conformité avec l'enseignement des saintes Écritures et de la Synagogue.

L'apôtre bien-aimé n'ajoute aucune réflexion ne formule aucune conclusion. La conclusion qui ressort de tout ce qu'il vient de dire est trop évidente, trop douloureuse pour son cœur. Les miracles et l'enseignement, les actes et les paroles de Jésus

proclamaient avec évidence qu'il était le Messie.

Mes Frères,

Il me semble utile avant de finir cet entretien de ramener un instant votre attention sur l'importante question des rapports de la prescience divine avec notre liberté. Le sujet est difficile, complexe, troublant; nos intérêts personnels, et des intérêts si graves, y sont engagés. Je n'ai pas la simplicité de croire que les considérations précédemment exposées fassent que l'accord entre cette prescience et notre liberté ne soit plus un mystère. Mais elles suffisent, si je ne me trompe, à établir dans le calme et le repos de l'esprit tout homme dont l'intelligence est assez droite et la volonté assez ferme pour dominer l'impulsion de l'imagination ou de la sensibilité suivre la direction de la raison et de la foi.

Nous sommes libres; c'est une vérité dont il est impossible de douter. Il est également certain que la science infinie de Dieu voit de toute éternité tout ce qui est arrivé et tout ce qui arrivera jamais. Ce sont là les

deux bouts de la chaîne dont parle Bossuet que nous voyons clairement, que nous devons tenir solidement; l'accord entre la prescience de Dieu et notre liberté est ce milieu de la chaîne qui nous échappe parce qu'il est trop éloigné de nous; mais la raison nous démontre que cet accord existe et les réflexions précédentes laissent entrevoir le terrain sur lequel se fait cette conciliation.

Du reste, les ignorants seuls et les irréfléchis peuvent s'étonner de rencontrer le mystère sous leurs pas, surtout lorsqu'il s'agit de la nature, de l'Être suprême et des rapports de l'Infini avec le fini, de l'Éternité avec le temps, du Créateur avec la créature. L'acte le moins raisonnable de la raison est la prétention de tout comprendre et une religion qui promettrait d'écarter le mystère, par le fait même serait, pour tout homme intelligent, convaincue de fausseté.

Il est de toute évidence que Dieu existe et que, par essence même, il est la justice et la bonté. Notre mérite sur la terre est de marcher librement à la lumière de ces grandes vérités sans nous laisser troubler par les ombres qui les environnent, et au ciel

notre récompense sera qu'un jour, tous les voiles tombant, nous contemplerons à découvert la bonté, la beauté, la perfection infinie, le Dieu qu'ici-bas nous ne pouvons qu'entre voir à travers le nuage de la foi.

HUITIÈME LEÇON

L'INFAME MARCHÉ

(Matth., xxvi, 1-5 ; 14-20. Marc, xiv, 1-2 ; 10-17. Luc, xxii, 1-14.)

Mes Frères,

L'incident des païens demandant à s'entretenir avec Jésus et les réflexions de saint Jean sur l'incrédulité des Juifs nous ont forcé d'interrompre le récit des événements qui précédèrent immédiatement la Passion. Nous avons quitté le Sauveur au moment où, le soir du mardi saint, sur le sommet du mont des Oliviers, il donnait aux Douze ses dernières instructions concernant la nature de son royaume, les obligations de ses sujets et leurs éternelles destinées.

Un long silence a suivi ces graves recommandations, si mystérieuses pour les Apôtres. Le poids en est lourd sur leurs âmes novices et leurs pensées errent à l'aventure à travers une foule de questions et de problèmes, dont la solution est réservée à l'Esprit-Saint quand Il leur enseignera toute la vérité[1].

Soudain, ils tressaillent et écoutent : Jésus s'est tourné vers eux et d'une voix plus grave, plus triste, il leur dit :

« Vous le savez, on fera la Pâque dans deux jours. C'est alors que le Fils de l'homme sera trahi, livré pour être crucifié. »

Jésus se tait de nouveau et le silence reprend plus profond, plus morne.

Le Maître enfin se lève, jetant sur la malheureuse cité un regard d'infinie compassion et lentement, d'un pas mal assuré, descend le versant de la montagne dans la direction de Béthanie. Une tristesse mortelle l'a saisi au cœur, la tristesse d'un père qui va donner son sang pour le salut de ses enfants et qui prévoit que, par leur faute, ce sang retombera sur eux en effroyables châtiments.

Quarante-huit heures seulement le sépa-

1. JEAN, XVI, 13.

rent de sa Passion. Il a résolu de les passer dans la prière et de préparer son âme au dur labeur du lendemain en goûtant une fois encore la douceur d'une sainte et fidèle amitié. Lazare, Marthe et Madeleine sont prévenus de son arrivée. Leur accueil est plus empressé, plus cordial, plus affectueux que jamais; on n'y sent plus cependant la joie des séjours précédents. A la villa de Béthanie, les noirs pressentiments par lesquels Dieu souvent nous achemine vers les grandes épreuves assombrissent les fronts et les cœurs.

Pendant ce temps se déroule à Jérusalem le premier acte du grand drame de la Rédemption du monde par le supplice et par la mort d'un Dieu. Un envoyé du grand-prêtre Joseph, surnommé Caïphe, est allé par la ville convoquer les membres du grand Conseil à une assemblée dans son *atrium*, dit saint Matthieu, expression qui semble bien désigner sa résidence personnelle et non la salle habituelle des séances enclavée dans les constructions du temple. Le palais du grand-prêtre était bâti à Jérusalem sur la montagne de Sion;

il possédait en outre une maison de campagne, située au sud, hors et près des remparts, sur une colline que les chrétiens ont appelée depuis le « Mont du mauvais Conseil. » C'est en ce lieu que se serait tenu, d'après la tradition, e conseil du mardi soir. Le fait n'a rien d'invraisemblable. La réunion était extraordinaire et les chefs des différents partis avaient de bonnes raisons pour la tenir secrète : on y déciderait du sort de Jésus.

La circonstance est choisie avec une grande habileté. La jalousie, la haine, l'exaspération des ennemis de Jésus viennent d'être portées à leur paroxysme par son entrée triomphale à Jérusalem, le dimanche précédent, par le coup d'autorité qu'il accomplit le lendemain en chassant du temple les changeurs, vendeurs et acheteurs, enfin et surtout par l'audace avec laquelle en présence d'une foule immense de pèlerins, parmi lesquels des étrangers et des païens, il a bien osé, lui, le fils d'un charpentier, les traîner au pilori, eux, les chefs du peuple de Dieu et mettre à nu leur orgueil, leur ambition, leur avarice, leur mauvaise foi, leur immoralité, tous

leurs vices, les appelant : voleurs, menteurs, hypocrytes, insensés, ignorants, guides aveugles, serpents, race de vipères, meurtriers des saints, fils d'enfer, sépulcres remplis de pourriture et de corruption. Ces reproches trop mérités se sont enfoncés dans leurs âmes comme le fer rouge dans la chair qu'il marque d'une tare indélébile. Une parole retentit sans cesse à leurs oreilles : vengeance, et vengeance par la mort.

La séance est ouverte et les trois chambres sont représentées par leurs membres les plus influents. Le grand-prêtre est de droit président de l'assemblée. Il se lève donc et rappelle à ses collègues qu'il y a trois mois la prétendue résurrection de Lazare a mis le comble à l'audace de Jésus de Nazareth et à l'enthousiasme du peuple à son égard; qu'à cette époque et sur sa proposition à lui Caïphe, ils ont décrété la mort de l'ennemi d'Israël et du blasphémateur de Jéhovah ; que le zèle de la loi et du bien public a seul dicté leur sentence ; que les événements des jours précédents et de la présente journée n'ont fait qu'aggraver la situation et qu'ainsi il est

urgent d'exécuter au plus tôt l'arrêt qu'ils ont prononcé.

De longs applaudissements et des cris de joie accueillent ce discours. Ce n'est plus une assemblée de juges, mais une meute d'assassins auxquels on vient enfin de livrer une proie longtemps convoitée. Cependant quelques-uns des membres du Conseil, dont l'âge et la considération ne permettent pas qu'on leur impose silence, font observer qu'il serait imprudent d'exécuter, d'arrêter même Jésus de Nazareth pendant les fêtes de la Pâque. Les Galiléens sont nombreux à Jérusalem ; ils prendront sans doute fait et cause pour leur compatriote et entraîneront dans leur parti la plupart des Juifs étrangers qui ne le connaissent que par sa réputation de prophète et de thaumaturge. Une émeute est à craindre.

De plus, le procurateur Ponce-Pilate, venu, selon l'usage, de Césarée à Jérusalem, occupe avec ses troupes la forteresse Antonia. Au moindre soulèvement il interviendra et l'on sait que toute intervention se termine par quelques milliers de têtes tombant sous le glaive des légionnaires. La prudence conseille

donc d'attendre la fin des solennités pascales et le départ des étrangers. Encore faudra-t-il s'emparer de Jésus en secret et à l'improviste, de peur qu'il n'ait le temps de s'enfuir et de réunir ses partisans. Le conseil paraît sage, et, la crainte l'emportant sur la haine, on décide d'attendre. Jésus mourra après la Pâque, dans dix ou douze jours seulement.

C'est le moment où, sur le Mont des Oliviers, Jésus dit à ses Apôtres :

« La Pâque aura lieu dans deux jours. Je mourrai dans deux jours, je serai crucifié dans deux jours. » Étant le véritable agneau pascal et devant, par sa mort, en accomplir le sacrifice figuratif, il a résolu de mourir au temps où l'agneau sera immolé par toutes les familles israélites. Plusieurs fois déjà, les chefs du pharisaïsme et de la classe sacerdotale ont décidé de le saisir, de le juger et de le condamner séance tenante. Chaque fois, sans effort, en s'éloignant avec calme, il s'est échappé de leurs mains. Aujourd'hui ces mêmes sanhédrites décrètent qu'il mourra dans dix jours seulement ; Jésus dit : « Je mourrai dans deux jours », et dans deux jours il meurt, montrant par là qu'il connaît

l'avenir, qu'il en est le maître, que nul ne peut lui donner la mort qu'il ne le veuille et, qu'entre ses mains, la vie est comme un manteau qu'il dépose et reprend à volonté.

Pendant ces délibérations du grand Conseil, un homme du peuple parcourait à pas rapides les rues de Jérusalem ; ses yeux inquiets, ses traits durs et contractés, ses mouvements brusques trahissent la hâte d'en finir avec un projet qui lui pèse comme un fardeau et l'attire comme un appât. Il traverse la partie sud de la ville, sort par la porte de Bethléhem, arrive à la maison du grand-prêtre, se fait connaître et obtient aussitôt d'être reçu par Caïphe et les princes des prêtres. Je sais, leur dit-il, que vous cherchez à vous emparer de Jésus.

« Combien voulez-vous me donner et, moi, je vous le livrerai. »

A ces paroles, les Pontifes ne peuvent retenir une explosion de joie ; ils savent quel est l'homme qui leur parle : nul mieux que lui ne connaît les habitudes de Jésus, ses usages de jour et de nuit ; mieux que personne il saura choisir le moment et l'endroit

où l'on pourra le saisir en secret et sans nul rassemblement. Ils acceptent aussitôt et, à l'instant même, on débat le prix dont sera payée l'arrestation de Jésus comme se débat sur le marché le prix de vente d'un animal ou d'un esclave. Les princes des prêtres comprennent qu'ils sont les maîtres de la situation, que leur complice s'est trop avancé pour pouvoir reculer, et tout ce que celui-ci peut obtenir d'eux, c'est une somme de trente sicles d'argent, environ cent francs de notre monnaie qu'il faut décupler si l'on tient compte de la valeur actuelle de l'argent, et encore cette somme ne lui sera-t-elle comptée que lorsqu'il aura amené aux princes des prêtres leur ennemi pieds et poings liés.

« Israël, mon peuple, avait dit Dieu cinq cents ans auparavant par la bouche du prophète Zacharie, Israël, mon peuple, veux-tu me payer mes services, à moi ton Pasteur ? Et le peuple compta trente pièces d'argent. Et le Seigneur dit au Prophète : Jette dans la boutique du potier du temple ce beau prix auquel ils m'ont apprécié, moi et mes services[1]. » Cette somme est une insult

1. Zach., xi, 12, 13.

et une dérision : trente sicles d'argent, c'est le prix d'un esclave, mais l'Homme-Dieu n'a-t-il pas voulu se faire esclave par amour pour nous, et nos péchés ne l'ont-ils pas rendu aux yeux des hommes moins qu'un esclave ?

Dès qu'on est tombé d'accord, le grand-prêtre mande les chefs de la police du temple, présents dans le palais à l'occasion de l'assemblée, leur montre l'homme qu'ils devront suivre quand le moment sera venu de s'emparer de Jésus et leur donne l'ordre de mettre alors à sa disposition une escorte de soldats et de valets.

L'homme du peuple se retire alors et ne songe plus qu'à saisir ou à faire naître l'occasion d'exécuter l'infâme marché.

Saint Matthieu, saint Marc et saint Luc, après avoir raconté en quelques mots seulement la scène que je viens d'essayer de mettre vivante sous vos yeux, ajoutent cette réflexion si poignante dans sa simplicité :

« Il s'appelait Judas, on le surnommait l'Iscariote, et il était l'un des Douze, »

Des douze privilégiés choisis par le Dieu fait homme pour être, pendant son séjour

au milieu de nous les témoins de toutes ses actions, les amis de son cœur, les confidents de tous ses secrets, les premiers à la participation de ses bienfaits ; après sa mort, ses représentants et ses fondés de pouvoirs sur la terre ; au ciel, les princes de sa cour. Voilà celui qui l'a trahi.

Judas, sans doute, avait quitté Notre-Seigneur et les Onze au moment où, parvenus au bas de la montagne des Oliviers, ils tournèrent à gauche vers Béthanie; pour lui, il prit à droite la route de Jérusalem et son départ n'éveilla aucun soupçon, sa charge l'obligeant à de fréquentes absences.

Pendant que se trame l'odieux complot, Jésus est à Béthanie; il en voit, il en suit toutes les phases et au moment où se conclut l'odieux marché qui le livre, qui le vend à ses ennemis pour le prix d'un esclave, une large blessure s'ouvre dans son cœur, mais il garde pour lui seul son secret et sa douleur. Quelques heures après, Judas arrive. Lazare, Marthe et Madeleine, les Onze, Jésus lui-même lui font l'accueil ordinaire; mais comme ils sont tristes, inquiets! Le traître seul paraît calme, satisfait. Pour

réussir il lui faut faire bonne contenance, et il en a le triste courage.

Renan, dans son roman de la *Vie de Jésus,* a pris la défense de Judas. Vous n'en serez pas étonnés ; il avait pour cela des raisons personnelles. « Nous sommes convaincus, dit-il, que les malédictions dont on l'accable ont quelque chose d'injuste. Il y eut peut-être dans son fait plus de maladresse que de perversité [1]. » Je regrette que l'auteur de ces lignes ne vous dise pas en quoi consista cette maladresse ; pour moi, je cherche vainement à la découvrir dans la conduite de l'apôtre félon : je n'y vois qu'une perversité dans laquelle se réunissent les crimes et les vices que le monde lui-même juge le plus sévèrement : égoïsme, cupidité, vénalité, injustice, ingratitude, cruauté, lâcheté, trahison.

Vous ne trouverez sous la plume des Évan gélistes aucun reproche, aucune invective à l'adresse de Judas, pas une parole de colère ou d'indignation. Leur témoignage à l'endroit du traître n'en est que plus recevable et même, abstraction faite de l'inspiration des

1. *Vie de Jésus*, p. 395.

Évangiles, une critique raisonnable ne saurait mettre en doute sur ce sujet leur sincérité et leur véracité. Or il est un point sur lequel ils nous ont parfaitement renseignés. Judas avait la passion de l'argent, et pour la satisfaire il poussa l'abus de confiance jusqu'à détourner à son profit une partie des sommes destinées à l'entretien du Sauveur et de ses Apôtres; le mensonge et l'hypocrisie au point de simuler, pour le soulagement des pauvres, un zèle qu'il n'avait que pour son propre bien-être, afin de provoquer en leur faveur des aumônes dont il se serait approprié une large part. « C'était un voleur », dit saint Jean[1]. Les Évangélistes nous laissent encore entendre qu'en cela il ne suivait pas seulement une inclination naturelle, mais cédait aux conseils de Satan trop heureux de trouver un complice jusque dans l'entourage le plus intime de l'homme en qui il reconnaissait son ennemi le plus redoutable.

Il ne me semble pas impossible, partant de ces données, de retracer le chemin suivi par le traître depuis sa première défaillance au service du Sauveur jusqu'à la consommation

1. JEAN, XII, 4-6.

de l'odieux forfait. Nous marchons ici-bas entre deux forces ennemies qui se disputent l'empire de notre âme et la direction de notre liberté : la conscience qui nous répète : fuis le mal et fais le bien, le bien c'est la vertu ; la passion qui nous crie : le bien c'est le plaisir, jouis de la vie, fais ce que veux. Dieu et les anges, ses envoyés, appuient de leurs inspirations les ordres de la conscience; Satan et les démons, ses émissaires, renforcent de leurs suggestions les conseils de la passion.

Ces deux forces agirent sur tous les Apôtres. On sait assez quelles faveurs temporelles les Israélites attendaient du Messie. Les Apôtres sont nés, ont vécu dans ce milieu. Ils viennent au Sauveur l'esprit imbu de tous les préjugés, le cœur épris de toutes les espérances de leurs contemporains, et Satan a trop d'intérêt à entraver la mission de Jésus pour ne pas les pousser dans cette voie. Jésus cependant ne prêche qu'humilité, pauvreté, renoncement. Ils ne comprennent pas et jusqu'à la fin aucun d'eux ne comprendra pleinement l'enseignement du Maître sur la nature de son royaume et la pratique des

vertus, qui en ouvrent l'entrée et permettent d'y persévérer.

Cependant onze d'entre eux ont le courage de repousser les suggestions de l'ennemi, de tenir les yeux ouverts à la lumière, de croire ce qu'ils voient. Or ce qu'ils voient, c'est que Jésus est le Saint de Dieu, le Thaumaturge de Dieu, l'Envoyé de Dieu. Sa conduite, son enseignement ne répondent nullement à l'idée qu'ils se font du Messie; ils en sont plutôt la contradiction. N'importe, Jésus affirme qu'il l'est; cela suffit, ils l'en croient sur parole, assurés qu'ils sont par ses miracles et par ses vertus surhumaines qu'il ne saurait les tromper, et nous donnant ainsi l'utile exemple d'un attachement inébranlable à la vérité connue, révélée par Dieu, malgré les ombres plus ou moins épaisses qui l'enveloppent aux regards de notre raison.

Leurs intelligences s'ouvrent progressivement aux affirmations si nouvelles alors, si déconcertantes par lesquelles Jésus enseigne sa filiation divine, l'unité de sa nature avec la nature de Dieu son Père; l'idée de sa propre divinité se dessine, prend corps dans leurs esprits : ils la confessent enfin avec

Pierre, leur chef, près d'une année avant la Passion. La pensée d'un royaume terrestre les hante toujours, mais ils l'attendent sans repousser les austères leçons de leur Maître, bien résolus de le suivre partout où il les conduira, et c'est ainsi qu'en se dépouillant peu à peu de leurs préjugés et en acceptant la lumière au fur et à mesure qu'elle brille à leurs yeux, ils se préparent à la transformation complète que l'Esprit-Saint doit opérer en eux.

Judas marche par une route opposée. Il a suivi Jésus comme les autres Apôtres, parce qu'il espère trouver en lui le Messie tel que l'attendent les Juifs, un Messie puissant et riche, grand distributeur d'honneurs et d'argent. Mais, à l'encontre de ses compagnons d'apostolat, il fait de cette ambition une idée qu'il ne consentira pas à modifier et à laquelle tout devra s'adapter et céder. L'enseignement et les exemples de Jésus glissent sur son âme sans y pénétrer, ses miracles sont uniquement à ses yeux la preuve que son maître peut, s'il le veut, réaliser l'heureux et brillant avenir qu'il attend

à son service. Sa fidélité et son attachement sont à ce prix. Il rejette les paroles du Sauveur, les inspirations de la grâce, les avertissements de sa conscience qui lui reprochent sa conduite ; il n'écoute plus que les conseils de l'orgueil et les suggestions de Satan. C'est pourquoi une année avant sa Passion, Jésus déclare qu'il est un « démon[1]. »

Ses espérances tardant à se réaliser, il se dédommage comme il peut en puisant à son profit dans le petit trésor dont il a la garde. Les ressources n'en sont pas considérables, mais, faute de mieux, il prend ce qu'il trouve, en jouit dans le présent et compte sur l'avenir, car il espère bien qu'un jour Jésus sera roi d'Israël, Israël roi du monde, et lui, Judas, au premier rang dans ce royaume.

Cependant plus le temps s'écoule et moins les événements se déroulent au gré de ses désirs. La résurrection de Lazare, le regain de popularité dont elle est l'occasion pour Jésus, l'entrée triomphante à Jérusalem lui rendent un peu d'espoir, mais voici que deux jours après Jésus annonce à bref délai la

1. JEAN, VI, 71.

ruine du temple et de la ville sainte, le renversement du royaume d'Israël, sa propre mort sur une croix. Évidemment il ne peut fonder aucun espoir sur son maître. Que faire? Quel avenir l'attend? Il ne prévoit qu'humiliation, pauvreté, dénûment, une condamnation à mort peut-être, comme disciple du Nazaréen. Tous ses beaux projets s'écroulent, c'est l'effondrement de toute sa vie. Et le coupable, quel est-il? Jésus. Il n'a pas su comprendre son temps, faire les concessions nécessaires aux idées du jour; son entêtement à poursuivre un idéal messianique impossible à réaliser a causé son malheur, le malheur de ceux qui l'ont suivi et qui méritaient mieux.

On conçoit que dans ces dispositions la pensée de son odieux forfait lui soit venue d'elle-même et lui ait été suggérée par Satan. Jésus n'a-t-il pas dit qu'il serait livré à ses ennemis? C'est donc qu'il y consent et dans tous les cas, d'une manière ou d'une autre, la chose doit avoir lieu. Et puis les ennemis de Jésus sont les puissants du jour; demain leur autorité grandira de tout l'éclat de leur victoire sur le prophète et le thau-

maturge. Il importe donc de se ménager leur faveur et leur appui. Qu'adviendra-t-il du prisonnier ? Judas y songe à peine, absorbé et emporté qu'il est par la passion. Jésus a tant de fois déjoué les projets homicides des Pharisiens et des prêtres. Il a même dit que personne ne pouvait lui enlever la vie malgré lui. S'il meurt, ce sera sa faute.

Sans doute l'apôtre ne dut pas accepter toutes ces pensées dès qu'elles se présentèrent ni en venir du premier coup à la résolution finale. Mais Satan veillait, lui remettant sans cesse sous les yeux sa situation désespérée, et lui montrait comme l'unique moyen d'en sortir un projet dont il lui dissimulait les funestes conséquences et lui faisait valoir les grands avantages. Judas l'écouta d'abord d'une oreille étonnée, puis complaisante et enfin lui ouvrit son âme, ce sanctuaire intime de notre âme qui est nous-mêmes parce que là réside notre liberté. Satan y entra[1], en prit possession et le crime le plus abominable, la plus infâme trahison fut résolue.

1. Luc, xxvi, 2.

Tel est, on peut du moins le supposer raisonnablement, le drame qui se joua dans la conscience de l'Iscariote, la crise dans laquelle il succomba. Son forfait lui rapporte peu. Mais il est né d'une famille pauvre et les pauvres se contentent de peu. Il accepte du reste ce qu'on veut bien lui remettre et les chefs du Grand Conseil, ayant déjà donné l'ordre à quiconque connaîtrait le lieu de la retraite de Jésus de le prendre et de le leur amener[1], ne devaient pas se croire obligés de récompenser par une gratification extraordinaire un acte qui pour tout Israélite était à leurs yeux un devoir. La somme était en outre pour un homme de la condition de Judas une petite fortune et l'on voit des consciences se vendre à moindre prix.

La trahison de Judas suppose une telle perversion du sens moral, elle renferme tant de crimes dans une seule faute qu'elle se détache avec un relief unique sur le triste tableau des iniquités humaines et qu'elle n'a cessé, qu'elle ne cessera pas de provoquer l'horreur et l'exécration de toutes les

1. JEAN, XI, 56.

consciences honnêtes. Je crois cependant qu'elle a son explication dans les lois ordinaires de la psychologie criminaliste et les observations précédentes en sont la preuve.

Lorsqu'on réfléchit on reste étonné, effrayé de l'abîme où peut conduire une passion qu'on a laissée envahir l'âme tout entière. Voyez la passion du jeu, la passion de l'avarice, la passion de la volupté, la passion des honneurs, la passion du pouvoir, la passion antireligieuse, il n'est pas d'excès où ne se porte quiconque s'en est un jour laissé dominer. Une heure vient où l'honneur, le bonheur, la vie même d'un père, d'une mère, d'un mari, d'une femme, d'enfants, d'amis, sont sacrifiés sans hésitation ni remords, avec un cynisme et un sang-froid qui font peur. Des centaines et des milliers de victimes innocentes dont il ignore même le nom, dont jamais il n'a reçu la moindre marque d'égards, le plus léger dommage, sont vouées à la misère et à la mort pour peu que les ruines de leur bonheur ou leurs cadavres paraissent un piédestal nécessaire pour élever et soutenir la fortune d'un politique ambitieux. Les plus horribles blasphèmes,

les plus odieux sacrilèges, les profanations les plus abominables du corps et du sang de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie ont été plus d'une fois exigés par la franc-maçonnerie pour s'assurer l'absolu dévouement de ses adeptes et leur garantir sa protection.

Ne voit-on pas souvent des préjugés, des idées fausses devenues, par orgueil ou par imprudence à les entretenir, des idées fixes; ne voit-on pas des désirs coupables arrivés par la même voie à l'état d'obsession, produire les désordres les plus graves, la perte de la foi et des mœurs, l'apostasie, la révolte contre l'Église, la haine de Dieu, la violation des droits et des serments les plus sacrés?

Le crime de Judas est un fait de cette nature, plus coupable, il est vrai, parce que l'apôtre avait reçu plus de bienfaits de la part de son divin Maître, plus impressionnant surtout, parce qu'il s'attaque directement à la personne d'un Dieu visible, tangible, accessible à nos sens par l'humanité qu'il a revêtue; mais il ne faut pas oublier que Notre-Seigneur, tout en laissant transparaître l'éclat de sa divinité, en modérait le rayonnement de

manière à ne pas faire violence à la liberté de ceux qui le voyaient et l'entendaient.

La trahison de Judas renferme donc une leçon qu'il est toujours utile de méditer. Elle nous apprend que nos passions, lorsque la volonté n'en tient plus les rênes, sont des bêtes féroces affamées et déchaînées qui déchirent et dévorent tout ce qu'elles rencontrent; qu'il est trop tard de lutter contre elles quand, déjà installées en maîtresses au centre de l'âme, elles se sont emparées de toutes ses puissances en détournant toutes les énergies à leur unique profit pour les concentrer vers le but criminel qu'il leur faut atteindre à tout prix, et, par là même, qu'il importe, dès que l'une d'elles montre quelque velléité de domination, de la réfréner, de l'affaiblir en lui retranchant l'aliment qui la développe et la fortifie, dût ce retranchement nous coûter les sacrifices les plus pénibles, « la perte de la main droite, dit Notre-Seigneur, de l'œil ou du pied droit, car il vaut infiniment mieux pour nous entrer manchots, aveugles ou boiteux, dans le royaume des cieux, que d'avoir tous nos membres et d'être jetés, corps et âme, en

compagnie de Judas, dans le feu de l'éternelle géhenne ».

Avant de poursuivre notre récit, nous devons dire quelques mots d'une question débattue entre exégètes depuis les premiers siècles du christianisme et qui probablement le sera longtemps encore : Quel jour Notre-Seigneur célébra-t-il la dernière Pâque avec ses Apôtres? Il est certain que ce fut le jeudi. Mais ce jeudi était-il le 13 ou 14 Nisan? Là est toute la difficulté. La première date s'accorde mieux avec l'Évangile de saint Jean, mais elle paraît contredite par les Synoptiques et l'on s'explique mal que Jésus se soit affranchi d'une des prescriptions les plus graves de la loi, qui ordonnait de manger l'agneau le 14 après le coucher du soleil, c'est-à-dire, selon la manière de compter des Juifs, au commencement du 15, premier jour de la semaine pascale. Les trois premiers Évangiles plaident en faveur du 14, mais, outre qu'il faut alors les concilier avec le quatrième, il semble difficile d'admettre que Jésus ait été crucifié le 15, en raison de la grande solennité de ce jour.

Je ne fais qu'indiquer la question. Elle est fort complexe et une *Leçon* suffirait à peine à vous exposer, avec les raisons pour et contre, les différents systèmes imaginés par les commentateurs. Je dirai seulement qu'à mon avis l'explication la plus satisfaisante est celle que proposa, il y a quelque trente ans, un savant Israélite, converti au christianisme et professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg[1]. Il pense qu'en cette année la Pâque tombait un samedi et qu'ainsi le jeudi précédent était le 13 Nisan. Or, d'après un usage introduit par les Pharisiens, chaque fois que la Pâque coïncidait avec le Sabbat, l'immolation de l'agneau pascal était avancée de vingt-quatre heures; elle avait lieu le 13 au lieu du 14, et cela afin d'assurer le repos sabbatique, qui commençait le vendredi soir avec la nuit.

En effet, sans cette mesure, on aurait dû sacrifier et faire rôtir tous les agneaux de la Pâque dans l'après-midi du vendredi 14. L'immolation ne commençait guère avant trois heures et, pour un grand nombre des victimes, elle se faisait au temple où les

1. M. Chwolson.

chefs de famille étaient admis par escouades successives. Les derniers ne devaient rentrer chez eux que bien peu de temps avant la fin du jour, et dès lors il était à craindre que le travail de la cuisson de l'agneau se prolongeât au delà du coucher du soleil, ce qui eût été une violation du sabbat.

La victime immolée le jeudi pouvait être mangée le jour même ou le lendemain seulement. Les deux systèmes étaient en usage; Jésus suivit le premier et ses ennemis préférèrent le second. C'est pourquoi ils refusèrent le vendredi d'entrer dans le prétoire de Pilate, pour ne point contracter une souillure légale, ayant encore à manger la Pâque.

Telle est l'opinion que nous adoptons parce qu'aucune autre ne concilie d'une manière aussi naturelle les différentes données des Évangélistes. Revenons maintenant à Béthanie.

La journée du mercredi se passa pour Jésus et les Apôtres calme, recueillie, dans la maison de Marthe et Marie. Les Juifs venus pour la Pâque remplissent la petite ville et les bourgs environnants. La nature est en plein renou-

veau : le soleil verse à flots la lumière, la chaleur et la vie; les arbres vêtus de leur premier feuillage font de la campagne une oasis de fraîche et reposante verdure; les fleurs ouvrent leurs calices et offrent aux passants les prémices de leurs parfums; les oiseaux jettent dans l'air leurs notes les plus gaies; les pèlerins chantent les psaumes de l'allégresse et la voix perlée des enfants redit à tous les échos : Alleluia! Voici la Pâque! Alleluia! Alleluia!

Ces démonstrations de la joie universelle pénètrent jusqu'à l'intérieur de la villa de Béthanie et tombent sur les cœurs attristés de ses hôtes et de ses habitants, comme la pointe acérée du fer qui déchire et qui blesse. Une seule pensée absorbe tous les esprits et nul n'ose la formuler. Le Maître a dit : « Dans deux jours je mourrai ; dans deux jours, je serai crucifié. » Disciples et amis redoublent de prévenances, de délicatesse, d'attentions, ne pouvant croire à cette étrange prédiction, la repoussant comme un cauchemar, essayant de se persuader qu'elle cache un mystère qu'ils ne comprennent pas. Jésus se montre plus tendre, plus aimant que jamais, évitant de

laisser voir la tristesse et les tortures de son divin Cœur. Il n'a pour tous que des paroles de consolation et d'encouragement, des regards de pitié compatissante et d'un héroïque pardon, s'il veut se repentir, pour Judas, pour le traître qui le suit partout cherchant à deviner ses projets afin d'exécuter plus sûrement sa trahison.

Marie, sa Mère bien-aimée, est-elle à Béthanie? Je n'en puis douter, car, pour elle aussi, son heure est venue, l'heure du sacrifice le plus déchirant que jamais Dieu ait demandé à une mère, du sacrifice qu'elle accepta en pleine connaissance de cause le jour où elle consentit à devenir la Mère du plus aimable, du plus aimant, du plus aimé des fils et en même temps de l'homme de toutes les douleurs et de toutes les ignominies, de l'homme victime des crimes du genre humain et de la trop juste vengeance d'un Dieu offensé. Elle est venue pour elle l'heure du cruel enfantement qui, en brisant son cœur maternel au pied du gibet de son Fils expirant, va nous engendrer à la vie du ciel.

Après le repas du soir, l'entretien se

prolonge au delà des limites ordinaires. La séparation est si proche et tous voudraient tant la retarder! Jésus se retire enfin. Resté seul, il tombe à genoux, s'offre en victime pour nous et, quand le soleil se leva, il le trouva priant encore et traitant avec son Père de notre salut et de notre bonheur. C'était le jeudi 13 Nisan, correspondant à l'un des premiers jours de notre mois d'avril. Tous les Israélites en s'éveillant, ont redit avec joie : La Pâque, la Pâque! Elle commence le soir même, après le coucher du soleil, par l'immolation de l'agneau pascal et durera une semaine entière, pendant laquelle on ne mangera que du pain sans levain, et c'est pourquoi saint Luc appelle ce jeudi « le jour », saint Marc, et saint Matthieu « le premier jour des azymes ».

L'agneau ne doit pas avoir moins de huit jours ni plus d'un an, être sans défaut et d'une blancheur immaculée. L'usage est de le choisir quatre jours à l'avance. Jésus l'a peut-être fait, et la douce et blanche victime attend à Béthanie, près de lui et comme lui, l'heure de l'immolation.

Dans le courant de la matinée, le divin Maître rappelle à ses Apôtres le grand devoir de la journée; puis, s'adressant à Pierre et à Jean :

« Préparez, leur dit-il, le repas pascal.

« Maître, répondent-ils, où voulez-vous que nous le préparions? »

La demande concerne seulement la maison choisie par le divin Maître, car l'agneau pascal ne peut être immolé et mangé qu'à Jérusalem.

« Allez à la ville; en y entrant vous trouverez un homme portant une cruche d'eau; suivez-le dans la maison où il entrera.

« Là vous direz au chef de famille : Voici ce que le Maître vous fait dire : Mon temps est proche et c'est chez vous que je veux faire la Pâque. Avez-vous une salle où je puisse la manger avec mes disciples?

« Il vous montrera une chambre haute, spacieuse, préparée à cet effet. »

Pierre et Jean partent et Judas les suit d'un œil jaloux, dépité. Sa charge le désigne tout naturellement pour veiller à ces préparatifs, et non seulement le Maître l'en écarte mais il n'indique ni l'endroit où est située la

maison qu'il a choisie, ni le nom du propriétaire. La réunion du soir pouvait cependant lui fournir une occasion favorable d'accomplir son dessein. Mais ne sachant où elle aura lieu, il n'aura le temps de prévenir ni les princes des prêtres, ni la police du Temple. C'est précisément ce que Jésus veut. La Cène doit être le repas des adieux suprêmes, la manifestation de son amour pour nous. Il ne faut pas qu'elle soit troublée.

Pierre et Jean entrent à Jérusalem par la porte de l'Orient et après avoir contourné le versant méridional de la colline d'Ophel au sud du Temple, se croisent avec un serviteur revenant de la piscine de Siloë et portant sur sa tête, suivant l'usage, une grande cruche d'eau, car il en faut beaucoup pour les ablutions de la fête. La rencontre est fortuite pour eux, mais Jésus l'avait voulue après l'avoir prévue par sa science infinie. Tel est le sens obvie du texte évangélique et il faut lui faire violence pour admettre, entre le Sauveur et le maître de la maison, un accord préalable en vertu duquel le serviteur aurait attendu les Apôtres dans un endroit

déterminé. Nous avons vu tout récemment un fait de même nature quand Notre-Seigneur envoya le dimanche des Rameaux deux de ses disciples de Béthanie à Bethphagé chercher une ânesse et son ânon[1].

Pierre et Jean suivent le serviteur, gravissent derrière lui la pente abrupte de la montagne de Sion et, à leur grande surprise, le voient entrer dans une maison de belle apparence distante d'une centaine de mètres des palais d'Anne et de Caïphe, les ennemis mortels du Sauveur. Jésus cherche-t-il donc la mort?

On croit que la maison appartenait à la famille de Marc ou Jean Marc, auteur du deuxième Évangile, cousin ou neveu de saint Barnabé, compagnon de saint Pierre et de saint Paul et baptisé par saint Pierre qui l'appelle son fils[2]. Le chef de famille avait-il été prévenu secrètement à l'avance par le Sauveur de son intention? On peut le croire; autrement la salle aurait pu se trouver retenue par d'autres convives. Les habitants de Jérusalem pratiquaient en la circonstance une

1. Voir Année 1906, 7e Leçon, p. 219 et suiv.
2. I Pierre, iv, 13.

large hospitalité, en prêtant ou en louant aux pèlerins tout local pouvant convenir à la célébration de la Pâque.

Les deux Apôtres entrent dans la maison à la suite du serviteur et à la manière dont ils parlent au chef de famille, on ne peut guère douter que celui-ci ne soit un disciple de Jésus.

Il les conduit à l'étage supérieur et leur montre la grande et belle salle qui sert aux réceptions, aux réunions de famille et aux repas solennels. Elle est richement ornée et tout y est préparé pour le festin pascal. Pierre et Jean s'en vont alors au temple et en reviennent avec l'agneau qu'ils ont immolé. Un verset de saint Marc [1] semble supposer qu'ils eurent encore le temps de se rendre à Béthanie avant le coucher du soleil et de dire au divin Maître : Venez, tout est prêt.

Oui, venez, Sauveur Jésus, tout est prêt pour votre immolation mystique et pour votre immolation sanglante. Oh oui ! venez, Sauveur Jésus, venez au Cénacle, venez au Calvaire. Nous sommes bien coupables, mais si

1. Marc, xiv, 17.

malheureux! Il faut votre sang pour laver nos souillures, vos souffrances pour assurer notre bonheur, votre mort pour nous rendre la vie. Il nous faut l'aliment de votre corps et de votre sang pour nous soutenir dans le rude pèlerinage à travers cette vallée de larmes.

Venez, tout est prêt! parole crucifiante que Jésus et Marie seuls comprennent! Le Fils embrasse une dernière fois sa mère avec l'effusion d'une tendresse toute divine, lui donne une bénédiction suprême de cette main dans laquelle elle voit déjà une large plaie ouverte, saignante, et, avec les sentiments du Fils le plus humble et le plus soumis, lui demande la permission de mourir pour nous. Les yeux de la pauvre Mère s'emplissent de larmes, mais d'une voix ferme elle répond : « *Fiat mihi secundum Verbum tuum.* »

Jésus alors bénit l'heureuse et sainte famille qui tant de fois lui donna une si affectueuse, si généreuse hospitalité. Des larmes coulent de tous les yeux : ce départ ressemble si fort à une séparation définitive ! Partons, dit enfin Jésus à ses Apôtres, et il s'éloigne. Marie, immobile et silencieuse, le suit du regard, un regard d'une tendresse infinie et d'une

tristesse à en mourir, et ce regard disait : Allez, mon Fils, allez et donnez votre sang, tout votre sang pour les hommes que vous voulez sauver et que je veux sauver avec vous. Allez, mon Fils, allez et mourez sur la croix : c'est pour cela que je suis votre Mère, pour cela que vous êtes mon Fils. Jésus, déjà loin, se retourne, regarde encore une fois sa très sainte Mère et disparaît.

Et nous aussi, mes Frères, regardons Marie, compatissons à sa douleur; c'est pour nous qu'elle souffre. Saluons notre Mère avec le respect, la reconnaissance et l'amour que commande la plus grande infortune unie à la plus haute sainteté et au plus héroïque dévouement. Nous ne la reverrons plus qu'au pied de la Croix.

NEUVIÈME LEÇON

LA PAQUE DES JUIFS

Mes Frères,

La suite de l'Évangile m'amène à vous raconter comment Notre-Seigneur célébra la dernière Pâque avec ses Apôtres et ensuite se rendit au Calvaire pour y offrir le sacrifice de sa vie, en expiation de nos péchés, sur l'autel de la Croix. Ces graves événements ne peuvent être bien compris si l'on ignore les faits providentiels de l'histoire d'Israël auxquels ils se rattachent et, pour ce motif, je crois utile de consacrer cette Leçon à vous exposer l'origine de la Pâque des Juifs, la manière dont elle était célébrée en Palestine au temps du Sauveur, et le symbolisme des principaux rites qu'on y observait.

Dix-neuf siècles avant l'ère chrétienne, le patriarche Jacob, fils d'Isaac et petit-fils d'Abraham, habitait la terre deChanaan, connue depuis sous le nom de Palestine. Il avait eu douze fils, mais il pleurait le onzième, appelé Joseph, qu'une bête féroce avait dévoré, disaient les frères du disparu, mais qu'en réalité ils avaient eux-mêmes vendu comme esclave à des marchands Ismaélites, afin de venger la préférence que son père lui témoignait, et le dessein qu'il avait manifesté de lui transmettre les droits réservés au premier-né.

Or il arriva qu'une grande famine ravagea le pays de Chanaan, cependant que l'abondance régnait en Égypte, grâce à la prévoyante et sage administration d'un étranger, premier ministre du roi et dont Dieu bénissait si visiblement toutes les démarches que les Égyptiens eux-mêmes en étaient frappés. Aussi le Pharaon n'avait-il pas hésité à lui donner plein pouvoir d'administrer son royaume.

Vous savez comment les fils de Jacob envoyés par leur père en Égypte pour acheter du blé furent reçus par le premier ministre, et

comment celui-ci, laissant brusquement échapper les larmes qu'il retenait à grand' peine depuis le commencement de la conversation, leur dit : « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu. Ne craignez point. C'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous en Égypte. » Il faut lire cette touchante histoire, si admirablement racontée du chapitre quarante-deuxième de la Genèse au chapitre cinquantième qui termine le livre par le récit de la mort de Jacob.

Profitant de la faveur du Pharaon, Joseph avait appelé près de lui Jacob son père, nommé aussi Israël, avec ses enfants et ses serviteurs, au nombre de soixante-douze personnes et les avait établis dans la fertile contrée de Gessen, au nord-est de la ville actuelle du Caire. Ils s'y propagèrent rapidement et y jouirent longtemps d'une paix profonde, car le trône était alors occupé par la dynastie des Hyksos, tribus conquérantes venues comme eux d'Asie et qui les traitaient en amis et en compatriotes.

Dieu qui voulait faire des fils d'Israël son peuple de prédilection, le peuple d'où naîtrait le Messie, les préparait ainsi à leur future

mission. Par un contact de tous les jours avec la civilisation égyptienne alors en plein épanouissement, il faisait leur éducation politique, leur apprenait à échanger leurs habitudes nomades contre les usages d'une vie sédentaire, les initiait aux arts, aux sciences, aux travaux agricoles et industriels, leur mettait sous les yeux le spectacle d'un état monarchique fortement organisé, régi par des lois écrites et stables.

Mais un jour vint où les descendants des anciens rois indigènes, refoulés par les Hyksos jusqu'à l'extrémité méridionale de la Haute-Égypte, remontèrent vers le nord, chassèrent les envahisseurs et relevèrent le trône de leurs ancêtres. Joseph était pour eux un inconnu. Les Israélites cependant continuèrent de vivre en paix sous deux dynasties, mais quand les desseins de la Providence sur eux pendant leur séjour en Égypte furent accomplis, Dieu permit que Ramsès II, le grand Sésostris de l'histoire ancienne, prit ombrage de la présence dans son empire de ces étrangers, dont le nombre croissait toujours dans une étonnante proportion, et qui pouvaient,

en cas de guerre, faire cause commune avec ses ennemis.

Il était grand bâtisseur et avait résolu d'agrandir et de fortifier deux villes du district frontière de Gessen, Pythom et Ramessès. Architectes et entrepreneurs reçurent l'ordre d'employer les Israélites à ce travail en leur réservant les plus rudes corvées. On sait ce qu'étaient alors ces corvées. La plupart devaient y trouver la mort sous le bâton des gardes-chiourmes ou par l'excès des fatigues et des privations. Mais Dieu veillait sur le peuple messianique. La persécution ne fit qu'accroître leur force et leur nombre. Alors Ramsès II donna à ses sujets l'ordre barbare de jeter dans les eaux du Nil, dès leur naissance, tous les enfants mâles des Israélites. L'heure de l'action divine était venue. Du reste les fils d'Israël avaient suffisamment appris ce qui leur manquait encore, l'art des grandes constructions et de la fortification des villes.

Un jour donc par l'ordre formel de Jéhovah, deux Israélites, échappés providentiellement à la mort, Moïse et Aaron, son frère aîné, se présentent à Tanis devant le roi Menephtuh Ier,

fils et successeur de Ramsès II : « Voici, lui disent-ils, la parole de Jéhovah, Dieu d'Israël. Permets à mon peuple de quitter l'Égypte et d'aller m'offrir des sacrifices dans le désert. » Il s'agit du désert qui sépare la terre de Misraïm du pays de Chanaan. Pour toute réponse le Pharaon ordonne qu'on augmente le travail et les corvées des fils de Jacob. Moïse à son tour répond en commençant d'opérer une série de prodiges dont le but est double : vaincre l'obstination du roi, châtier sa cruauté et la cruauté de ses sujets. Invasion de moustiques, de grenouilles, de moucherons, de sauterelles, changement de l'eau du Nil en sang, épaisses ténèbres pendant trois jours, grêle, épizootie, peste, tous ces fléaux s'abattent l'un après l'autre sur l'Égypte au commandement de Moïse et, à sa parole, cessent brusquement. La terre de Gessen seule est épargnée. A chaque prodige, le Pharaon promet tout ce que veut Moyse ; puis, le fléau cessant et la loyauté disparaissant avec la crainte, il retire sa parole.

Ce jeu sacrilège devait avoir un terme. On était au printemps. Moïse et Aaron dirent aux enfants d'Israël : « Voici la parole de

Jéhovah. Le dixième de ce mois, dans chaque famille, vous choisirez et vous mettrez à part un agneau d'un an sans nul défaut. Le quatorzième jour au soir vous l'immolerez et, prenant de son sang, vous en marquerez les deux montants et le linteau des portes de vos maisons. Puis, cette nuit-là même, vous le mangerez rôti avec des pains azymes et des herbes amères. Vous le mangerez debout, une ceinture aux reins, un bâton à la main et des sandales aux pieds; vous le mangerez en hâte, parce que c'est la *Pâque*, c'est-à-dire, le *Passage du Seigneur*. En effet, au cours de cette même nuit, je parcourrai l'Égypte et je frapperai de mort tous les premiers-nés. Mais le sang dont vous aurez marqué vos maisons sera pour moi un signe. A la vue de ce sang je passerai et le coup mortel dont je frapperai l'Égypte ne vous touchera point[1]. »

Ainsi firent les Israélites et le 15 au matin, quand le soleil se leva, le cri d'une immense douleur retentit par tout le royaume. Depuis le palais du Pharaon jusqu'à la chaumière du dernier de ses sujets, chaque maison renfermait un mort et partout ce mort était le pre-

1. Ex., XII.

mier-né de la famille. Le glaive de l'ange exterminateur n'avait épargné que les fils de Jacob. Châtiment sévère peut-être, mais parfaitement juste : le Nil charriait encore les cadavres des premiers-nés d'Israël, et Dieu n'en était venu à cette extrémité que contraint par l'obstination coupable du roi et de ses conseillers.

Celui-ci mande aussitôt Moïse et son frère : « Quittez l'Égypte au plus vite, leur dit-il; faites tout ce que vous m'avez demandé. » « Partez sans retard, répétaient les Egyptiens, autrement nous allons tous mourir. » Les Israélites quittèrent donc en toute hâte le pays de Gessen, emportant nouée dans les pans de leurs manteaux la pâte qu'ils venaient de pétrir et qui n'avait pas eu le temps de lever. Ils la firent cuire et la mangèrent ainsi à la première étape.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Ils étaient encore en Égypte et campaient à Pihahiroth, non loin de l'extrémité méridionale du canal de Suez, quand ils apprirent que Ménephtah, revenu de sa frayeur, avait envoyé une nombreuse armée à leur poursuite. Bientôt l'ennemi paraît. Ses chariots, ses cavaliers

et ses fantassins enveloppent les fugitifs au nord et à l'ouest. A l'est le golfe que forme la mer Rouge, au sud le mont Attakah leur opposent deux barrières infranchissables. Les murmures éclatent : « Sans doute, disent-ils à Moïse, il n'y avait pas assez de tombeaux en Égypte que vous nous avez conduits dans ce désert pour y mourir. » Mais Moïse, par l'ordre de Jéhovah, lève son bâton du côté de la mer. A l'instant les eaux se partagent et, se retirant à droite et à gauche, forment deux solides murailles entre lesquelles les Israélites franchissent à pied sec le lit du golfe et arrivent heureusement sur le bord opposé. Aveuglés par la haine, les Égyptiens les poursuivent et les serrent de près; ils vont, eux aussi, atteindre la rive orientale. Moïse alors se retourne et étend la main. A ce signal les eaux dressées en montagne s'ébranlent, s'écroulent et se précipitent avec un immense fracas dans leur lit naturel, engloutissant pêle-mêle hommes et chevaux, chariots et bêtes de somme, armes et bagages. Le lendemain, de nombreux cadavres jonchaient le rivage; pas un ennemi n'avait échappé. La délivrance était complète et

quarante années plus tard le peuple d'Israël entrait en Palestine sous la conduite de Josué, successeur de Moïse.

En souvenir de ces prodiges et de ces bienfaits, Dieu ordonna que chaque année la fête de la Pâque ou du *Passage* serait célébrée avec la plus grande solennité. Elle s'ouvrirait par la manducation de l'agneau pascal, et sa durée serait de sept jours depuis le soir du quatorzième jour du mois d'Abîb, appelé depuis Nisan, jusqu'au soir du vingt et unième. Pendant ce temps les Israélites ne devraient manger que du pain sans levain et l'on offrirait chaque jour de nombreux sacrifices en témoignage de gratitude et en reconnaissance du domaine spécial de Jéhovah sur un peuple qu'il avait délivré de tous ses ennemis au prix de tant de merveilles.

Telle fut l'origine de la Pâque en Israël. Transportons-nous maintenant à Jérusalem, et, les documents juifs à la main, essayons de nous représenter la célébration de cette solennité au temps de Notre-Seigneur. Dans chaque maison, le 13 de Nisan, immédiatement après le coucher du soleil, le chef de

famille, une lampe à la main, parcourt toutes les pièces de l'habitation, en visite avec une attention toute pharisaïque les coins et les recoins, les trous et les fissures, recueille les plus petites parcelles de pain levé qu'il peut découvrir et les réunit en un vase hermétiquement fermé. Durant la matinée du 14, les femmes pétrissent des pains et des gâteaux de farine sans levain, ayant soin de n'y ajouter ni sel ni huile. Vers dix heures a lieu le dernier repas avec du pain levé et, dès qu'il est terminé, on brûle les restes de ce pain et les parcelles recueillies la veille.

Dans l'après-midi, à partir de deux heures, les rues qui conduisent au temple, le parvis des gentils et la cour des femmes offrent un étrange et ravissant coup d'œil. Des milliers d'Israélites s'y pressent qui tous portent sur leurs épaules un charmant petit agneau dont la toison d'une blancheur immaculée brille comme neige aux rayons du soleil.

Le sacrifice quotidien vient de s'achever : par trois fois les trompettes d'argent retentissent, sous les efforts réunis de vingt hommes les battants de l'immense et merveilleuse porte de Nicanor roulent lentement

sur leurs gonds, et un imposant spectacle apparaît. Tous les prêtres des vingt-quatre classes sacerdotales sont rangés en longues files allant de l'autel des holocaustes aux murailles qui entourent le vaste parvis. Ils ont revêtu leurs plus riches costumes et portent des bassins d'or et d'argent. De nombreux lévites sont réunis près du sanctuaire, les uns des instruments de musique, les autres le livre des Psaumes à la main.

Une première troupe d'Israélites est introduite et la porte se referme. Au signal donné, chacun d'eux immole son agneau et le sang de la victime est reçu dans un bassin que les prêtres se passent de main en main jusqu'à l'autel des holocaustes, où il est versé dans une rigole de pierre communiquant par un canal souterrain avec le torrent du Cédron. Les agneaux immolés sont ensuite dépouillés et vidés; la graisse est brûlée sur l'autel, et chacun se retire emportant la victime enveloppée dans sa peau.

Une seconde troupe succède à la première, une troisième à la seconde et, pendant toute la durée de la cérémonie, le peuple répond avec enthousiasme aux puissantes voix des

lévites dont le chœur chante les psaumes du grand Hallel[1] ou de la grande louange avec accompagnement de cithares, de cymbales et de trompettes.

Les lévites : Louez le Seigneur, vous, ses serviteurs.

Le peuple : Louez le Seigneur, vous, ses serviteurs.

Les lévites : Louez le nom du Seigneur.

Le peuple : Alleluia.

Les lévites : Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et jusqu'à la fin des siècles.

Le peuple : Alleluia.

Les lévites : Lorsque Israël sortit de l'Égypte,

Le peuple : Lorsque Israël sortit de l'Égypte,

Les lévites : La famille de Jacob du milieu d'un peuple barbare,

Le peuple : Alleluia.

Les lévites : Jéhovah fit de Juda son sanctuaire, d'Israël son domaine.

Le peuple : Alleluia.

Et ainsi jusqu'à la fin du psaume cent seizième.

Le chœur entonne alors le psaume cent

1. Du Ps. CXII au Ps. CXVII.

dix-septième : Louez le Seigneur parce qu'il est bon.

Le peuple répond : De grâce, ô Jéhovah, sauvez-nous! Hosannah! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur, — le Messie — Hosannah!

Les lévites : Louez le Seigneur parce que sa miséricorde est éternelle.

Le peuple : Alleluia.

Et ce chant grandiose se continue jusqu'à ce que la dernière des victimes soit immolée.

La fête maintenant se célèbre en famille. L'agneau pascal doit être rôti; ainsi l'ordonne la loi. A cet effet on le transperce dans toute la longueur du corps avec une tige de grenadier, le bois qui offre le plus de résistance à l'action du feu. Une deuxième tige transversale, à laquelle sont liés les pieds de devant, les maintient étendus à droite et à gauche, de telle sorte que la victime semble attachée à une croix. Un four est chauffé dont la voûte contient une large ouverture par laquelle on descend l'agneau en ayant soin qu'il reste suspendu en l'air et ne soit

exposé à aucun contact : il en résulterait une souillure légale.

Dès que le soleil est couché, le repas commence. Les femmes ont le droit d'y assister, mais elles n'y sont pas obligées : l'homme seul compte en Orient. Les convives ne peuvent être ni moins de dix ni plus de vingt. Ils ne sont pas debout comme à l'origine, mais à demi-étendus sur de larges divans. « Prendre ses repas couché, avaient décidé les scribes, est un privilège de l'homme libre. Or il convient qu'au jour anniversaire de sa délivrance, Israël apparaisse un peuple libre affranchi de toute servitude. »

Le chef de la famille prend une coupe dans laquelle on a versé du vin mêlé d'un peu d'eau et la tenant à la main, il dit : « Soyez béni, Jéhovah, notre Dieu qui avez créé le fruit de la vigne... Soyez béni Jéhovah, roi de l'Univers, qui nous avez conservé la vie et permis d'assister à cette fête. » Puis, ayant bu le premier, il passe la coupe et tous les convives y boivent à leur tour. On leur présente alors un bassin rempli d'eau dans laquelle ils plongent les mains

jusqu'au poignet : c'est l'ablution nécessaire avant chaque repas.

Pendant ce temps les serviteurs ont approché la table chargée des mets que prescrit la loi. Au centre l'agneau pascal préparé comme nous l'avons dit et dont aucun os n'a été ni ne devra être brisé. La plus légère infraction à cette règle est punie de quarante coups de fouet. Près de l'agneau sont placés d'un côté trois pains azymes, de forme circulaire, peu épais et ordinairement pétris avec la fine fleur de la plus pure farine de froment; de l'autre, des herbes amères, laitue, raifort, ache, cresson, persil et cerfeuil.

Un dernier mets complète le repas, le *kharoseth*, sorte de bouillie consistante, faite de dattes, de figues, d'amandes et autres fruits cuits dans le vinaigre. Par sa couleur rousse due à la canelle et à d'autres épices elle rappelle l'argile dont les Israélites, au temps de leur servitude en Égypte, pétrissaient les briques exigées par le Pharaon, et le plat qui la contient a la forme des moules employés pour ce travail.

Pendant qu'on prépare la seconde coupe,

le plus jeune des convives adresse au père de famille les questions suivantes: « En quoi cette nuit diffère-t-elle des autres nuits? Pourquoi mangeons-nous des pains azymes seulement ? Pourquoi cet agneau rôti ? Pourquoi ces herbes amères ? »

Le père répond en récitant le passage du Deutéronome où se trouve résumée l'histoire d'Israël depuis la descente de Jacob en Égypte jusqu'au jour de la délivrance[1]. Prenant alors le plat dans lequel est servi l'agneau, il l'élève : « Nous mangeons cet agneau *pascal*, parce qu'en Égypte Dieu passa devant nos demeures. Car il est écrit: c'est la victime du *passage* du Seigneur, quand il *passa* devant les maisons des fils d'Israël, les épargnant et frappant les Égyptiens[2]. »

Élevant ensuite les herbes amères, il dit: « Nous mangeons ces herbes amères parce qu'en Égypte la vie de nos pères fut remplie d'amertume. Car il est écrit : Amère était la vie que leur faisaient les Égyptiens[3]. »

1. DEUT., XXVI, 5-11.
2. EX., XII, 27.
3. EX., I, 14.

Il fait de même pour les pains azymes et dit : « Nous mangeons ces azymes parce qu'il est écrit de nos pères : Ils emportèrent d'Egypte de la farine toute pétrie et en firent des pains sans levain[1]. »

C'est alors que les assistants entonnent le grand Hallel que vous connaissez déjà et dont je citerai encore ce magnifique passage emprunté à l'un des psaumes du dimanche, l'*In exitu Israel* :

Au moment où Israel sortit de l'Égypte,...
La mer le vit et s'enfuit,
Le Jourdain retourna en arrière.
Les montagnes bondirent comme des béliers,
Les collines comme des agneaux.
Qu'as-tu donc, ô mer, pour fuir ains ?
Et toi, Jourdain, pour retourner en arrière ?
Montagnes, pourquoi bondir comme des béliers ?
Et vous, collines, comme des agneaux ?
Tremble, ô terre, tremble sous le regard de Jéhovah,
Sous le regard du Dieu de Jacob...
... Les nations disent : Où est leur Dieu ?
Notre Dieu est au ciel ;
Tout ce qu'il veut, il le fait.
Leurs idoles sont de l'or et de l'argent,
Œuvre de la main des hommes.
Elles ont une bouche et ne parlent pas,

1. Ex., XII, 39.

Des yeux et ne voient pas,
Des oreilles et n'entendent pas,
Des narines et ne sentent pas,
Des mains et ne touchent pas,
Des pieds et ne marchent pas ;
Leur gosier ne profère aucun son.
Qu'ils leur ressemblent ceux qui les fabriquent
Et tous ceux qui mettent en elles leur confiance.
Israël, espère en Jéhovah ;
Il est ton secours, ton bouclier...
Nous bénissons Jéhovah,
Maintenant et toujours.
Alleluia !

Après le chant de l'Hallel, on boit la deuxième coupe. Le chef de famille se lave ensuite les mains, prend un pain azyme, le bénit, le rompt, en trempe un léger morceau dans le kharoseth, le mange, et donne un morceau semblable à chacun des convives. C'est le pain de l'amertume, de la tristesse et de la misère ; on ne doit le manger qu'en petite quantité.

C'est alors que commence la partie joyeuse de la fête. Le président récite une formule d'action de grâces, remerciant Jéhovah qui a prescrit ce sacrifice de la Pâque, découpe l'agneau, en mange le premier et en distri-

bue les morceaux à tous les assistants. D'autres victimes complètent le repas qui peut se prolonger longtemps sans toutefois dépasser minuit. Lorsqu'il est terminé, la troisième coupe, appelée coupe de bénédiction, fait le tour de la table.

On chante ensuite plusieurs psaumes et la cérémonie s'achève par la quatrième et dernière coupe.

Le lendemain, 15 de Nisan, est le jour le plus solennel de la fête; le sang des victimes coule à flots sur l'autel des holocaustes pendant que vers le ciel montent le chant harmonieux des psaumes et l'odorante fumée de l'encens. La nuit suivante, des prêtres s'en vont à la campagne au delà du Cédron et coupent une gerbe d'orge; ce sont les prémices de la moisson qui doivent être offertes à Jéhovah dans le temple, afin de reconnaître par cet acte son souverain domaine sur tous les biens de la terre et pour le remercier d'avoir donné à son peuple cette terre de Chanaan si fertile que partout « y coulent des ruisseaux de lait et de miel ».

Les détails qui précèdent montrent avec

évidence que tous les rites de la Pâque étaient symboliques. Ils rappelaient aux Israélites l'oppression de leurs ancêtres en Égypte, leur délivrance miraculeuse, et les bienfaits par lesquels Dieu en avait fait un peuple ayant une vie propre et indépendante. Ce symbolisme se retrouve jusque dans l'époque de l'année à laquelle cette fête se célébrait. C'était à l'aurore du printemps, quand la nature, brisant les chaînes et rejetant le linceul de l'hiver, renaît à une vie nouvelle. « La sortie d'Égypte, écrivait il y a quelques années le grand rabbin de France, est, à vrai dire, l'acte de naissance du peuple israélite[1]. » Elle eut lieu au mois de Nisan et pour ce motif Dieu ordonna que ce mois, le septième de l'année civile, devînt le premier de l'année religieuse.

Toutefois, dans les desseins de la Providence, ce grand événement et les prodiges qui l'accompagnèrent ne devaient pas seulement assurer au peuple d'Israël la liberté politique et une vie de prospérité matérielle. La conduite de Dieu à l'égard des créatures raisonnables a toujours pour terme final un

1. LAZARE WOGUE, *Le Guide du croyant israélite,* p. 327, Paris, Durlacher.

but religieux. « Qu'étions-nous avant la sortie d'Égypte, dit le même auteur, que sommes-nous devenus après ? Avant, nous n'étions pas seulement des serfs taillables et corvéables, c'est-à-dire des bêtes de somme soumises au bon plaisir du maître et de ses valets ; nous étions encore, nous la race prédestinée, esclaves de nos propres passions, esclaves de la chair et de ses grossiers appétits. Le régime de l'oppression étouffait en nous vertus, religion, dignité, jusqu'au désir d'échapper à l'oppression elle-même... Dans les desseins de l'Éternel, notre délivrance n'était pas un but, elle était surtout un moyen. Il y avait autre chose au bout, une chose immense, il y avait une religion... Il s'agissait de nous moraliser et de nous sanctifier[1]. »

De l'aveu même des Israélites de nos jours, la sortie de l'Égypte était donc avant tout, pour les fils de Jacob, la délivrance de l'esclavage du péché, leur régénération morale par la connaissance du vrai Dieu et par l'observation de sa loi. On comprend mieux dès lors que cette délivrance ait été, de la part de Dieu, le symbole prophétique et la pré-

1. *Le Guide du croyant israélite*, p. 328-330.

paration d'une autre délivrance de même nature, mais plus complète et plus efficace, de la délivrance que le Messie devait apporter à tous les peuples de la terre en les arrachant aux erreurs et à la corruption du paganisme, en nous révélant les mystères de la vie intime de Dieu, ses desseins sur nous, notre vocation à un bonheur surnaturel, et en nous appelant, pour le mériter, à la pratique des plus hautes vertus.

Ce caractère prophétique de la Pâque des Juifs est encore aujourd'hui reconnu par la Synagogue. L'auteur déjà cité écrit dans le même ouvrage : « Si nous pouvions douter du lien étroit et mystérieux qui unit l'émancipation pascale à l'émancipation messianique, les sublimes chapitres d'Isaïe[1] qui servent de texte à la *haphtara*[2] de ce jour l'attesteraient suffisamment.

« Un jour viendra, dit le prophète, où le Souverain, l'Éternel-Tsebbaoth, abattra les branches orgueilleuses et où les fiers oppresseurs courberont la tête... Sorti de la souche

1. Is., x, 32; xii, 6.
2. Versets tirés des livres prophétiques dont la lecture terminait les réunions à la synagogue.

de David, un rejeton s'élèvera qui sera doué de facultés supérieures, qui possédera la science et la crainte de Dieu... Il dominera le monde par sa parole, il terrorisera l'impie par le souffle de ses lèvres. La vertu et la foi le ceindront comme d'une double armure... La connaissance du Seigneur inondera la terre; l'héritier de David sera pour les peuples un centre de ralliement, pour l'humanité un oracle. Alors le Seigneur fera POUR LA SECONDE FOIS éclater sa puissance, en reconquérant les débris dispersés de son peuple; il les rassemblera des quatre coins de la terre sous la bannière de son élu. Alors encore il desséchera le GOLFE ÉGYPTIEN.

« Oh! que la Synagogue a été bien inspirée, qu'elle s'est bien associée à la pensée du prophète, lorsqu'elle nous a prescrit de lire ce passage à la clôture de la Pâque! Ce rapprochement me découvre une vérité fondamentale, aussi profonde qu'intéressante; à savoir, que la fête dont nous célébrons en ce jour les dernières heures n'est que l'image — image anticipée et affaiblie — de la Pâque auguste que nous réserve l'avenir... La délivrance merveilleuse (de l'Égypte) n'est qu'une ombre

auprès des réalités promises... Le Messie étendra son action d'un bout de la terre à l'autre, fera entendre le cri de justice à toutes les tyrannies, le cri de salut à toutes les victimes, le cri de vérité à toutes les erreurs; sa voix sera grande comme le monde!... Les rois garderont leurs couronnes; il n'y aura de vaincu que le mal, de détrôné que le mensonge.

« Enfin, si le fils d'Amram (Moïse) a sauvé et sanctifié un peuple, le rejeton de David sauvera et sanctifiera l'humanité... Il opérera la *régénération universelle* en faisant triompher les deux sublimes principes, sources de toute vérité et de tout bonheur: — L'UNITÉ DE DIEU, — L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN[1]. »

Je n'ai pu me défendre, en lisant cette belle page, d'un sentiment de grande tristesse et d'une égale compassion pour ce pauvre peuple qui, aujourd'hui comme il y a vingt siècles, ferme les yeux à la lumière. Comment les Israélites instruits ne voient-ils pas que ces magnifiques espérances sont maintenant des réalités accomplies? D'un bout de la terre à l'autre, les envoyés du Sauveur Jésus ont

1. *Le Guide du croyant israélite*, p. 352-355.

fait retentir le cri de la justice, le cri du salut, le cri de la vérité. Du nord au midi et de l'orient à l'occident, chez tous les peuples, dans toutes les langues, des milliers de voix montent vers le ciel qui chantent : *Credo in unum Deum :* je crois en un seul Dieu ; voix de frères, car elles ajoutent avec l'apôtre saint Paul : Tous nous avons péché en Adam, notre premier père, et tous aussi nous avons été rachetés et sanctifiés par le Christ Jésus.

Au début de ces Leçons j'ai montré qu'un agneau immolé était chez les Juifs l'un des emblèmes populaires du Messie ; que les Docteurs appliquaient au Messie le beau passage dans lequel Isaïe nous représente le *Serviteur* de Jéhovah, chargé de nos crimes, frappé pour nos iniquités et allant à la mort sans ouvrir la bouche, muet comme un agneau sous la main qui le tond ; que chaque jour, matin et soir, ce symbolisme était rappelé au peuple d'Israël par l'immolation d'un agneau pour l'expiation des péchés. Par là s'explique la parole de Jean-Baptiste à ses disciples en leur montrant Jésus : « Voici

l'Agneau de Dieu, l'Agneau qui efface le péché du monde[1]. »

L'Église catholique enseigne donc une doctrine conforme à la tradition de la Synagogue et à la vérité révélée par Dieu, lorsqu'elle salue dans la victime du Calvaire le véritable Agneau pascal et déclare qu'en mourant pour nous le Christ a réalisé les rites figuratifs de la Pâque des Juifs et les annonces prophétiques des événements de l'histoire d'Israël qu'ils avaient mission de rappeler. « Le Christ, notre Pâque, a été immolé », écrit saint Paul aux Corinthiens[2]. Son sang, répandu sur le bois de la Croix comme le sang de l'agneau pascal sur les portes des maisons habitées par les fils de Jacob, apaise la colère de Dieu, arrête les châtiments de sa justice, nous délivre de la tyrannie de Satan. Sur le Calvaire un nouveau peuple est né, le peuple chrétien, véritable peuple de Dieu, dont tous les citoyens sont ses enfants d'adoption, qu'il a sanctifié en lui donnant une loi nouvelle, code divin de la vertu et de la sainteté, un

1. Voir Année 1895, p. 385 et suiv.
2. I Cor., v, 7.

sacerdoce, un sacrifice, un culte nouveau, reliant la terre au ciel comme autant de canaux toujours ouverts par lesquels la grâce descend en abondance et sans nulle interruption; un peuple enfin, qu'il appelle à jouir un jour d'un bonheur surnaturel dans la patrie des cieux, comme il appela Israël à jouir du bonheur naturel de la vie présente au fertile pays de Chanaan. Les herbes amères et les quarante années de pérégrinations dans le désert figurent les épreuves que nous devons traverser ici-bas avant d'arriver à l'éternelle félicité, et les pains azymes, pétris de la farine la plus pure avec l'eau la plus limpide, sont l'emblème de l'innocence et de la pureté qui seuls nous ouvrent l'entrée de ce bienheureux séjour.

Le symbolisme de la Pâque juive est un des sujets qui reviennent le plus fréquemment dans la liturgie et dans les monuments ecclésiastiques.

Durant les jours qui précèdent la fête de Noël, l'Église, par l'application mystique d'un passage d'Isaïe tel que l'a traduit la *Vulgate*, appelle de ses vœux « l'Agneau,

Maître du monde. *Emitte Agnum, Domine, dominatorem terræ*[1] ». Le 6 janvier, elle célèbre, en même temps que la visite des Mages à Bethléhem, le baptême de Jésus par Jean-Baptiste, et chante qu'en ce jour l'Agneau céleste a sanctifié par son attouchement les eaux du Jourdain, donnant ainsi à l'eau, dans le baptême, le pouvoir d'effacer nos péchés[2].

Quant vient la semaine de la Passion, elle met sur les lèvres du Christ cette parole dite de lui-même par Jérémie : « J'étais comme un agneau plein de douceur qu'on porte à la boucherie[3]. » Elle répète avec Isaïe : « Il était maltraité et il se résignait. Il gardait le silence comme un agneau que l'on conduit au boucher[4]. »

« Le Christ, notre Pâque, a été immolé », chante-t-elle à la préface du jour de Pâques : « Il est l'Agneau véritable qui a effacé les péchés du monde, par sa mort nous a délivrés de la mort et par sa résurrection nous a rendus à la vie.» «L'Agneau, dit-elle encore,

1. Is., XVI, 1.
2. Hymne de Matines et de Laudes, *Crudelis Herodes*...
3. JÉR., XI, 19.
4. Is., LIII, 7.

a racheté les brebis[1]. » Enfin l'hymne des vêpres du temps pascal n'est qu'une application de l'histoire et des cérémonies de la Pâque juive à la mort et à la résurrection du Sauveur : « Voici les noces royales de l'Agneau ; revêtons-nous d'habits blancs. Nous avons traversé la mer Rouge ; chantons le Christ notre roi... Désormais le Christ est notre Pâque, notre victime pascale[2]. »

Les artistes chrétiens ne pouvaient manquer d'utiliser un sujet aussi gracieux que fécond. Dès le troisième siècle, l'Agneau, emblème du Christ, apparaît couché tantôt sur une croix et tantôt sur un autel. Plus tard il se tient debout et porte une croix sur le dos, sur la poitrine ou sur le front; la tête parfois est auréolée d'un nimbe crucifère. Une mosaïque de l'ancienne basilique vaticane, au sixième siècle, représente l'Agneau debout sur un trône orné de pierreries, au pied d'une croix gemmée, le flanc percé et laissant couler son sang dans un calice d'où il s'échappe et se divise en cinq ruisseaux,

1. Préface de la Messe de Pâques.
2. *Ad regias agni dapes.*

allusion aux cinq plaies du Sauveur, pour se réunir ensuite en un seul fleuve. Vers la fin du même siècle, l'usage s'introduit de placer l'Agneau au centre de la croix; c'est la première forme du crucifix. Il disparut bientôt laissant la place à l'image humaine du Christ. « Il ne semble pas excessif, écrit l'auteur auquel j'emprunte la plupart de ces détails, de dire que le symbolisme primitif de l'Agneau fut la représentation de la victime expiatoire des péchés du monde et du sacrifice accomplis sur le mont Golgotha; ce que saint Paulin a fort exactement exprimé par ces paroles :

Sub cruce sanguinea niveo stat Christus in Agno;
Agnus innocua injusto datus hostia letho[1]. »

Une croix couverte de sang;
Au pied, debout, un agneau blanc:
C'est le Christ, victime innocente
D'une mort injuste et sanglante.

A partir du septième siècle, le symbolisme de l'Agneau se transforme; les attributs que lui donnent les artistes éveillent avant tout des idées de triomphe et de gloire. Il porte

1. *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, au mot : *Agneau*, article de Dom Leclercq.

un étendard déployé; une ceinture d'or figure sa puissance; armé d'une croix, il combat et terrasse un serpent dressé contre lui[1].

La nouvelle école demanda ses inspirations aux descriptions apocalyptiques de saint Jean. L'apôtre bien-aimé était l'un des deux disciples de Jean-Baptiste, auxquels le Précurseur avait dit en leur montrant Jésus : « Voici l'Agneau de Dieu[2]. » Ce souvenir ne le quitta point et il aimait à représenter le divin Maître sous ce gracieux symbole. On le trouve jusqu'à trente fois dans l'Apocalypse.

C'est par les mérites du sang de l'Agneau que les élus ont remporté la victoire. Ils sont purs parce qu'ils ont lavé leurs vêtements dans le sang de l'Agneau. Leurs noms sont inscrits au livre de l'Agneau : c'est pourquoi ils ont été admis dans la Jérusalem céleste. Ils suivent l'Agneau partout où il va et portent son nom écrit sur leurs fronts.

1. Martigny, *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, article: *Agneau*.
2. Jean, 35, 36.

La gloire de Dieu illumine tout le ciel et le trône de l'Agneau est le foyer d'où elle rayonne. Le bonheur du ciel, c'est le banquet des noces de l'Agneau avec l'Église son épouse. Il est le chef et le pasteur des bienheureux. Assis sur un trône, roi et victime, et roi parce que victime, il reçoit les hommages des élus. Les anges et les saints chantent à sa louange un cantique appelé le cantique de l'Agneau et de Moïse, parce qu'il célèbre la rédemption opérée par l'Agneau et figurée par la délivrance de l'esclavage de l'Égypte, délivrance accomplie par Moïse et qu'il avait chantée, sur le rivage de la mer Rouge, dans une hymne admirable, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de la poésie religieuse[1]. A leur tour réunis aux pieds de l'Agneau, les élus redisent et rediront éternellement : « Grandes et admirables sont vos œuvres, Seigneur, Dieu tout-puissant; justes et sages sont vos voies, ô Roi des siècles. Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir l'honneur, la gloire et la puissance, car c'est vous qui avez créé toutes choses

1. Ex., xv.

Vous avez été immolé et vous nous avez rachetés pour Dieu par votre sang, de toute race, de toute langue, de tout pays et de toute nation[1]. »

1. Apoc., xii, 11; xxi, 27; xiii, 8; xiv, 1-4; xix, 7-9; xxi, 23; iii, 17; xxii, 1-3; vii, 17; iv, 11; v, 6-12.

DIXIÈME LEÇON

LA PAQUE DU CHRIST

(Jean, XIII, 1-30. Matth., XXVI, 21-25. Marc, XIV, 18-21. Luc, XXII, 21-23)

Mes Frères,

Ce n'est pas sans une émotion profonde que j'entreprends aujourd'hui de vous dire comment, le dernier jour de sa vie souffrante, après avoir trouvé dans son amour et dans sa toute-puissance le secret de rester avec nous jusqu'à la fin des siècles, un Dieu, fait homme pour nous sauver, voulut être broyé par l'angoisse et la douleur, puis se laissa saisir, garrotter, juger, condamner, mettre à mort, de la mort des criminels. Sur le point de raconter ces événements les plus graves de

l'histoire de l'humanité, saint Jean, l'Apôtre qui aimait Jésus et que Jésus aimait, se recueille, consulte sa mémoire, son cœur, interroge surtout le cœur du bon Maître, et nous transmet sa réponse dans cette phrase que je ne puis citer sans un tressaillement de vive et de joyeuse reconnaissance.

« On était à la veille de la fête de Pâque et Jésus savait que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père; alors, comme il avait toujours aimé les siens qu'il laissait dans le monde, il porta jusqu'à l'extrême son amour pour eux. »

Qu'il me soit permis d'ajouter: Et son amour pour nous. Ce qu'il fit alors, il le fit pour tous les hommes, il le fit pour vous et pour moi. Don de son corps et de son sang dans le sacrement de l'Eucharistie, agonie mortelle au jardin de Gethsémani, mort sur le gibet du Calvaire, trois extrêmes, trois sommets de l'amour auxquels le cœur d'un Dieu seul peut atteindre.

Partis de Béthanie pour Jérusalem le soir du jeudi, Jésus et les Apôtres arrivent à la maison de Jean Marc et sont aussitôt introduits

dans la salle où tout est préparé pour la manducation de l'agneau pascal. Les Apôtres sont inquiets, troublés; ils ont le pressentiment que quelque chose d'extraordinaire se prépare.

Leur inquiétude s'accroît lorsqu'ils voient le Maître, avant de prendre place sur le divan qui servait de siège, s'arrêter, les regarder avec une affectueuse tristesse et lorsqu'ils entendent ces paroles tomber lentement de ses lèvres divines :

« Cette Pâque, combien j'ai désiré de la manger avec vous avant de souffrir, *antequam patiar*.

« Je vous le déclare, je ne mangerai plus cette Pâque, jusqu'au jour où elle aura reçu son accomplissement dans le royaume de Dieu. »

Ces paroles donnent le motif et expliquent l'ardeur du désir avec lequel Jésus, depuis le premier instant de son existence, soupire après cette Pâque. Elle est la dernière selon le rite mosaïque. Encore quelques heures et lui, le véritable Agneau de Dieu, va s'immoler sur la Croix et nous délivrer de l'esclavage du péché. Heureuse délivrance et si

longtemps attendue ! Voici quinze siècles que, chaque année, le sacrifice de l'agneau pascal et les cérémonies qui l'accompagnent la figurent et l'annoncent. Il paraît enfin le jour où le symbole va se retirer devant la réalité, Satan rendre sa proie, les portes du ciel se rouvrir pour nous, et parce que ces bienfaits sont au prix de son sang, Jésus a hâte de le répandre.

À ce moment un serviteur lui remet la première coupe. Il la prend, la bénit, l'élève et dit : « Béni soyez-vous, Seigneur, vous, qui avez créé le fruit de la vigne. » Et en même temps son Cœur tressaille d'allégresse, car il songe au merveilleux usage qu'il s'apprête à faire de cette créature du vin en lui confiant la mission de transporter son sang dans nos veines et de le mêler à notre sang.

Puis, ayant bu le premier à la coupe, il la présente à ses disciples :

« Prenez, dit-il, et partagez entre vous.

« Je vous en préviens, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'au jour de l'avènement du royaume de Dieu. »

Ou comme il s'exprima à la fin du repas, en répétant le même avertissement :

« Jusqu'au jour où je le boirai sous une forme nouvelle dans le royaume de mon Père. »

L'expression « royaume de mon Père » désigne l'Église triomphante du ciel, ce royaume bienheureux, qu'au dernier jour, après la résurrection des morts et le jugement général, le Christ, selon l'enseignement de saint Paul, remettra à Dieu son Père, quand il lui présentera, dans la personne des réprouvés, ses ennemis vaincus, et, dans la personne des élus, ses amis victorieux[1] ».

« Ceux-ci, les Justes, y brilleront comme le soleil », nous dit Notre-Seigneur lui-même[2]. La lumière est, dans le style biblique, l'emblème de la gloire et du bonheur, et la comparaison de l'éternelle félicité des élus avec la lumière la plus éclatante que nous connaissions, la lumière du soleil, nous fait entendre avec quelle magnificence et quelle générosité Dieu récompense leurs vertus.

Cette récompense sera le rassasiement de

1. I Cor., xv, 24, 25.
2. Matth., xiii, 43.

l'intelligence par la contemplation de la vérité infinie, de la volonté par la possession du bien sans limites, du cœur par la jouissance de ce vrai et de ce bien. C'est donc avec raison que l'Écriture la compare fréquemment à un banquet. Dans quelques instants nous entendrons Notre-Seigneur dire à ses Apôtres « qu'il leur prépare un royaume où ils mangeront et boiront à sa table ». Le banquet des élus est vraiment sa table, et parce que les biens qu'ils y savourent sont le fruit de son sang, que, les ayant acquis par sa mort, il en est le maître et le distributeur, et parce que, comme en ce jour au Cénacle, il y occupera la première place, rassemblant dans sa très sainte humanité, instrument de ses souffrances et de ses mérites, plus de gloire et de bonheur que n'en posséderont les anges et les saints réunis.

Telle est la nouvelle manière dont Jésus à l'avenir mangera la Pâque avec les Apôtres. Qu'ils ne s'attristent pas de son départ. Ils le retrouveront au ciel, où ils partageront son bonheur et, pendant l'éternité, vivront avec lui dans cette intimité qui fait le charme des repas pris avec nos meilleurs amis.

Pour le moment les Douze ne semblent pas envahis par la tristesse; un autre sentiment les domine. Le Maître a parlé de souffrir! ils ne comprennent pas et se demandent ce qu'une telle affirmation peut signifier dans sa bouche.

Que veut dire Jésus? Songe-t-il à son crucifiement, à sa mort dont il les a entretenus plusieurs fois en ces derniers temps? Mais le Messie, et un Messie—Dieu, peut-il mourir? De quelle manière entendre son langage? Ne parle-t-il pas en figures, en paraboles, comme il l'a fait si souvent? Quoi qu'il en soit, une chose leur paraît certaine et c'est la seule qui les préoccupe: le dénouement approche, le Messie va fonder son royaume. Alors s'élève entre eux une contestation dont le caractère égoïste et jaloux contraste péniblement avec la gravité des circonstances et la triste prédiction du Sauveur. Dans ce royaume, lequel d'entre eux occupera la première place? Pierre, à qui Jésus semble bien réserver cet honneur? Jacques et Jean, qui ont demandé pour eux et pour qui leur mère a demandé ce privilège? Mais pourquoi des privilégiés? N'ont-ils pas tous les mêmes droits?

Toujours indulgent et bon, sans leur faire le moindre reproche, sans relever ce qu'il y a de blessant pour Lui, quand il parle de souffrir, dans ces mesquines préoccupations de vaine gloire et de bien-être, Jésus se contente de leur répéter une leçon qu'il leur a donnée tant de fois et dont ils ont si peu profité.

« Les rois des peuples, leur dit-il, gouvernent en dominateurs, et qui leur fait sentir son pouvoir s'appelle un bienfaiteur.

« Pour vous, rien de tel. Mais que le premier parmi vous se conduise comme s'il était le dernier, et le chef comme un serviteur.

« Quel est le plus grand? Celui qui est assis ou celui qui sert à table? Celui qui est assis, sans doute. Et cependant moi je suis parmi vous comme celui qui sert.

« Mais vous, vous êtes ceux qui me sont restés fidèles dans mes épreuves.

« Aussi, moi, je vous prépare un royaume comme mon Père me l'a préparé,

« Mon royaume où vous mangerez et boirez à ma table, où vous siégerez sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. »

Voilà le royaume dans lequel les Apôtres

peuvent aspirer aux premières places et pour cela faire entre eux assaut de générosité, sans rivalités cependant ni jalousie. Mais on n'y entre qu'après la mort, on le mérite sur la terre par l'imitation de Jésus souffrant et mourant, par l'humilité, le détachement, la charité; les trônes les plus élevés y sont destinés aux plus pauvres, aux plus humbles, aux plus charitables, à ceux qui ont suivi de plus près le Sauveur portant sa croix. Certes la récompense est assez belle pour obtenir de nous tous les sacrifices. Jésus cependant sait trop avec quelle violence notre orgueil se révolte contre tout acte de charité qui nous abaisse aux pieds du prochain, et combien il est ingénieux à trouver, pour nous en dispenser, mille raisons plus mauvaises les unes que les autres et qu'il juge toutes excellentes. Aussi se hâte-t-il de joindre à l'influence de sa parole la force plus persuasive de l'exemple.

Il se lève, quitte sa place, dépose ses vêtements de dessus, probablement le manteau et la robe sans manches, fixe à la ceinture les pans de sa tunique, prend un linge et se l'assujettit autour des reins. C'est le costume

des esclaves pendant leurs travaux. Les Apôtres se regardent, surpris, et leur surprise redouble lorsque Jésus s'approche du bassin destiné aux ablutions, y verse de l'eau, le prend de ses mains divines, le place près de l'Apôtre le plus rapproché, tombe à genoux, lui prend les pieds et dans cette posture abaissée, humblement, pieusement, les lave, les essuie, puis passe à l'Apôtre voisin et lui rend le même service avec la même humilité.

Matériellement, la chose est facile : les convives sont étendus en travers sur de larges divans, la tête près de la table et les pieds dépassant ou pouvant dépasser facilement le bord extérieur du siège. L'étonnant, le merveilleux, c'est qu'un Dieu s'agenouille ainsi aux pieds de sa créature et remplisse à son égard le rôle du plus humble des serviteurs. L'usage de porter les pieds nus dans des sandales découvertes obligeait de prendre ce soin de propreté plusieurs fois par jour, mais ce service était réservé, au dernier des esclaves. Jamais, on n'avait vu un père de famille le rendre à ses enfants, encore moins un maître en Israël à ses disciples.

A la manière dont saint Jean raconte cet acte d'humiliation du divin Maître plus de cinquante ans après l'événement, on sent que son cœur en est encore tout ému. Peut-être même l'émotion est-elle plus vive qu'au jour où il en fut témoin. De longues années de confidence avec la très sainte Vierge, plus d'un demi-siècle de communication intime avec l'Esprit-Saint et le Sauveur Jésus par la prière et par la méditation, ont encore élargi son esprit et son cœur. Son regard d'aigle pénètre plus avant le mystère des abaissements et des grandeurs de l'Homme-Dieu et son cœur tressaille plus vivement au souvenir des témoignages de son amour.

Aussi a-t-il commencé son récit par cette réflexion :

« Jésus savait que son Père lui a tout remis entre les mains, et que sorti de Dieu, il retourne à Dieu. »

C'est donc avec la pleine conscience de ses perfections infinies, de sa dignité infinie, de sa divinité que Jésus se prosterne ainsi aux pieds de ses Apôtres et leur rend le plus humiliant des services.

Cependant une circonstance spéciale semble émouvoir plus profondément encore l'apôtre bien-aimé et il écrit tristement :

« Déjà le démon avait mis au cœur de Judas Iscariote, fils de Simon, le dessein de le trahir... et Jésus savait qui était le traître. »

Le traître, il est au nombre des Douze, il regarde, il s'étonne comme les autres disciples. Jésus vient de parler de sa Passion ; sans doute aussi, il a déjà manifesté l'intention de se rendre après le repas au jardin de Gethsémani et aussitôt Judas a pris sa résolution. La nuit sera close ; jamais il ne trouvera une occasion aussi favorable de s'emparer de la personne de Jésus et de le conduire à l'insu de tous à travers les rues de Jérusalem jusqu'au palais du Grand-Prêtre.

Jésus lit dans l'âme du traître ; il voit ses réflexions, ses combinaisons, tout son dessein et comme il en ressent l'ingratitude et l'infamie ! Son cœur est brisé, mais sa blessure ne laisse échapper que des flots de tendresse. Il s'approche de Judas, s'agenouille à ses pieds, les prend, les presse de ses mains divines, les lave, les essuie avec encore plus d'humilité et de charité que pour les autres

disciples. C'est l'excès de l'amour luttant contre l'excès de la haine. Judas le regarde silencieux, le remercie simplement, humblement, puis revenant à ses pensées, se félicite de la résolution qu'il vient de prendre et dont le succès lui paraît certain : la haine l'a emporté.

Vient le tour de Simon-Pierre. A la vue de son maître, et de son Dieu à genoux à ses pieds, emporté par sa nature ardente, impétueuse, primesautière, Pierre pousse un cri : Seigneur.

« Seigneur ! dit-il, vous, me laver les pieds ! »

Jésus sourit, et avec une aimable condescendance :

« Ce que je fais, lui dit-il, tu ne le comprends pas maintenant, plus tard tu le sauras. »

Mais Pierre tout entier à ses pensées entend à peine :

« Non, Seigneur, réplique-t-il aussitôt, non ! vous ne me laverez pas les pieds ! Jamais ! jamais ! »

In æternum, dit le texte évangélique. Jamais de la vie, dirions-nous dans le style familier.

Jésus sait comment vaincre cette résistance; il connaît le point faible de son Apôtre: c'est le cœur. Fixant sur lui un regard d'une exquise douceur et d'une tendresse toute paternelle, sûr de sa victoire:

« Pierre, lui dit-il, Pierre, si je ne te lave les pieds, tu n'auras point de part avec moi. »

Tu ne seras plus du nombre de mes familiers, de mes amis intimes.

Être moins aimé de son divin maître, n'avoir sa place qu'au nombre des amis du troisième ou du quatrième rang, et cela par sa faute! A cette pensée, Pierre sent tout son amour pour Jésus se révolter. D'un geste brusque il étend les deux mains, et avec plus d'ardeur encore qu'il n'en a mis dans son refus:

« Seigneur, s'écrie-t-il, non seulement les pieds, mais les mains, mais la tête. »

Brave Pierre, quelle nature attachante! Il est vrai qu'il va d'un extrême à l'autre, mais c'est son cœur qui l'entraîne.

Touché de tant d'amour, Jésus reprend avec la même douceur:

« Celui qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds; tout son corps est net. »

L'usage des bains était fréquent en Pales-

tine. Les Apôtres sans doute en avaient pris un le jour même ou la veille pour se préparer aux fêtes de la Pâque.

L'Apôtre doit fréquemment se laver les pieds. Il ne lui suffit pas de la pureté générale qui consiste dans l'absence du péché mortel. Il lui faut se purifier même des grains de poussière pris au contact du chemin, des fautes et imperfections légères sans doute, mais qui empêchent l'union intime de l'âme avec Dieu et dont la multiplicité rétrécit le canal par où la grâce s'écoule du cœur de Dieu dans le cœur du prêtre pour de là se répandre sur les fidèles.

Après avoir lavé et essuyé les pieds de Pierre, Jésus se redresse et parlant à tous les Apôtres :

« Et vous aussi, leur dit-il, vous êtes purs. »

Puis après un silence et les yeux baissés il ajoute d'une voix grave :

« Pas tous, cependant.

« Car, écrit tristement l'Apôtre bien-aimé, il savait qui devait le trahir et c'est pour cela qu'il dit : Vous n'êtes pas tous purs. »

Sa pensée se porte donc sur Judas. Il veut, en parlant de la sorte, lui montrer qu'il n'est point dupe de son hypocrisie, qu'il connaît son infâme dessein, qu'il pourrait l'en châtier sur-le-champ, mais qu'il l'épargne parce qu'il l'aime encore et que l'aimant il attend, il sollicite son repentir afin d'avoir le plaisir de lui pardonner et de lui rendre ses bonnes grâces. Judas comprend, mais une seule pensée le frappe : son Maître ne le dévoilera pas, son Maître ne se vengera pas : il peut donc agir impunément et il profite de cet excès de miséricorde et de bonté pour s'endurcir encore dans la résolution d'accomplir son odieux forfait. Quel abîme de scélératesse est donc notre pauvre cœur quand il n'écoute plus que les conseils de la passion!

Jésus achève de laver les pieds de tous les Apôtres, reprend ses vêtements, se remet à table et pour mieux assurer le fruit du grand exemple qu'il vient de donner à ses Apôtres, leur dit :

« Comprenez-vous ce que je viens de faire à votre égard?

« Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis.

« Si donc je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres.

« Sachez-le. C'est un exemple que j'ai voulu vous donner. Comme je viens d'agir envers vous, ainsi vous aussi devez-vous agir.

« En vérité, en vérité, je vous l'affirme: Le serviteur n'est pas au-dessus de son maître, ni l'apôtre au-dessus de celui qui l'a envoyé.

« Comprenez cette leçon et mettez-la en pratique, ce sera votre bonheur. »

Les Apôtres auront bientôt charge d'âmes. Ils devront enseigner, gouverner, reprendre, corriger, punir. Qu'ils sachent bien que le symbole de leur autorité n'est pas le sceptre des potentats de la terre, mais la houlette du bon Pasteur qui court après la brebis fugitive à travers ronces et cailloux, marquant de traces sanglantes le chemin parcouru, et, quand il l'a trouvée, lui demande à deux genoux, comme un service personnel, de revenir au bercail, et, dès qu'elle y consent, la

prend dans ses bras et la rapporte, tout joyeux de sa conquête. Qu'ils se rappellent sans cesse la parole du Maître : « Aimez-vous les uns les autres », et toujours, par la parole et par l'exemple, prêchent la charité.

La charité ! Voilà l'essence, la moelle de l'esprit chrétien, la charité qui s'abaisse, qui s'humilie, qui oublie les injures, qui se donne, qui se dévoue. Elle suppose, elle commande la justice, puis elle se surajoute à la justice et ce que la justice ne peut ni demander ni obtenir, elle le demande et elle l'obtient. La charité et la charité seule est l'huile bienfaisante qui, versée doucement dans les rouages des sociétés humaines, en assure le fonctionnement paisible et régulier, empêchant les frottements trop durs et les heurts qui amènent les brisements et les ruines. La charité et la charité seule a des attraits assez puissants pour nous conduire au chevet de toutes les misères humaines, et nous y retenir penchés affectueusement sur les plaies physiques et morales les plus rebutantes, prodiguant à tous les malheureux ces soins empressés et délicats qui toujours adoucissent et consolent

la souffrance quand ils ne peuvent la guérir.

La charité ! Bonne et douce parole. On y reconnaît le latin *carus*. Pour le chrétien qui possède au cœur la charité du Christ, tout homme est un objet précieux. Plus il souffre, plus même il est coupable, et plus il lui est cher, de toutes les misères humaines la plus grande étant la séparation d'avec Dieu.

Mais n'oublions pas que la charité est une fleur du ciel éclose dans le cœur de l'Homme-Dieu. En dehors du christianisme, il n'y a que des mercenaires et le mercenaire, ne songeant qu'à son intérêt personnel, s'enfuit à l'heure du danger. Vous savez que nous en faisons en France la triste expérience. L'œuvre très laïque et très gouvernementale de l'Assistance publique est une table abondamment servie aux frais des contribuables, mais à laquelle festoient d'abord joyeusement avec leurs familles une bande affamée de fonctionnaires, lesquels, sans doute, pensent que les pauvres doivent s'estimer trop heureux de recevoir leurs restes. Des hommes sans religion ont été plus d'une fois contraints de reconnaître que, dans nos hôpi-

taux, les malades ne trouvent plus de la part des infirmières laïques le dévouement affectueux auquel les religieuses les avaient accoutumés, et nous avons vu ces mercenaires, quand le loup s'est montré sous la forme d'une maladie contagieuse et maligne, s'enfuir et abandonner le troupeau sans défense aux ravages de l'ennemi.

Quand donc les hommes de notre génération ouvriront-ils les yeux à la lumière de l'expérience et reconnaîtront-ils que la charité n'a été introduite et ne peut se conserver dans le monde que par la foi au Dieu fait homme qui, après s'être abaissé devant douze pauvres pêcheurs et leur avoir lavé les pieds, leur a dit : « Retenez cette leçon et mettez-la en pratique : ce sera votre bonheur. »

C'est ce motif de foi que Jésus propose à ses disciples quand il ajoute :

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Qui reçoit mon envoyé me reçoit et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé », Dieu mon Père.

Apôtre veut dire « envoyé ». Les Douze et les prêtres leurs successeurs sont les premiers envoyés du Christ; mais quiconque pratique

la charité chrétienne, à l'exemple du Christ et pour lui obéir, est aussi son envoyé. Par la charité c'est Dieu que nous portons, c'est Dieu que nous donnons à nos frères. De la part de qui l'offre et le donne, un pareil bienfait vaut tous les sacrifices.

Les traits, les regards, la voix du Sauveur se sont faits plus tristes. Il continue.

« Ce que je dis n'est pas pour vous tous, car je sais qui sont ceux que j'ai choisis. Mais il faut bien que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi, qui partage mon pain, lèvera le pied contre moi.

« Je vous en préviens dès maintenant, avant que la chose n'arrive, afin qu'après son accomplissement, vous croyiez que c'est de moi qu'elle a été prédite. »

« Celui qui mange avec moi lèvera le pied contre moi. » Ces paroles sont une allusion évidente à la plainte du psalmiste : « Mon ami le plus intime, l'homme de ma confiance, qui partageait ma table, a levé le pied contre moi[1] », pareil à l'animal qui, par derrière,

1. Ps. xl, 10.

à la dérobée et en traîtrise, lance une ruade au maître dont il vient de recevoir sa pâture. « Si mon ennemi m'avait outragé, dit encore le psalmiste, je l'aurais supporté ; si l'insulte m'était venue de sa haine, je me serais renfermé dans le silence. Mais toi, un autre moi-même, toi, mon conseiller, mon confident, mon ami, qui partageais ma table dans une si douce intimité[1] ! »

Cet ami dont la trahison arrachait à David ces gémissements d'une inconsolable douleur s'appelait Achitophel. Il était son commensal, son conseiller et, le jour où Absalon s'était révolté contre David son père, ne doutant pas que le peuple ne se déclarât pour le fils rebelle, il était allé le trouver et lui avait offert ses services, lui proposant même de prendre le commandement de ses troupes et de marcher contre son ami, son bienfaiteur et son roi. Dieu permit qu'Absalon suivît les conseils d'un général resté secrètement fidèle à David et, voyant sa cause perdue, Achitophel se pendit.

L'événement était une prophétie en action. David représente le plus illustre rejeton de

1. Ps. LIV, 13-15.

sa race : le Messie, Jésus, qu'aux jours d'enthousiasme le peuple appelait Jésus Fils de David. Absalon, « volant à son père le cœur de ses enfants », des Juifs, ses sujets, est la figure des chefs d'Israël détournant du Sauveur Jésus le peuple que l'Écriture appelle « son Fils de prédilection ». Enfin l'on reconnaît aisément dans Achitophel le traître Judas, « l'un des Douze ». David eut le cœur brisé de la trahison de son ami : mais que sont les brisements d'un cœur humain comparés aux tortures et aux agonies du cœur d'un Dieu ! Et puis David avait été coupable, bien coupable, et Jésus était l'innocence, la sainteté.

Plus Jésus approche de sa Passion, plus il en parle avec détail et précision. Il en a prédit toutes les principales circonstances. Un des Douze le trahira. On le livrera aux Juifs qui le livreront aux païens. Il sera humilié, outragé, flagellé, couvert de crachats et enfin mourra à Jérusalem, pendant les fêtes de la Pâque, du supplice de la croix. Le divin Maître veut par là prouver à ses Apôtres jusqu'à la dernière évidence qu'il marche à la

mort, victime volontaire, que cette mort, loin de les ébranler, doit affermir leur foi à sa divinité et sa mise au tombeau être pour eux le gage de sa résurrection qu'il a également prédite. Trois jours après ils avaient tout oublié. Mais plus tard, éclairés par l'Esprit-Saint, ils se rappelèrent et comprirent. Ces prédictions devinrent un des fondements les plus solides de leur foi comme elles doivent l'être de la nôtre.

C'est alors que commence le repas proprement dit. Des serviteurs déposent sur la table les herbes amères, les azymes, le kharoseth, et au milieu, en face du Sauveur, l'Agneau pascal. Jésus le regarde et il permet qu'à cette vue son âme soit saisie avec violence par un sentiment fait de tristesse, de trouble et d'épouvante : la victime ressemble à un crucifié[1] ! Il n'en laisse toutefois rien paraître au dehors, et, plus respectueux que jamais d'une loi qu'il est sur le point d'abolir en lui donnant sa dernière perfection, il observe tous les rites traditionnels de la Pâque et

1. Voir Leçon précédente.

découpe l'agneau en ayant soin d'en laisser tous les os intacts. Il sait parfaitement que le lendemain, malgré l'usage contraire à l'égard des crucifiés, aucun des siens ne sera brisé par les bourreaux.

Silencieux, recueillis, les Apôtres fidèles ont les yeux fixés sur leur Maître. Le discours qu'ils viennent d'entendre les a profondément émus : Jésus sera donc trahi par l'un des siens. Ils ne peuvent le comprendre et voudraient n'y pas croire. Judas lui aussi regarde son Maître, s'efforçant de composer son attitude sur l'attitude des autres disciples et ne répondant aux avances de son bienfaiteur et de son Dieu que par un redoublement d'ingratitude et d'hypocrisie.

La vue de son crime, de son opiniâtreté, de l'horrible châtiment qui ne peut manquer de punir sa trahison produit sur l'âme si tendre, si délicate du divin Sauveur une impression profonde qui l'émeut et le trouble jusqu'au fond des entrailles. Comme Il voudrait briser les chaînes dont Satan enlace le malheureux, en attendant qu'il l'entraîne dans l'éternelle géhenne ! La situation cependant ne peut se prolonger indéfiniment. Comme un père

avant de mourir, Jésus a besoin de faire ses suprêmes recommandations, de dire le suprême adieu à ses fils bien-aimés, les disciples restés fidèles, et la présence du traître arrêterait ces épanchements du cœur à cœur. Alors, d'une voix solennelle et forte, il dit :

« En vérité, en vérité, je vous le déclare, l'un de vous me trahira. »

Ces paroles tombent comme la foudre au milieu des Douze. Stupéfaits, déconcertés, terrifiés, ils se regardent, s'interrogent des yeux, de la parole : Un traître parmi nous ? Qui est-ce ? Judas a mis tant d'hypocrisie à cacher son crime, qu'aucun des disciples ne le soupçonne. En ce moment il regarde, il interroge, il s'étonne comme les autres. Les Onze cependant ne peuvent rester sous une impression qui les étreint, qui les étouffe et tous, dans un élan commun de s'écrier :

« Maître, serait-ce donc moi ? »

Judas lui aussi, pour ne pas se trahir, interroge :

« Maître, serait-ce donc moi ? — Tu l'as dit, reprend Jésus, oui, c'est toi. »

Mais par délicatesse, il a parlé si doucement que ses paroles se sont perdues dans

le bruit des conversations et des interrogations. Judas, placé tout près de lui, à sa gauche, les a seul entendues. Il le sait et de nouveau simule l'indifférence et l'ignorance, comme s'il n'avait rien entendu, rien compris.

D'une voix plus forte Jésus dit alors :

« L'un des Douze me trahira; il est à table avec moi, il porte la main au même plat que moi. »

Cette indication ne suffit pas encore à faire connaître qui le trahira, car l'usage veut que les convives prennent au plat commun la part qui leur convient à l'aide d'un morceau de pain aplati et relevé sur les bords, remplaçant ainsi notre cuiller. Jésus répète donc simplement ce qu'il a déjà dit : « Celui qui me trahira est en ce moment-ci à cette table avec moi. » Plus le cœur de Judas s'endurcit, et plus le cœur du bon Maître se fait aimant, compatissant, miséricordieux. La blessure dont il souffre s'ouvre comme malgré lui et laisse épancher sa douleur en offres de pardon et en plaintes angoissées, douloureuses, mais sans amertume ni reproche.

Si du moins le traître pouvait se laisser effrayer et retirer de l'abîme par la crainte du châtiment! Jésus va tenter ce nouvel essai.

« Le Fils de l'homme, dit-il, s'en va par le chemin que l'Écriture lui a tracé; mais malheur à celui qui le trahira! mieux vaudrait pour lui n'être pas né. »

Sentence effrayante! Volontiers je l'ajouterais à l'inscription placée sur la porte de l'Enfer par le poète théologien :

« O vous qui entrez, laissez toute espérance :
« Mieux vaudrait pour vous n'être pas nés. »

Chacune de ces paroles est un trait de son amour et de sa miséricorde, par lequel le divin Maître essaye d'ouvrir le cœur du traître, afin d'y faire pénétrer le repentir et le salut. Mais, comme les aliments les plus sains sont changés en poison par un sang vicié et corrompu, les menaces comme les témoignages d'affection du Sauveur ne font qu'aigrir le cœur gâté de Judas. Il feint l'étonnement, l'ignorance, et promène autour de lui des regards interrogateurs, comme pour deviner le coupable.

Pierre alors n'y tient plus : le traître, il veut le connaître, il veut le démasquer, le châtier sur-le-champ. Il n'ose cependant faire un éclat en parlant à Jésus de manière à être entendu de tous et il est trop loin pour pouvoir se faire comprendre en parlant à voix basse. Les convives, comme je l'ai dit, étant étendus sur de larges divans, le coude gauche appuyé sur un coussin et soutenant le buste relevé et presque droit, chacun d'eux, par le fait même, a la tête près de la poitrine de celui qui se trouve derrière lui. L'un des Douze est donc dans cette situation par rapport à Notre-Seigneur.

« Il reposait, dit saint Jean, dans le sein de Jésus, et il était le disciple que Jésus aimait. »

Vous le savez, c'est lui-même que l'évangéliste désigne par ce titre et, à ces paroles, on sent que son cœur se fond de tendresse au souvenir de l'amour de son Dieu pour lui. N'est-ce pas à cet amour qu'il doit de lui être resté fidèle, de ne pas l'avoir trahi comme Judas ?

Les yeux de Pierre rencontrent les yeux de Jean. Les deux apôtres sont unis par les liens de la plus tendre amitié et, entre amis,

on se comprend aisément. D'un geste, Pierre fait signe à Jean de demander à Jésus qui est le traître. Le disciple bien-aimé incline alors doucement la tête sur la poitrine du Sauveur et, de manière à n'être entendu que de lui seul:

« Maître, lui dit-il, qui est-ce ? »

Le traître, répond Jésus sur le même ton:

« C'est celui à qui je vais donner un morceau de pain trempé. »

Et, prenant une bouchée de pain, il la trempe dans le kharoseth, et l'offre à Judas. C'était là un témoignage d'estime et d'affection que le chef de famille donnait souvent aux convives qu'il voulait honorer. Les Apôtres, n'ayant pas entendu la demande de Jean, ne comprennent pas la signification de cet acte et, Jésus ayant parlé à voix basse, Jean comprend qu'il désire garder son secret. Il le garde donc lui-même dans son cœur brisé par cette révélation, et Pierre en est réduit à de simples conjectures.

Fidèle jusqu'au bout à son rôle d'hypocrisie, déployant cette force de volonté, cette ténacité inouïe qui fait encore aujourd'hui le suc-

cès d'Israël dans les affaires de ce monde, Judas remercie son Maître, prend la bouchée de pain, la mange, et :

« Dès qu'il eut mangé, dit l'Évangéliste, Satan entra dans son âme. »

Jésus a épuisé toutes les ressources de sa miséricorde ; Judas en a repoussé brutalement toutes les avances. Ce dernier outrage à l'amour de son Dieu met le comble à sa perversité, et Satan prend pleine et entière possession d'une âme qui s'acharne à se donner à lui. Vraiment, on reste confondu, épouvanté d'une telle obstination dans le mal, d'une résistance contre laquelle viennent se briser toutes les menaces et toutes les supplications, d'une dureté de cœur que ne peut amollir l'amour poussé jusqu'à ses extrêmes limites, jusqu'à l'héroïsme dans l'indulgence et dans la bonté. On se surprend alors à trembler pour les pécheurs, qu'on voit autour de soi rejeter tous les appels au repentir et à la conversion, et, aussi, l'on comprend mieux l'enfer.

Judas cependant restait à sa place toujours impassible, simulant la tristesse et l'inquié-

tude. Alors, de manière à être entendu de tous, Jésus lui dit :

« Ce que tu fais, fais-le au plus tôt. »

Certes, par ces paroles l'Homme-Dieu ne commande pas le mal; il déclare seulement qu'il ne s'y opposera pas. Judas alors comprend qu'il ne peut dissimuler plus longtemps; il sort, et le cœur du divin Maître en éprouve un véritable soulagement. Il est si dur de sentir près de soi le crime, le crime surtout perfide, lâche, hypocrite.

Jean comprit la parole du Maître, mais les autres disciples, n'étant pas au courant des faits qui l'avaient précédée et qui l'expliquaient, n'en saisirent pas le sens. Comme Judas avait la bourse, ils pensèrent que Jésus lui commandait d'accomplir au plus vite un ordre que déjà il lui avait donné, soit d'acheter les objets nécessaires pour la solennité pascale, soit de distribuer quelque aumône aux pauvres, comme la loi recommandait expressément de le faire aux principales fêtes de l'année[1].

L'apôtre avare et traître ne se préoccupait

1. Deut., xvi, 11.

guère d'achats ni d'aumônes : c'était un contrat de vente qu'il avait à exécuter. Il s'en alla droit à la maison du grand Prêtre et lui dit : Le ciel nous favorise. Ce sera pour ce soir, vers dix heures, au jardin de Gethsémani. A ce moment aucune émotion populaire n'està craindre. Veuillez donner l'ordre aux chefs des gardiens du temple de tenir dès maintenant à ma disposition les hommes dont je vais avoir besoin. »

Saint Jean termine son récit par ces deux mots qui sonnent lugubres comme un glas.

« *Erat autem nox*. Il faisait nuit. »

Oh ! oui, il faisait nuit, nuit épaisse et sombre, nuit noire dans le cœur perverti du traître, nuit noire dans l'âme des chefs d'Israël ambitieux et corrompus, nuit noire dans l'âme du peuple frivole et sensuel. « C'est votre heure, leur dira bientôt Jésus, l'heure des ténèbres. »

Jérusalem va s'endormir. Désormais elle ne prendra plus son sommeil que les mains souillées du sang d'un Dieu, et la tache laissée par le sang d'un Dieu ne s'efface pas.

Cependant, que les amis de Jésus espèrent plus que jamais! Il est la Lumière que nul ne peut éteindre et, dans trois jours, se lèvera sur le monde l'aube radieuse de la Résurrection.

FIN

TABLE DES MATIÈRES